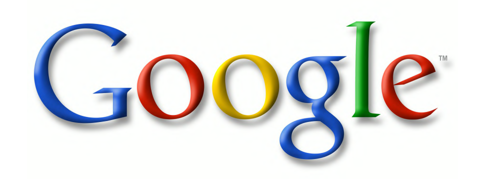
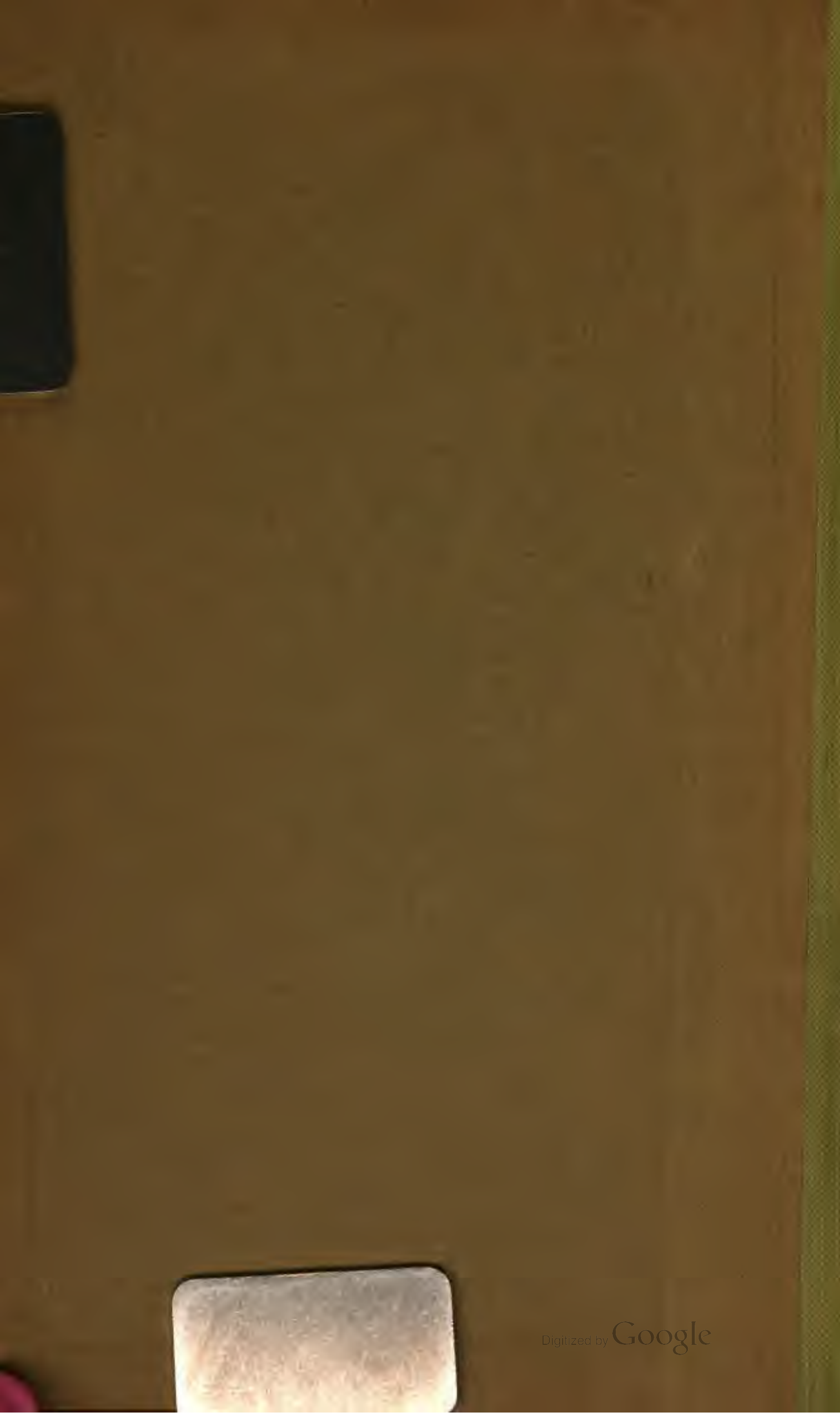




MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

PREMIERE PARTIE.



Turkey - Description 1755

MÉMOIRES

DU BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS ET LES TARTARES.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIV.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'HISTOIRE ſemble au premier coup-d'œil n'offrir qu'un théâtre d'horreur, où l'on ne préſente les victimes que pour illuſtrer lès bourreaux qui les immolent à leurs paſſions; mais elle offre en même-temps le tableau précieux des mœurs, & cette partie de l'Hiſtoire paraîtra ſans doute la plus intéreſſante, ſi l'on conſidère que les uſages d'une Nation la gouvernent, comme le caractère perſonnel gouverne les

individus. Eſt-il une ſource plus féconde en moyens de connaître les hommes, & de les diriger ?

Sous ce point de vue, la politique des Gouvernemens doit s'en occuper. Elle appercevra que les uſages en créant & modifiant inſenſiblement les mœurs, ſont par-tout le grand reſſort des actions des hommes; ils préparent & conſomment les grandes révolutions des Empires; ils étaient l'édifice & le rendent durable, ou bien ils le minent par degrés & le conduiſent à ſa deſtruction totale. Une marche lente couvre les progrès du mal, & ces progrès funeſtes ne ſont apperçus qu'au moment, où celui qui pourrait

appliquer le remède, reçoit lui-même une atteinte qu'il ne pourrait repousser qu'avec des forces qui lui manquent.

Si on laisse dans l'obscurité des temps ces torrens de brigands qui, en ravageant la terre, ont foulé aux pieds de petites sociétés qui prenaient le titre fastueux d'Empires; si l'on excepte encore quelques peuplades, qui après avoir accru Rome naissante, ont porté la seule réputation de ses forces, au point de lui soumettre plusieurs peuples, par de simples sommations de ses héraults; nulle Nation puissante n'a réellement succombé sous l'effort d'une attaque ou d'une se-

couſſe étrangère; nul Empire ſolidement établi, n'a jamais été détruit par le ſort d'une bataille malheureuſe. La Gréce aſſervie par les Romains, Rome elle-même anéantie par les Barbares, ont moins cédé à des forces étrangères, qu'à leur affaibliſſement intérieur.

Cette vérité n'a pas beſoin d'être examinée. C'eſt peut-être le ſeul point que l'Hiſtoire ait parfaitement éclairci, en traitant de l'origine & de la chûte des anciens Empires; mais l'examen des mœurs & des uſages actuels ne pourraient-ils pas ſervir auſſi à éclaircir l'Hiſtoire des Peuples qui n'auraient même conſervé aucune tradition? Leurs mœurs

ſeront pour eux ce que les marbres de Paros ont été pour les Grecs, un monument plus précieux ſans doute; il ne faut qu'en ſavoir déchiffrer les caractères. Le moral de chaque Nation tiendra lieu de ſes inſcriptions antiques; on y trouvera le type des grands événemens qu'elle a dû ſubir dans les ſiécles qui ont précédé. Les peuples dont les mœurs paraîtront les moins ſimples auront auſſi eſſuyé plus de révolutions; & celui qui ne préſentera dans les ſiennes que l'effet de l'influence phyſique du climat, ſera cenſé n'avoir point été ſubjugué.

Si l'on conſidère en effet le deſpotiſme tantôt ſous la zône torride,

tantôt vers le cercle polaire, croit-on que le climat seul ait pu régler les mœurs de la Nation que l'on observe alors? Si l'on conçoit encore que l'esprit républicain ait précédé le despotisme, celui-ci aura-t-il effacé toutes les traces de l'ancienne liberté? Ces révolutions cependant ont couvert la surface du globe, & paraissent être la véritable cause de cette variété de mœurs qui différencie aujourd'hui les Nations au point d'avoir altéré si visiblement la ressemblance naturelle & primitive de toutes le sociétés humaines.

Rapprochez un Tartare Manchoux d'un Tartare de Bessarabie, vous chercherez en vain cet intervalle

de 1500 lieues qui les séparait ; le climat diffère peu ; le gouvernement est le même. Considérez ensuite le Grec & le Turc dont les maisons se touchent, vous retrouverez les 1500 lieues que vous cherchiez ; ils sont cependant sous le même ciel & le même régime : faites remplacer le Manchoux au nord de la Chine par l'Arabe, qui sous le tropique va se raffraîchir aux cataractes du Nil, il offrira plus d'analogie morale avec le Tartare qu'il n'en avait avec les Egyptiens, ses compatriotes ; mais il contrastera brusquement avec le soldat Russe en passant le fleuve Amur ; & dans cet examen, on appercevra plus distinctement l'in-

fluence du Gouvernement ſur le caractère des individus, que l'influence du climat. On verra les forces morales dominer conſtamment le phyſique, & donner l'explication des différentes nuances qui paraiſſent les moins explicables.

C'eſt en conſidérant ſous ce point de vue les deſcendans de Patrocle & d'Achille, qu'on apperçoit que ſous les impreſſions du même climat le deſpotiſme qui a dompté les derniers Grecs précédemment conquis par Alexandre, en imprimant ſur eux le caractère de l'eſclavage, n'a pu effacer les traces de la puſillanimité religieuſe, par laquelle l'Empire Grec a péri. C'eſt auſſi en remon-

tant à l'époque de la gloire des anciens Grecs, qu'on trouverait dans le reſſort de ces premiers Gouvernemens les correctifs d'un climat qui invite plus à jouir de la vie, qu'à la mépriſer. La faibleſſe du Bas-Empire devait ſans doute énerver des ames que la gloire, la liberté, la vertu avaient autrefois exaltées; & c'eſt ſous le joug des tyrans actuels que le phyſique devait reprendre ſon empire. Ce phyſique ne peut être dominé, que par des forces morales. Le deſpotiſme les anéantit. C'eſt auſſi de tous les Gouvernemens celui qui influe le moins ſur la foule que l'on ſacrifie; ſon grand reſſort n'appuie que ſur les principaux

inſtrumens du malheur des peuples.

Si le climat que les Turcs habitent, relâche leurs fibres, le deſpotiſme auquel ils ſont ſoumis, les porte à la violence; ils ſont quelquefois féroces. L'opinion de la prédeſtination ajoute à leur férocité, & ce préjugé qui dans un climat froid les eut rendu braves, dans un climat chaud ne les conduit qu'à la témérité & au fanatiſme [1]. Cette fiévre chaude qui les

[1] Les Turcs ont conſtamment donné la preuve de cette aſſertion dans leurs querelles particulière, l'ivreſſe précéde toujours la vengeance. L'aſſaſſinat eſt le ſeul moyen qu'elle emploie; ils ne bravent aucun danger de ſang-froid. Une armée Ottomane attaquée ſe débande avant d'être battue; mais le premier choc des Turcs, lorſqu'ils

exalte, leur fait toujours compter pour rien, tout ce qui n'est pas Turc, & de cette manière de compter avec soi-même résulte nécessairement l'orgueil & l'ignorance. C'est aussi dans le berceau des Arts, dans la patrie de Périclès, d'Euclyde & d'Homère que les Sciences n'obtiennent aujourd'hui que le sourire du mépris.

Cependant la célébrité a par-tout

se déterminent à attaquer les premiers, est toujours dangereux & difficile à soutenir. On les a vu à l'affaire de Grotska, combler de leurs morts les fossés d'une Redoute pour s'en emparer; & le fanatisme en a porté quelques-uns dans la dernière guerre contre les Russes, à braver le feu de l'artillerie, en allant comme des foux hacher à coups de sabre la bouche du canon des leurs ennemis.

de l'attrait pour les hommes, ils ſont toujours mûs par l'amour-propre, mais les motifs ſont différens; & les Turcs ſont peut-être les ſeuls qui aient choiſi le meurtre pour y parvenir, ſans avoir aſſez d'énergie pour le commettre de ſang-froid. Quand le climat porte à la faibleſſe en même-temps que le deſpotiſme entraîne à la violence, il faut s'enivrer pour acquérir la force néceſſaire au crime, & c'eſt s'élever jusqu'à la puiſſance du deſpote que de le conſommer.

En réfléchiſſant ſur les rapports des mœurs & des uſages de chaque Nation avec le climat & le Gouvernement actuel, en obſervant avec

ſoin les nuances qui réſultent des Gouvernemens paſſés, on voit avec effroi la multitude toujours entraînée vers le côté le plus vicieux; & conſervant toujours les inſtrumens de ſa deſtruction morale.

Peut-on en méconnaître l'effet ſur le peuple le plus célèbre, réduit à n'être plus que la dernière des Nations, quoiqu'elle ſoit encore la plus nombreuſe & la plus répandue? Les Juifs, qui couvrent la terre de leur induſtrie, ſans y avoir conſervé aucun droit légitime de poſſeſſion, cédant par-tout aux impreſſions du Gouvernement où ils ſe trouvent, conſervent encore au milieu même de ces divers Gouvernemens, une

nuance de leur ancienne théocratie dans l'exercice d'une espéce de municipalité qu'on leur permet, & qui peut seul entretenir cet orgueil stupide qui les rend insensibles à l'outrage. Les Juifs portent cette insensibilité jusques dans les pays froids & montueux, où les hommes fortement constitués sont toujours courageux & souvent vindicatifs. Le moral domine toujours le physique, lorsque la tyrannie, ou l'abus de la liberté ne lui rendent pas tous ses droits.

Si pour mieux peser cette derniére assertion, on entreprenait de confronter le caractère distinctif de toutes les Nations, avec leur histoire,

il faudrait sans doute, distinguer dans la foule des événemens qui les ont intéressés, ceux qui n'ont été que passagers, d'avec ceux qui ont été suivis de l'incorporation des vainqueurs & des vaincus. Les torrens dégradent seulement la surface de la terre, sans en altérer le sol. Cette distinction est essentielle, afin de ne pas confondre un fou qui parcourt l'Asie pour subjuguer la terre après l'avoir dévastée, avec Alexandre bâtissant Alexandrie, pour donner un centre à l'univers, & réunir les deux hémisphères du globe. Il n'est pas moins utile d'observer la nature du pays conquis, afin de ne pas considérer sous

le même aspect les peuples montagnards qu'on ne domine jamais, & ceux des plaines qui sont toujours faciles à subjuguer. Sous ce point de vue, il n'est point de royaumes, il n'est même pas de provinces qui n'offrent des peuples très-essentiellement différens, quoique confondus sous une même dénomination. On y distinguera aussi facilement la différence des effets d'un même régime, & cette différence existera toujours. L'homme tend invinciblement vers sa liberté ; dès qu'il entrevoit la possibilité d'en jouir, il se détermine à se la procurer. Dans un pays montueux, il y conserve une indépendance que le site

favoriſe : accoûtumé à gravir les montagnes, il les franchit ſans difficulté, & c'eſt de leur ſommet qu'il brave le pouvoir auquel l'habitant des plaines n'eſt pas moins ſoumis par l'habitude que par la nature du terrain qu'il habite, & dans lequel l'abondance & le repos le conſolent de l'aſſujettiſſement qu'il éprouve ; tandis que le ſeul attrait de la liberté dédommage l'habitant des montagnes des privations & des fatigues qu'elles lui cauſent.

En parcourant la côte de Syrie, on voit le deſpotiſme s'étendre ſur toute la plage, & s'arrêter vers les montagnes au premier rocher, à la première gorge facile à défendre ; tandis que

les Curdes, les Druſes, & les Mutualis maîtres du Liban & de l'Anti-Liban, y conſervent conſtamment leur indépendance; leurs mœurs & le ſouvenir du fameux Facardin. Les Macédoniens anciennement conquis, n'ont pu réellement l'être que dans leurs plaines, & leurs montagnes ont dû leur offrir le même aſyle contre la tyrannie des Romains, qu'elles leur offrent encore aujourd'hui contre celle des Ottomans. Nulle révolution n'a donc altéré chez ces montagnards les influences du climat. Depuis le héros de la Gréce, aucune époque intermédiaire, cultivateurs infatigables & non moins braves que

laborieux, toujours unis pour la défense de la cause commune, & chacun d'eux se suffisant à lui-même pour venger une injure personnelle, ils chantent encore les victoires d'Alexandre avec la certitude d'en remporter sur le premier ennemi qui se présentera.

Il n'est point de Nation sur laquelle on ait plus écrit que sur les Turcs, & peu de préjugés plus accrédités, que ceux qu'on a adoptés sur leurs mœurs. La volupté des Orientaux, l'ivresse du bonheur dont ils jouissent au milieu de plusieurs femmes; la beauté de celles qui peuplent de prétendus Sérails; les intrigues galantes, le

courage des Turcs, la nobleſſe de leurs actions, leur généroſité, que d'erreurs accumulées : leur juſtice même a été citée pour modèle. Mais comment ſe pourrait-il (dit M. de Monteſquieu) que le peuple le plus ignorant eut vu clair dans la choſe du monde qu'il importe le plus aux hommes de ſavoir?

Cette objection ne pouvait échapper à l'œil du génie; M. de Monteſquieu aurait également refuſé aux Turcs cette volupté délicate & ces principes de grandeur d'ame & de généroſité qu'on leur ſuppoſe; il aurait apperçu qu'une Nation ignorante ne peut rien pour ſon bonheur, parce que ſon ignorance

tient à un principe qui détruit toujours & n'édifie jamais.

Qu'un particulier en France ou en Angleterre ſoit ignorant, mais qu'il ſoit riche, il y jouira toujours d'une apparence de bonheur qui pourra faire illuſion. Sa maîtreſſe ſera aimable, il parviendra même à en avoir pluſieurs qui s'accorderont enſemble ; le bon goût régnera dans ſes meubles, il ſera bien vêtu, voituré commodément, l'habitude d'emprunter les idées des autres fera diſparaître juſqu'à ſon ignorance. C'eſt un corps opaque placé dans une grande maſſe de lumière. Chez une Nation éclairée, les richeſſes procurent tout ; elles ne ſont chez

un peuple ignorant qu'un fardeau d'autant plus à charge que ne trouvant rien à acquérir, on se borne à conserver avec soin. On tient encore davantage à l'art d'amasser les richesses, quand l'impossibilité d'en jouir n'offre que la stérile ressource de les accumuler.

Il ne suffit pas non plus d'être riche pour jouir véritablement de son bien, dans la classe des hommes opulens ; les heureux sont rares, parce qu'il est plus aisé d'abuser que d'user. C'est peut-être le seul cas, où l'ignorance prend le moyen le plus facile ; mais on ne peut disconvenir qu'il faut des connaissances, pour jouir, comme il faut de

là sobriété pour se conserver une bonne santé.

Si ces réflexions se présentent à qui veut & peut réfléchir, comment se fait-il que deux siécles de commerce entre l'Europe & les Turcs n'aient encore produit que des notions fausses, & pourquoi celui qui lit pour s'instruire devrait-il ajouter plus de foi à celles que je vais lui présenter ? Quels sont mes titres pour en être cru !

Voilà des réflexions qu'on n'a point faites sur les prétendues Lettres de Milady Montagu ; elles ont plu, c'était ce que l'Auteur desirait, & ce dont le Lecteur se contente trop souvent. Le tableau de la tête d'un

Cadi qu'un Jénissaire vient offrir à cette Ambassadrice, à la place des pigeons qu'elle demandait, & qu'on ne pouvait trouver, devait en effet plaire davantage que le tableau de la mort des trois Favoris de Sultan Mahamout que ce Prince dût sacrifier à la suite d'une insulte faite à un autre Cadi [1].

[1] Sultan Mahamout avait donné toute sa confiance au Kislar Aga, celui-ci à un jeune Turc nommé Soliman, & ce dernier s'était livré à Yacoub, Banquier Arménien; ce Triumvirat n'était occupé qu'à exciter & à servir les plaisirs du Sultan. Ce moyen qui fournissait à l'avidité des Favoris, assurait aussi leur crédit. Ils gouvernaient l'Empire, toutes les Charges étaient vendues au plus offrant; leurs Sous-ordres disposaient du moindre emploi; parvenus enfin à ce degré d'insolence, qui se révolte contre le moindre obstacle, un de leurs gens osa menacer de son fouet le Juge de Scutary; celui-ci éleva

Le ridicule du premier trait se cache sous sa gaieté ; le second ne présente que l'abus du despotisme, & la faiblesse du despote ; il fait frémir l'humanité.

Mais il n'y a rien de si commun quand on ne sait pas la Langue du pays où l'on voyage, que de pren-

la voix & fit parler la Justice. Sa maison fut abbatue dans la nuit, & cette manière d'étouffer la plainte produisit un tel mécontentement que chaque jour il se manifestait par quelque nouvel incendie, moyen non moins étrange pour se faire écouter du Souverain ; cependant il eut assez de succès pour déterminer le Grand-Seigneur à faire couper la tête à ses trois Favoris, & comme il était accoutumé par eux à varier ses plaisirs, il assista à l'exécution du jeune Soliman & de Yacoub, celle du Kislar Aga se passa dans l'intérieur de la Tour de Léandre.

dre & de donner des notions fausses avec la meilleure foi du monde, & avec le plus grand desir d'être exact. En réfléchissant sur ce que Milady Montagu raconte de son Jénissaire, du Cadi & de ses pigeons, je retrouve dans le génie de la langue & de la nation Turque, ce qui a dû la tromper, nonobstant la traduction littérale que son Interprête a pu lui faire de la réponse du Jénissaire. En effet, fatigué de ses courses pour trouver des pigeons, qui moins soignés en Turquie y sont plus sauvages, peut-être même repoussé brutalement par le Cadi, que les prétentions de la Voyageuse auront excédé, ce soldat se sera permis de demander, si on

voulait qu'il apportât la tête du Cadi; & si l'on ajoute à cette réponse l'air & l'accent de l'impatience, on sentira qu'elle annonce plus de mépris pour l'Ambassadrice que pour le Juge; & voilà ce que l'Interprète n'aura pas rendu avec assez de fidélité à Milady Montagu.

C'est ainsi que les Voyageurs privés du seul moyen qui peut les faire voyager avec fruit, ont écrit & accrédité une foule d'absurdités, sans avoir d'autres torts, que de ne s'être pas assez méfié d'eux-mêmes. Ce jugement doit paraître impartial & modéré.

Une réflexion se présente cependant contre ceux qui lisent avec con-

fiance ce fatras de rêveries. J'en excepte ceux qui aiment à rêver, & je ne m'adresse qu'à ceux qui veulent s'instruire. Comment des contradictions absurdes peuvent-elles vous échapper? N'existe-t-il point des règles sûres pour démêler la vérité? Croirez-vous, quand on vous le dira, qu'un manchot se soit servi de ses deux mains, & qu'un borgne ait fermé son œil pour y mieux voir? Et si vous ne croyez pas de semblables sottises, comment pourrez-vous croire que le despotisme ne détruise pas les facultés qui rendent l'homme heureux? Etablissez ce monstre politique; voyez-en les résultats, suivez-en les détails, combinez-en les rapports,

ports, & l'on ne pourra plus vous tromper que ſur le coloris, & ſur quelques détails peu importants; n'eſt-ce pas encore aſſez pour accréditer & perpétuer bien des erreurs?

Je tomberais moi-même dans ce défaut, ſi en écrivant ſur les Turcs, je me livrais aux ſentimens qu'ils m'ont inſpiré. Il faut être de bon compte, & ſe méfier de ſon propre jugement. C'eſt en vivant au milieu d'eux pendant vingt-trois ans, & dans différentes circonſtances, que j'ai pu les connaître [1]. Je n'ai

[1] Les principes que j'ai établi, ſur la néceſſité d'apprendre la langue d'une Nation qu'on veut étudier, ne doivent pas laiſſer de doutes ſur les ſoins que je me ſuis donné pour acquérir ce premier moyen de connaître les Turcs.

donc pu les juger que ſur la manière dont ils ſe ſont préſentés à moi. Les préſenter de même, faire parcourir la même chaîne d'événemens à ceux qui voudront s'éclairer, c'eſt leur donner le même moyen. Que leur importe l'impreſſion que j'ai reçue d'un tableau que je puis leur offrir !

Cette réflexion m'a décidé à n'écrire que le Journal de mon ſéjour en Turquie, en Tartarie, & celui de mon dernier voyage dans toutes les Echelles du Levant : je ne me permettrai que les obſervations néceſſaires pour éclaircir les faits, ſans jamais haſarder des détails qui m'auraient perſonnellement échappé. Conſentir à ignorer eſt un grand

moyen d'instruction, & convenir qu'on ignore doit être sans doute pour le lecteur un grand motif de confiance. Ce n'est pas là le systême qu'ont adopté ces Voyageurs si empressés à faire pénétrer leurs lecteurs dans l'intérieur du Sérail, intérieur absolument impénétrable. L'étude des mœurs, celle de l'influence du climat & du gouvernement, l'examen des usages particuliers, sont cependant la seule échelle qui puisse franchir les murs de l'ancienne Bizance [1]; mais de tous les objets d'étude que présente une Nation telle que celle des Turcs, celui qui

[1] L'enceinte de l'ancienne Bizance ne contient aujourd'hui que le Sérail du Grand-Seigneur.

concerne les femmes eſt-il donc le plus intéreſſant ?

Qu'importe à l'humanité qu'un particulier auquel la fortune & les préjugés de ſon pays donnent la libre jouiſſance de quarante femmes, les raſſemble & les garde dans ſon bercail ? Ce tableau n'invite qu'à gémir ſur ce grouppe de malheureuſes victimes, & l'on peut, ſans examen, garantir qu'elles n'y ſont pas réunies ſans éprouver quelque impatience ; mais ce qu'il importe de connaître, c'eſt ſans doute, l'effet qui réſulte de cet étrange état des choſes, le plus éloigné qu'il ſoit poſſible de l'état de nature ; la réflexion ſeule en donnerait la ſolution,

l'examen des mœurs confirmerait les résultats.

Les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, ne pouvant m'offrir que peu d'occasions de parler des femmes Turques, je crois devoir essayer de remédier au désordre des idées qui se sont répandues à leur égard, en faisant quelques observations sur la pluralité des femmes, sur leur manière d'exister dans ce triste genre de société, enfin sur les abus qui résultent de cette association même.

En commençant par cet objet, je servirai également l'impatience du public & la mienne; s'il est empressé de pénétrer dans l'intérieur

des harems[1], il partagera bientôt l'impatience que j'ai d'en sortir pour me livrer à un examen plus digne de lui.

Le Coran qui réunit le culte religieux, la morale, les loix civiles & criminelles, & qui moyennant le droit d'interprétation attribué aux Juges, pourvoit à tout, restreint les Turcs à quatre femmes *Nikiahlus*, mariées; mais le mariage chez les Mahométans n'est qu'un acte civil,

[1] Harem ne veut jamais dire que l'appartement des femmes, l'enclos qui les concerne; il ne faut donc pas le confondre avec sérail, qui ne veut dire que palais. Tous les Turcs ont un harem, le Visir même n'a point de sérail. Les Ambassadeurs des Couronnes ont un sérail & n'ont point de harem. Le Grand-Seigneur a l'un & l'autre.

un contract passé devant le tribunal du Juge, qui dans ce cas ne fait que l'office de Notaire. La dot ainsi que le trousseau, l'objet le plus important, sont inventoriés dans cet acte. Voilà ses reprises dans le cas de répudiation : cet acte se nomme *Nikiah*.

Il se pratique encore une autre espèce de mariage, qui en fixant également la somme des reprises, marque l'époque de la répudiation. Ce contrat se nomme Kapin, & n'est, à proprement parler, qu'un marché fait entre les parties pour vivre ensemble à tel prix pendant tel temps [1].

[1] Quand il est permis à un seul homme de

Une autre loi qu'on nomme *Namekrem*, défend aux filles nubiles & aux femmes de laisser voir leur visage à dévouvert à aucun autre homme qu'à leur mari. Cette loi n'est pas sans doute favorable aux mariages d'inclination. Un Turc épouse donc la fille de son voisin, ou sa veuve, sans la connaître ; il

s'emparer de quarante femmes & de les garder sous la clef, les trente-neuf hommes que ce partage inégal prive de la plus douce consolation accordée à l'humanité, méritent aussi quelques ménagemens. On voit par-tout qu'une loi qui contredit la nature, entraîne une loi qui desavoue la première. De-là le mariage au Kapin, les asyles en faveur des débiteurs, les établissemens pour les enfans-trouvés ; les Gouvernemens ressemblent à ces joueurs forcenés qui se soufflettent, & ne se corrigent jamais.

ne peut ſe décider que ſur le rapport de ſes propres femmes, ou des entremetteuſes.

Il ne faut que réfléchir un inſtant pour appercevoir que la loi du *Namekrem* ne peut être obſervée auſſi ſcrupuleuſement par les femmes du peuple, qui agiſſent, que par celles de la claſſe aiſée qui ſe repoſent. L'artiſan a donc quelquefois la reſſource de ſes yeux, pour diriger ſon choix, quand le défaut de fortune annulle pour lui le droit de pluralité.

Le malheur a preſque toujours ſon dédommagement; il n'y a que l'abus du bonheur qui en ſoit privé.

La pluralité des femmes eſt dans

ce dernier cas, elle aſtreint à des dépenſes conſidérables : quel eſt l'homme en état d'y ſuffire ?

Excepté ceux qui ſont dans le commerce, & qui riches de leur économie doivent être exclus de la claſſe des gens faſtueux, les Turcs ne parviennent à l'opulence que par les emplois ; ils ne les obtiennent que par la faveur des Grands qui ſe ſont élevés de même. Leur fortune eſt en capitaux que leur avidité accumule, que la terreur enterre, que le luxe diſſipe, & que le caſuel renouvelle. L'incertitude de leur poſition ajoute encore à l'empreſſement d'acquérir & de diſſiper.

Les Turcs laiſſent rarement de grandes fortunes à leurs enfans. Des ſommes aſſez conſidérables pour ſuffire à des partages, le ſeraient aſſez pour exciter l'avidité du Souverain; il trouverait dans la manière dont elles ſont acquiſes des prétextes ſuffiſans pour s'en emparer.

Un Turc ne peut donc en général ſe trouver aſſez riche pour entretenir un harem un peu conſidérable, que lorſqu'il eſt parvenu par la faveur de ſon Patron à des emplois dont l'autorité eſt grande, & où cette autorité devient lucrative à proportion de l'abus qu'il en fait.

Juſques là confondu dans la foule des jeunes gens qui par le même

motif d'ambition ſont attachés au même Maître, réduit à ne vivre qu'avec des hommes, entraîné par la fougue de ſes paſſions, ſéparé des femmes, animé par leur voiſinage, s'il doit céder à la nature, il ne peut que s'en écarter.

On voit déja que les femmes Turques, celles qu'on ne peut ſe procurer ſans les épouſer, & qu'on ne peut connaître avant, ſont également réduites à ne vivre qu'entr'elles. Quelle doit être leur éducation? Nées dans l'opulence, elles ſont, ou filles d'une femme légitime, ou filles d'une eſclave favoriſée un moment. Leurs frères & leurs ſœurs auront eu des mères différentes, qui ne

différeront pas des esclaves réunies dans la même maison. Sans aucune occupation que la jalousie qui les anime les unes contre les autres, sachant à peine lire & écrire, & ne lisant que le Coran; exposées dans des bains d'étuves à tous les inconvéniens d'une transpiration forcée & trop fréquemment répétée, pour ne pas détruire la fraîcheur de la peau & la grâce des contours, avant même qu'elles soient nubiles; indolentes par orgueil, & souvent humiliées de l'inutilité des moyens employés sous leurs yeux pour plaire au propriétaire : destinées enfin au même sort, sans espérer de plus grands succès : quel agré-

ment de telles femmes pourront-elles répandre ſur la vie de celui qui les épouſera ? Mais il n'a pas compté ſur elles pour ſon bonheur : voyons s'il a mieux calculé l'avantage de multiplier ſes eſclaves, qu'il a le droit de choiſir, qu'il peut épouſer ſans formalité, qu'il a même le droit d'affranchir, droit plus précieux ſans doute.

C'eſt ici le moment de fixer les idées ſur les eſclaves Géorgiennes & Circaſſiennes, dont la beauté eſt ſi célèbre. Il importe peut-être encore plus de déterminer les loix de l'eſclavage en Turquie, & les hommes ſont déja aſſez coupables, ſans qu'une opinion vague & mal fondée

ajoute encore à leur monſtruoſité.

Non plus que les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs même ne ſont ſoumis à aucun eſclavage naturel. Le deſpotiſme du Sultan ne pourrait s'emparer d'une fille, quelque paſſion qu'elle inſpirât à ſon Souverain; & quoique le ſang Grec préſente encore les mêmes formes qui ont ſervi de modéles aux Praxitelles, les annales Turques n'ont encore fourni aucun exemple de cette attrocité.

La Géorgie & la Circaſſie ne ſont pas plus ſujettes à l'eſclavage, qu'aucune autre province plus directement [1] ſoumiſe à la domination du

[1] La Géorgie eſt plutôt une dépendance de la

Grand-Seigneur ; mais le droit de la guerre y ſupplée au défaut du droit naturel. Il a procuré aux Turcs près de vingt mille eſclaves enlevés par le Kam des Tartares, dans la nouvelle Servie, & rendus en partie aux Ruſſes à la paix. Krim-Gueray qui commandait cette expédition avait précédemment, en ſuivant le même droit, dévaſté la Moldavie, ſans égard pour la ſouveraineté du Grand-Seigneur. Il ſerait encore du droit de la guerre en Turquie, qu'une Province qui ſe révolterait,

Perſe que de la Turquie ; mais le Prince Héraclius a profité des troubles qui ont dévaſté les Etats de ſon ſuzérain, pour jouir d'une ſorte d'indépendance.

fût

fût livrée au pillage, & ses habitans réduits en esclavage. Voilà le droit public de toute l'Asie, & c'est sur des principes aussi féroces que la moitié de la terre est encore gouvernée, & que la Géorgie & la Circassie approvisionnent le marché des esclaves de Constantinople[1].

Les incursions des Tartares Lesguis y fournissent constamment. Ces Tartares sont placés entre la mer Caspienne & la mer Noire, entre la Géorgie & la Circassie, & toujours

[1] L'idée qu'on attache à une belle Esclave de Géorgie ou de Circassie se réduit donc, à ce que toutes les Esclaves en Turquie qui ont quelque beauté, sont nécessairement Géorgiennes ou Circassiennes, & cela ne prouve nullement qu'elles soient toutes belles.

en état de guerre avec les peuples de ces deux provinces; ils transportent à la côte Orientale de la mer Noire les esclaves qu'ils y ont faits, & les vendent aux marchands Turcs, qui s'y rendent par mer à des époques marquées. Les habitans de cette côte enlèvent aussi aux villages voisins, leurs compatriotes, dont ils font commerce. On assure que les pères & mères y vendent quelquefois leurs enfans.

Un pays plus froid par ses montagnes que par sa latitude, un peuple assez misérable pour vendre ses enfans, assez mal gouverné pour se les dérober, assez faible pour céder à des rapines étrangères, n'annonce aucun genre de recherche ni d'édu-

cation. Les enfans ſont donc les ſeuls eſclaves dont on puiſſe ſoigner la beauté & préparer les grâces. L'avarice du marchand s'en occupera, il cherchera même à augmenter la valeur de ſon eſclave par quelques talens agréables; une danſe indécente accompagnée de caſtagnettes y mettra le plus grand prix.

Milady Montagu aſſure que ces danſes ſont voluptueuſes. J'ai vu dans ce genre ce qu'il y avait de plus parfait, les maîtres de l'art : mais je n'ai point de terme pour les décrire, & je n'emploierai jamais celui de volupté pour les peindre.

Je pourrais ajouter que les danſeuſes en Turquie y ſont mépriſées,

& qu'une eſclave qui par ce talent aurait plu à ſon Maître, ceſſerait bientôt de l'exercer. Auſſi n'y font-elles deſtinées qu'à réveiller & ranimer des automates; la beauté ne peut y ſuffire, l'indécence a plus de ſuccès. Les grâces, la vivacité, l'expreſſion ont ſeules celui de ſéduire, & peuvent ſe paſſer de la régularité des traits; tandis qu'une nonchalante dignité, une ignorance profonde rend la beauté même inſipide.

C'eſt auſſi l'effet que les femmes Turques font ſur le Maître. J'ai été à portée de me convaincre par mes amis, qu'excepté quelque nouvelle eſclave, qui peut piquer leur curioſité, le harem ne leur inſpirait que du dégoût. Nombre de Turcs n'y

entrent que pour y rétablir la tranquillité, quand la Surintendante ne peut y ſuffire; mais ſi l'on y punit ſévérement le déſordre, on ne peut en détruire les cauſes. Ce déſordre né de la contrainte & de la réunion de pluſieurs femmes, devait être le ſecond réſultat de la loi qui établit la pluralité. La nature également contrariée dans les deux ſexes, devait auſſi également les égarer.

La réunion des femmes fait encore que conſtamment obſervées par leurs compagnes, elles ne cherchent pas même à diſſimuler leur goût, ni leur jalouſie, elles ne doivent cacher que leur querelle. Trop heureuſes encore ſi la nature calmée, aſſoupie & trompée, ne les

pousse pas à s'échapper de leur prison, pour courir après la réalité, excès dont elles sont toujours les victimes, & dont j'aurai occasion de parler.

A quelque gêne que soient assujetties les femmes Turques par les usages, on ne doit pas croire cependant qu'elles ne puissent envoyer leurs esclaves en commission, & sortir elles-mêmes pour acheter ce qu'elles desirent. Je ne connais point de Turc qui les privent de cette liberté; elles sortent même fréquemment ensemble pour aller à la promenade ou en visite dans d'autres harems; & dans ce dernier cas, la stricte règle obligerait le Turc dont les femmes sont visitées à ne pas en-

trer dans ſon *harem* pendant qu'il y a des femmes étrangères ; mais combien de moyens n'a-t-il pas pour éluder la loi, & ſi les parties ſont d'accord, qui réclamera en ſa faveur ?

Si les rues ſont remplies de femmes qui vont & viennent librement pour leurs affaires ; ſi les harems les mieux fermés s'ouvrent ſouvent pour en laiſſer promener le troupeau, il ne faut pas en conclure avec Milady Montagu que les intrigues galantes ſont favoriſées dans les boutiques, où les femmes s'arrêtent quelquefois; elles y ſeraient facilement obſervées. Ce n'eſt auſſi que dans la campagne, ou ſur les rivages de la mer les plus écartés, que le déſordre va chercher

un asyle, en s'étourdissant sur le danger d'y être découvert par les gardes qui furetent les lieux les plus cachés.

Le Bostandgy Bachi, dont le pouvoir s'étend toujours à plusieurs lieues autour de la résidence du Grand-Seigneur, a essentiellement l'inspection sur ces prétendues intrigues galantes; il fait à cet égard, l'Office de Lieutenant de Police. C'est le casuel le plus important de son emploi; il en résulte des abus affreux. J'aurai occasion d'en parler dans le cours de mes Observations, & je viens d'en faire assez sur les femmes Turques, pour préparer le Lecteur sur ce qu'il me reste à en dire.



MÉMOIRES
DU BARON DE TOTT.

PREMIERE PARTIE.

LA mort de Sultan Mahamout & celle de M. Déſalleurs déterminèrent la miſſion de M. de Vergennes à Conſtantinople. J'eus ordre de l'accompagner, pour y apprendre la Langue & m'inſtruire ſur les mœurs & le gouvernement des Turcs. Embarqués à Marſeille ſur un bâtiment marchand noliſé par le Roi, nous fîmes voile dans les premiers jours d'Avril 1755, & notre navigation traverſée par

les vents contraires ne nous permit d'entrer dans le détroit des Dardanelles que vers le 18 Mai. Nous apperçûmes avant d'y arriver une caravelle [1] du Grand-Seigneur, mouillée vis-à-vis de Ténédos, & sa félouque cinglant vers nous, nous joignit par le travers de la côte de Troyes; elle était envoyée pour nous connaître; mais la crainte de la peste nous fit desirer d'éviter toute communication. Feu mon pere, que le Roi envoyait avec M. de Vergennes à Constantinople où il avait déja fait plusieurs voyages, & qui parlait la langue, obtint que les Turcs ne montassent point à bord, & jugea convenable de récompenser par quelques bouteilles de liqueurs, l'Officier qui commandait cette félouqne. Le Mousse chargé d'aller chercher ce présent apporta six phioles d'eau de la-

[1] Vaisseau de guerre Turc.

vande, & l'on voulait réparer cette erreur, lorsque mon pere assura que cela était égal. On livre l'eau de lavande, & nous nous séparons; mais l'impatience du Turc attira bientôt notre attention: il saisit une phiole, en fait sauter le goulot, la vuide d'un seul trait, se retourne & nous fait un signe d'approbation. Excepté mon pere, nous craignions tous de voir bientôt ce malheureux tomber à la renverse; cependant nous ne tardâmes pas à nous rassurer: une seconde phiole ouverte, vuidée & approuvée de même nous tranquilisa sur son compte.

Peu de temps après nous fîmes notre entrée dans le détroit des Dardanelles, & le bâtiment serra sa flamme pour éviter le salut des châteaux, ainsi que celui du Capitan Pacha [1], dont la flotte était mouillée à Gallipoli; & nous mouillâ-

[1] L'Amiral Turc.

mes enfin dans le port de Conſtantinople le 21 Mai 1755.

Cette ville ſituée à l'extrémité orientale de l'Europe, près de la mer Noire, n'eſt ſéparée de l'Aſie que par le Boſphore de Thrace. Ce canal qui fait communiquer les deux mers, verſe dans la partie du Sud l'excédent des eaux, que le Nord répand dans la mer Noire, & que ſa ſurface ne peut évaporer. Des courans violens deſcendent à cet effet du canal, & ſe portent ſur la pointe du Sérail; ce cap les diviſe & en intercepte une partie, qui après avoir circulée dans le port, en reſſort par la rive oppoſée pour aller rentrer dans la file du premier courant. C'eſt à ce méchaniſme naturel que le port de Conſtantinople doit l'avantage de ſe dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre

l'ignorance qui ne prévoit rien, & les vaiſſeaux de 80 canons peuvent ſans danger y mettre une planche à terre.

Si l'ambition de dominer l'univers étudiait ſur la carte, le ſite le plus favorable pour y établir la capitale du monde, la ſituation de Conſtantinople ſerait ſans doute préférée. Placée entre deux mers, cette ville ſerait auſſi dans le centre des productions utiles & du commerce le plus floriſſant, ſi la preſſion du deſpotiſme ne briſait pas à vingt lieues à la ronde, tous les inſtruments de la culture & de l'induſtrie. Renfermée dans l'enceinte de ſes antiques murailles, Conſtantinople, du côté de la terre, n'offre au voyageur, que l'aſpect de la deſtruction, tandis que les Navigateurs, dans le centre d'un immenſe amphitéâtre ſemblent accourir de toutes parts pour apporter le tribut que l'univers doit à ſa Métropole.

L'ancienne Byzance, dont les murs

ſervent aujourd'hui d'enceinte au Sérail du Grand-Seigneur, placée ſur l'extrémité du cap qui ferme le port, préſente une forêt de cyprès, dont les cimes dominées par une infinité de coupoles couvertes de plomb, enrichies de boules dorées, ſe pyramident avec la tour du Divan qui les ſurmonte. Ce grouppe d'une teinte ſombre, ſemble ſe détacher du reſte du tableau qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quelques grands édifices épars, dont les maſſes ſont trop fortes pour les objets qui les environnent.

Le port depuis la pointe du Sérail juſqu'aux eaux douces [1] prolonge ſur

[1] On appelle ainſi la petite riviere qui ſe jette dans la mer au fond du port, elle arroſe le vallon de Kiathana. Le Grand-Seigneur y a un Kiosk, & Sultan Achmet avait eu la prétention d'imiter Marly, en invitant toute ſa Cour à bâtir ſur les deux collines qui bordent la riviere ; mais ces édifices ont été détruits par les rebelles qui déposèrent Sultan Achmet. Le préjugé toujours contraire aux imitations européennes, fut le prétexte de cette deſtruction & l'avidité du pillage, le véritable motif.

plus de deux mille toises un des côtés du triangle que forme l'enceinte de Constantinople : il est bordé sur la rive opposée par d'immenses fauxbourgs qui en enveloppant la ville de Galata, présentent un tableau dont la richesse est encore augmentée & variée par la continuité des villages qui se reunissent & se confondent pour border le Bosphore jusqu'à six lieues vers la mer Noire. Ces habitations continuées sur la côte d'Asie viennent se rejoindre à Scutary, & cette ville placée à la distance de trois quarts de lieue vis-à-vis l'entrée du port offre à Constantinople même, le point de vue le plus intéressant. Les bateaux qui traversent sans cesse l'espace compris entre ces deux villes, semblent unir l'Europe avec l'Asie. D'autres bâtimens servent le matin à transporter les habitans des villages du Bosphore, aux travaux de la Capitale qui les nourrit,

& le soir à les rendre à leurs foyers ; un nombre infini de batelets traversent le port pour les besoins momentanés des habitans, & si l'on y joint les transports pour l'approvisionnement de la Capitale, auquel la mer Noire & l'Archipel fournissent journellement, & l'activité du commerce étranger, qui vient aussi de toutes parts fournir au luxe & aux vêtemens de cette ville ; on aura peine à concevoir le mouvement dont ce tableau est constamment agité.

Mais si rien n'égale la beauté du coup-d'œil que présente Constantinople, le charme disparaît bientôt en pénétrant dans cette ville. La plupart des rues, assez étroites pour que la saillie des toits laisse à peine un passage à la lumiere, un pavé de cailloux mal soigné, nulle précaution de propreté, ce sont les moindres désagréments de cette Capitale. Mais je réserve le détail de ses

autres inconvéniens pour les développer successivement & à mesure que l'occasion s'en présentera.

L'étude de la langue Turque pouvait seule me conduire à celle des mœurs & des usages de cette Nation; ce fut aussi mon premier soin, & je crus devoir me refuser aux instances qu'on me fit alors de commencer par la lecture des voyageurs qui ont parlé des Orientaux; ce qu'ils pouvaient abréger de mon travail, me parut moins utile que les erreurs qu'ils pouvaient me donner ne me parurent à craindre.

Mon maître Turc commença par me faire apprendre à écrire, c'est la regle. L'habitude du dessin m'y fit faire quelques progrès; je lus ensuite, & alors les difficultés se multiplièrent; la suppression des voyelles [1] suffit pour donner

[1] Les voyelles n'étant exprimées que par des signes placés hors du corps d'écriture, les Ecrivains se dispensent d'un

une idée de mes premiers embarras & du travail pénible & fastidieux qu'il me fallut subir ; mais il y a plus encore : les Turcs en suppléant à la pauvreté de leur langue originelle, par l'adoption totale de l'Arabe & du Persan, en se composant cinq alphabets, dont les différens caractères sont cependant au choix des écrivains, ont encore créé de nouveaux obstacles à l'instruction, & quand la vie d'un homme suffit à peine pour apprendre à bien lire, que lui reste-t-il pour choisir ses lectures, pour profiter de ce qu'il aura lu ?

C'est essentiellement à cet inconvénient qu'il faut attribuer l'ignorance des Turcs, sur tout ce qui est du ressort des Sciences abstraites. Uniquement occupés

soin auquel le talent du lecteur doit suppléer ; il en résulte des disputes littéraires sur les consonnes dont la valeur peut changer le sens ; mais pour éviter le danger de ces discussions sur le Coran, jamais ce livre n'est écrit sans voyelles.

à bien peindre leurs caractères & à les déchiffrer, leur amour-propre devait se jetter du côté des difficultés de ce genre ; un double sens, des transpositions de lettres bornent l'objet de leurs études & de leur littérature, & tout ce que le mauvais goût peut inventer pour fatiguer l'esprit, fait leurs délices & ravit leur admiration.

Mon maître de langue, Persan d'origine, grand partisan de la poésie, s'ennyvrait également d'opium & d'eau-de-vie, je passais deux heures chaque jour dans cet agréable tête-à-tête : je m'occupais sur-tout à employer tous les mots que ma mémoire accumulait, & je ne fus pas plutôt en état de l'entendre, qu'il me demanda d'un air empressé ce que c'était qu'une odeur qu'il avait remarquée en entrant chez moi. Je lui montrai un flacon d'eau de lavande, & l'exemple du Commandant

de la félouque, me fit consentir sans peine à un sacrifice qu'il desirait, & qu'il supporta sans aucun inconvénient; mais je ne crus pas devoir continuer à l'abreuver d'une boisson aussi dangereuse.

Mon application à rassembler beaucoup de mots, & sur-tout mon empressement à les employer, me mirent en peu de tems en état de m'expliquer passablement; & j'étais déja parvenu au point de me passer d'interprête, lorsque M. de Vergennes voulant dans une fête assembler tous les Ministres étrangers, ainsi que tous les Européens établis à Constantinople, en ordonna les préparatifs. Cette annonce excita la curiosité de quelques Turcs de distinction qui demandèrent à y assister, & je me chargeai d'autant plus volontiers de leur en faire les honneurs, que je voyais une nouvelle occasion de m'exercer dans leur langue.

J'étais nouvellement marié, & la liaiſon qui exiſtait entre le plus conſidérable de ces Turcs & mon beau-pere, ajoutait à l'intérêt que lui inſpirait mon zèle à m'inſtruire. Il me pria en arrivant de lui faire remarquer Madame de Tott dans le nombre des femmes qu'il appercevait, & bientôt attentif à ſes moindres mouvemens, il la ſuivit des yeux, & paroiſſait inquiet, ſi elle lui échappait un inſtant dans la foule. A cette inquiétude près le coup d'œil de cette fête ſemblait abſorber mes Turcs, dont les queſtions ſur ce nouveau tableau n'étaient pas moins réjouiſſantes qu'inſtructives pour moi.

Cependant un menuet ouvre le bal: on me demande quel eſt le danſeur? c'eſt l'Envoyé de Suéde. Quoi! me dit le Turc avec ſurpriſe.... l'Envoyé de Suéde;... le Miniſtre d'une Cour alliée à la Sublime Porte!.... non cela n'eſt

pas possible ..... vous vous trompez, voyez mieux. Je ne me trompe point, lui dis-je, c'est lui : oui, lui-même. Le Turc alors convaincu, baissa les yeux, réfléchit & se tut jusqu'à la fin de ce menuet auquel un autre succéda : nouvelle question pour en connaître le danseur : c'est l'Ambassadeur de Hollande ..... Oh, pour celui-là, me dit le Turc gravement, je ne le croirai jamais. Je sais, continua-t-il, jusqu'où peut s'étendre la magnificence d'un Ambassadeur de France ; & malgré ma surprise, j'ai pu porter cette opinion jusqu'à concevoir qu'il fût assez riche pour faire danser un Ministre du second ordre ; mais à quel prix pourrait-il obtenir ce service d'un Ambassadeur ? Il ne peut exister entr'eux cette énorme différence. J'employai alors tous les mots Turcs que je savais pour lui faire entendre que ces Ministres étaient l'objet de la

fête, qu'ils n'en étaient pas les baladins, qu'ils y dansaient pour leur plaisir, que l'Ambassadeur de France y danserait lui-même. Je persuadai difficilement. Cependant un objet que le Turc croyait sans doute plus intéressant l'occupa bientôt tout entier. Je ne vois plus votre femme, me dit-il.... Ah! bon la voilà... Mais quelqu'un lui parle! courrez vîte rompre cet entretien. Pourquoi donc, lui dis-je? Il s'expliqua alors plus clairement & j'entreprenais de le tranquilliser, lorsque Madame de Tott, continuant à causer, entra dans le Sallon du jeu & disparut. Le Turc alors perdant toute contenance, se leve & m'entraîne; je me laisse conduire, & le spectacle de plusieurs tables où des femmes & des hommes se disputaient, n'était pas sans doute celui que son amitié redoutait pour moi.

Le souper fut servi, & mon ami

s'appercevant qu'on se distribuait aux différentes tables, voulut s'en aller. Une inquiétude d'un genre plus sérieux paroissait l'agiter. Je le pressai de voir la fin de la fête. Tout est fini, me dit-il vivement, ils commencent à boire. Laissez-nous aller; & si vous m'en croyez emmenez votre femme & retirez-vous aussi. J'entends, lui dis-je; mais rassurez-vous, tout se passera plus tranquillement que vous ne pensez. J'insistai & je parvins à promener mes curieux autour des tables & à les faire asseoir à celle qu'on leur avait préparée. Quelques verres de liqueurs, en leur donnant du courage, achevèrent de les persuader; ils restèrent jusqu'au matin, & m'apprirent en me quittant que si pareille fête se donnait entre-eux, elle ne finirait pas sans trente assassinats.

Les connaissances morales que je venais d'acquérir, m'engagèrent à me former

former des liaisons capables de les étendre. Murad Mollach de la famille de Damat Zadé, qui depuis la conquête de Constantinople a donné dans chaque génération des Muftis à l'Empire, destiné lui-même à cette dignité, fut une de celles que je cultivai le plus. J'aurai souvent occasion d'en parler, & ce que j'aurai à en dire, en développant son caractère, servira également à éclairer sur celui de sa Nation.

Pour suivre à peu près la marche des événements dont j'ai été le témoin, jettons actuellement un coup-d'œil sur les incendies, qui ravagent trop fréquemment Constantinople pour n'en pas faire mention. Je choisis le plus frappant des tableaux de ce genre, je veux dire l'incendie qui consuma les deux tiers de cette immense ville peu de tems après notre arrivée.

Le Palais de France situé dans le

fauxbourg de Péra; domine le port & la ville de Conſtantinople. Le feu prit le matin dans une maiſon près de la Marine & des murs du Sérail. Le vent qui ſoufflait du Nord, fit que l'incendie prolongea ces murs & atteignit vers les ſept heures le Palais du Viſir ſitué à mi-côte. Le Grand-Seigneur s'y était tranſporté; mais ni ſes ordres, ni les efforts qu'on fit pour préſerver cet immenſe édifice ne purent le garantir, & le foyer qu'il forma donnant une nouvelle activité aux flammes, l'incendie continua à s'étendre dans le lit du vent avec la plus grande rapidité. On pouvait cependant eſpérer qu'en s'approchant de Sainte-Sophie la maſſe de cet édifice lui donnerait des bornes; tous les ſecours s'étaient portés de ce côté, & l'on ſe flattait d'y arrêter le progrès des flammes quand le plomb de la coupole, fondu par la chaleur

de l'atmosphère, ruisselant par les gouttieres de pierres sur la foule des gardes & des travailleurs, laissa un champ libre à l'activité du feu. Dès ce moment on ne pensa plus à le contenir, & l'on consentit à lui laisser dévorer tout ce qui se trouvait sur la direction du vent, jusqu'aux murs de la Marine, de l'autre côté de la montagne. La consternation était générale, & cependant on s'estimait heureux de voir l'incendie arrivé à ce terme, quand le vent sautant à l'Est avec violence, prit en travers cette ligne de feu sur plus de douze cent toises d'étendue. Les flammes poussées alors vers le centre de la ville formèrent treize branches de feu, dont les racines en se réunissant successivement firent bientôt de Constantinople une mer enflammée.

Les efforts qu'on fit alors, au lieu d'être secourables, ne firent qu'ajouter au

désastre, un régiment entier de Jénissaires, occupé à abattre des maisons à la tête d'une des branches de l'incendie, fut enveloppé par les deux branches latérales. Les cris de ces malheureux, portés dans des tourbillons de feu, avec ceux des femmes & des enfans qui subissaient le même sort, le bruit des édifices qui s'écroulaient, celui des planches enflammées poussées dans l'atmosphère par la violence du feu, le tumulte des habitans que l'incendie menaçait de toutes parts, & qui, pour se garantir de la plus affreuse misere, exposaient leurs vies pour sauver une partie de leurs biens; tout concourait à former un ensemble dont l'horreur ne peut être décrite.

Ce qui se concevra encore moins, c'est que la reconstruction des ces maisons n'était pas achevée, qu'un nouvel incendie les consuma de nouveau, sans

qu'il ait été possible de faire prendre aux habitans aucune précaution pour s'en préserver. Sultan Osman alors sur le trône voulut vainement aggrandir quelques rues, en percer de nouvelles pour la facilité des secours ; les propriétaires se réunirent pour reclamer la jouissance entiere du terrain de leurs peres : le Gouvernement qui n'avait sçu qu'ordonner quand il falait payer, ne sçut aussi que céder à une résistance facile à vaincre ; voilà le Despotisme.

On avait dû voir que les vols qui se commettent avec facilité, sous le prétexte de porter secours aux maisons voisines du feu, avaient souvent été le motif des incendies, & le Gouvernement en croyant y remédier par la défense de travailler à les éteindre, avant l'arrivée des principaux Officiers, n'avait fait qu'augmenter le mal. C'était en effet donner aux flammes le tems de

prendre de l'activité. Aussi cette loi fut-elle abrogée, on augmenta même le nombre des pompes : gardées jusques là chez les Gouverneurs des quartiers, elles furent distribuées aux différens corps-de-garde ; ils eurent ordre de les transporter au premier besoin : mais qu'en est-il résulté ? Que l'activité des pompiers ne les fait accourir que pour rançonner les malheureux, & arroser la foule pour se divertir ; que les gardes familiarisés avec ces désastres, s'en sont fait un jeu, & ajoutent à la misere publique, en maltraitant les malheureux; que les travailleurs jettent inconsidérément sur le feu des alimens qu'ils devraient en éloigner, & que la multitude pille de tous côtés [1].

[1] La loi a prononcé contre ce genre de pillage, elle condamne le voleur à être précipité dans le feu ; mais l'habitude de voir une foule de malheureux périr dans les flammes par la fréquence & la rapidité des incendies, fait que ce danger auquel on est soi-même exposé journel-

Le Visir & tous les grands Officiers de la Porte sont obligés d'aller au premier avis au lieu de l'incendie, afin d'y ordonner tout ce qui est jugé nécessaire. Le Grand-Seigneur lui-même ne se dispense jamais de s'y rendre, si le feu fait quelques progrès, les moyens de le transporter sont prêts au premier signal, il a jour & nuit des chevaux sellés & des bateaux armés à cet effet. Les grands Officiers ont la même précaution; & ces corvées qui sont fréquentes interrompent souvent leur sommeil.

Des gardiens de quartiers appellés *Passevans* sont destinés à veiller sur le feu pendant la nuit. Ils parcourent leur district armés de gros bâtons ferrés dont ils battent le pavé, réveillent le peuple

lement, considéré comme supplice, se réduit à peu près au malheur de mourir dans son lit; les peines les plus sévères n'établissent pas le bon ordre; il est le produit d'une surveillance éclairée que le despotisme n'emploie jamais.

par le cri de *Yangenvar* (il y a du feu) & lui indiquent le quartier où il s'est déclaré. Une tour fort élevée bâtie dans le palais du Janissaire Aga, domine tout Constantinople, ainsi qu'une autre tour construite à Galata ; chacune de ces tours contient une garde qui veille constamment pour le même objet. C'est là qu'une espece de tocsin frappé sur de gros tambours, en accélérant l'alarme, la porte rapidement dans le canal, d'où un grand nombre d'intéressés accourent souvent trop tard à leurs boutiques qu'ils trouvent brulées ou pillées.

C'est aussi pour mettre les marchandises les plus précieuses à l'abri des flammes & les préserver du pillage dans le cas de soulevement ou d'incendie, que les Besestins ont été bâtis ou par des corps de marchands, ou par des particuliers qui en louent les magasins. Ces édifices qui servent en même temps de rues, sont

élevés en pierre de taille & voûtés en brique dans toute leur longueur. Ils raſſemblent chacun des marchandiſes à-peu-près du même genre ; mais ſi celui des Orfévres eſt un des plus précieux, ce n'eſt ni par le goût, ni par le fini du travail. J'aurai occaſion de parler ailleurs de l'induſtrie des Turcs.

Après le déſaſtre dont je viens parler, la réſidence des Miniſtres du Grand-Seigneur fut transférée (juſqu'à ce qu'on eut reconſtruit le Palais du Viſir) dans celui d'une Sultane, que le feu avait épargné ; & M. de Vergennes qui n'avait eu d'abord que le titre d'Envoyé de France, ayant obtenu celui d'Ambaſſadeur, ſe diſpoſa pour la remiſe de ſes nouvelles lettres de créance.

Said-Effendi, le même qui avait été Ambaſſadeur en France, était alors Grand-Viſir. Nous nous rendîmes à ſon audience ; nous ne comptions aller à celle

du Grand-Seigneur que le second mardi, le premier étant trop voisin [1]; mais le Sultan, qui se trouvait incognito à la Porte [2], fit dire à M. de Vergennes qu'il le recevrait le lendemain. Ce Prince d'un caractère emporté, mais faible, impatient & curieux à l'excès, nous donna au retour une scène assez singulière. Nous le trouvâmes déguisé en homme de Loi & seulement accom-

[1] Le Grand-Seigneur ne donne jamais audience aux Ambassadeurs que le mardi, c'est le jour du Divan du Sérail; il se tient dans le rez-de-chaussée d'une tour quarrée qui en porte le nom. Le Visir, ainsi que les grands Juges d'Europe & d'Asie, le grand Trésorier, &c. y siégent sur des banquettes qui bordent cette salle. On y voit au-dessus de la place du Visir, en face de la porte, une petite fenêtre grillée & élevée de neuf à dix pieds, d'où le Grand-Seigneur peut entendre ce qui se passe au Divan; mais d'où il ne peut, ainsi qu'on a voulu le faire croire, ni être poignardé, ni poignarder personne.

[2] Cette expression désigne la résidence du Visir, où tous les Bureaux sont rassemblés, & où tous les autres Ministres de la Porte siégent dans le jour, pour vaquer aux affaires de leur Département.

pagné de son Sélictar [1] & de son Divitdar [2], tous deux déguisés Tchoadars [3]; il s'était arrêté dans une rue pour nous voir passer, & notre marche pénétrant de-là dans l'*Atmeydan* [4], nous vîmes bientôt ce Prince arriver en courant à côté de nous, ou ralentissant sa marche près de M. l'Ambassadeur; il l'accompagna jusqu'au bout de cette place; recommençant alors à courir, il traversa la rue à la tête de la premiere file, entra par une des portes du jardin du Sérail, en ressortit vers la Marine pour nous rejoindre sur l'échelle [5], où nous nous embarquâmes : il y resta jusqu'à notre départ, après quoi il rentra de nouveau

1 Porte-epée qui fait l'office de Grand-Chambellan, & de Capitaine des Gardes.

2 Secrétaire-Garde de l'Ecritoire Impériale.

3 Valets qui accompagnent à pied leurs Maîtres.

4 Place de l'Hyppodrome.

5 Echelle, espèce de jettée en pierre ou en planches sur pilotis, pour faciliter l'abord des bateaux, l'embarquement & le débarquement de ce qu'ils transportent.

dans l'enceinte de ſon Palais, où nous le perdîmes de vue.

Je remarquai que pendant tout le tems que ce Prince nous accompagna dans la place de l'Hippodrome, où nous avions également attiré pluſieurs curieux, aucun d'eux ne fit le moindre mouvement qui pût le déceler, il n'y en avait pas un cependant qui ne le reconnût & ne fût effrayé de ſa préſence : mais le deſpotiſme veut maîtriſer & faire diſſimuler juſqu'à la crainte même qu'il inſpire.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur le cérémonial de l'audience du Grand-Seigneur, les voyageurs en ont aſſez parlé, pour que je me taiſe ſur les différens traits d'humiliations que les Ambaſſadeurs eſſuient dans ces occaſions; il faudrait diſcuter les moyens de s'y ſouſtraire, & je ne décris que les mœurs des Turcs.

Il y eut cependant de remarquable

dans cette audience, que le Grand-Seigneur, au lieu de s'adresser à son *Visir* pour transmettre sa réponse, l'adressa lui-même à M. de Vergennes auquel le Drogman de la Porte la traduisit, conçue en termes pleins de bonté pour cet Ambassadeur, & nullement formée sur l'étiquette. Cette réponse ne pouvait avoir été préparée; une sorte d'affabilité l'avait dictée au Prince.

Sultan Osman d'ailleurs peu capable de cette énergie dont le despote a si souvent besoin, y suppléait par une impatience habituelle & quelques accès d'emportemens. Séliktar Pacha jeune, plein de confiance, & fier de la faveur de son Maître qui l'avait élevé au Visiriat, crut pouvoir se livrer sans crainte comme sans mesures à des concussions, dont les exemples multipliés excitèrent un murmure général.

Ces plaintes qui arrivent toujours trop difficilement jusques au trône, parvinrent aisément au Sultan dans les courses qu'il faisait incognito ; & ce Prince outré contre son favori, le fit venir au Sérail en présence du Mufti qu'il avait mandé à cet effet. L'accès de sa colère fut si vif, que saisissant une masse d'armes il l'en aurait frappé lui-même, si le Chef de la Loi ne s'y fût opposé. C'était sans doute irriter la colère de Sultan Osman que d'en contenir le premier mouvement ; elle ne tarda pas aussi à s'immoler sa victime, & le Visir congédié de l'appartement intérieur, mais suivi d'un ordre, fut arrêté entre les deux portes [1] ; le Sélictar

[1] L'issue par laquelle on pénètre de la première cour du Sérail dans la seconde, est fermée par deux portes entre lesquelles il y a des logemens pratiqués dans les tours qui flanquent cette entrée ; les portiers en occupent une partie ; mais la pièce principale s'appelle le Dgellat Odassi la chambre des bourreaux).

Aga lui retira le ſceau de l'Empire, & ſa tête coupée ſur le champ, fut expoſée dans un plat d'argent à la porte de la ſeconde cour, avant qu'on eût le moindre doute ſur la faveur dont jouiſſait ce premier Miniſtre [1].

Les Ulemats, ce fameux corps de gens de Loi qui ſe ſaiſit toujours des reſtes de l'autorité quand elle faiblit, pour en opprimer l'autorité elle-même, contenu juſques-là par la faveur du Viſir, crut pouvoir après ſa mort dominer avec plus d'impunité. Les Ulemats diſpoſèrent en effet de la faibleſſe du Sultan juſqu'au degré qui ne pouvait manquer de l'irriter contre lui; ſa fureur éclata contre le Mufti.

Le fanatiſme qui par-tout a prononcé des loix ſanguinaires ou abſurdes, ſouvent l'une & l'autre, a établi en

[1] L'écriteau portait, c'eſt ainſi que l'on traite ceux qui abuſent de la faveur de leur Maître.

Turquie en faveur des Ulemats, que leurs biens ne pourraient être confisqués, & qu'ils ne pourraient être punis de mort, qu'en les faisant piler dans un mortier. On ne sent pas trop le plaisir qu'il y a d'être traité d'une manière aussi distinguée ; mais on apperçoit aisément que les exemples d'un supplice aussi horrible doivent avoir été d'autant plus rares, que les gens de Loi avaient plus d'intérêt à ne pas les laisser se multiplier. Ce fut sans doute aussi la confiance de l'impunité qui porta le Mufti à recevoir avec hauteur les menaces de son Maître, & cette résistance irrita Sultan Osman au point qu'il ordonna de relever les mortiers que le laps du tems avait enterrés. Cet ordre seul produisit le plus grand effet. Le corps des Ulemats justement effrayé se soumit, & le fameux Racub-Pacha,

appellé

appellé au Visiriat, gouverna sans contradiction.

Racub joignait à l'esprit le plus séduisant, beaucoup de force dans le caractère. Jamais Visir n'a mieux possédé que lui les talens de sa place ; il savait corrompre avec adresse & intimider les plus audacieux ; toujours perfide, toujours méchant, mais toujours habile & maître de lui-même, il comptait les hommes pour peu de chose & leur vie pour rien.

Ce Ministre avait précédemment occupé le Pachalik du Caire, celui de tout l'Empire qui lui convenait le moins ; l'indiscipline de Beys Mamelucs, étayé par la force, ne lui avait laissé que la ressource de la corruption pour se soutenir, sans en être moins exposé aux voies de fait. Il venait d'échapper à un coup de pistolet tiré sur lui dans son propre Divan, lorsque le Grand-Seigneur l'appella au Visiriat. Racub joignait

encore à tous les talens nécessaires au Despotisme, des connaissances utiles aux affaires de l'Empire ; il les avait acquises au Traité de Belgrade, pendant lequel il occupait la Charge de Mektoubtchy [1].

Les différens emplois par lesquels ce Ministre avait successivement passé, ne laissant à personne l'espoir de lui être nécessaire, il trouva tout le monde disposé à servir ses volontés, & l'on remarqua bientôt que l'habitude de l'autorité les lui faisait exprimer d'une maniere étrangement legère.

L'intervalle entre la mort de Sélictar Pacha, & l'élévation de Racub au Visiriat, avait été rempli par un grand nombre de Visirs, dont quelques-uns n'étaient pas restés quinze jours en place : nous

1 Mektoubtchy est un des Ministres de la Porte du second ordre. Cette Place ne pourrait être comparée qu'à celle de premier Commis du premier Ministre, si elle existait.

étions fatigués des fréquentes audiences que ces mutations occasionnaient, mais il ne fallait pas moins nous rendre encore à celle du nouveau Ministre. Les cérémonies d'usage dans ces occasions étaient terminées, & cependant Racub continuait à entretenir amicalement M. l'Ambassadeur, lorsque le Muzur-aga[1] arrivant dans la salle, & s'approchant du Pacha, lui dit un mot à l'oreille. Nous observâmes bien qu'il n'en reçut pour toute réponse qu'un très-petit mouvement horisontal de la main : après quoi son Altesse reprenant sur le champ un sourire agréable, continua à s'entretenir avec M. l'Ambassadeur pendant quelques instans encore. Nous sortîmes ensuite de la salle d'audience pour regagner le pied du grand escalier où nous remontâmes à cheval ; & neuf têtes coupées & rangées en dehors de la pre-

1 Le Grand-Prévôt.

mière porte, nous donnèrent en paſſant, l'explication du geſte que le Viſir venait de faire en notre préſence.

L'inutilité de preſſer de la ſorte une exécution dont on peut toujours diſpoſer avec une extrême facilité, pouvait faire préſumer que celle-ci avait été ménagée pour établir notre opinion ſur la prompte juſtice du nouveau Miniſtre, mais nous ne pouvions y voir que ſon atrocité; c'eſt le grand reſſort du deſpotiſme, il écraſe toujours & ne punit jamais, c'eſt auſſi le moyen que Racub employa conſtamment[1].

Mais ſi tous les Grands de l'Empire étaient contraints de céder à l'uſage que ce Viſir faiſait de ſes principes politiques, il était réſervé à une femme

[1] Sous un Gouvernement deſpotique l'exiſtence de chaque perſonne en place eſt néceſſairement précaire : on ne peut s'y livrer à l'ambition de les occuper, ſans mépriſer ſa propre vie. Quel cas pourrait-on faire de la vie des autres ?

du peuple de lui résister impunément ; & l'espéce de sédition qu'elle occasionna intéressant la subsistance de Constantinople, il est important de faire connaître cette partie de l'administration Turque.

Le Grand-Seigneur qui fait publiquement le monopole du bled pour l'approvisionnement de la Capitale, reçoit cette denrée des Provinces maritimes où il a établi le droit d'Ichetirach[1]. Il consiste dans l'obligation de livrer au Grand-Seigneur, à un très-bas prix, une certaine quantité de bled qu'il fait transporter dans ses magasins par des bâtimens nolisés pour son compte. Il revend ensuite cette denrée en détail aux Boulangers, qui sont obligés de la recevoir & de la consommer au prix

[1] Le produit de ce monopole appartient au trésor public ; son administration est confiée au Tefterdar (Grand Trésorier).

que sa Hautesse a fixé. Une suite nécessaire de cette manière d'administrer, c'est la défense de l'exportation des bleds, la friponnerie inévitable des Officiers qui contreviennent à l'ordre, le dépérissement des grains emmagasinés & mal soignés, une nourriture souvent mal saine, & la famine pour dernier résultat.

Constantinople en était menacé, le pain diminué de poids était considérablement augmenté de prix : on commençait même à en altérer la composition, & l'on n'espérait plus pour gagner le nouveau bled que sur l'arrivée de soixante-dix bâtimens attendus de la mer Noire : quand on apprit la perte de tous ces bâtimens, naufragés à la côte pour avoir manqué dans la nuit l'entrée du canal, Constantinople fut consternée, & l'on ne peut penser sans horreur que cet événement était occasionné par un genre d'abus

qui ne paraîtrait pas même croyable, s'il n'existait encore assez constamment.

Deux fanaux fort élevés & placés à l'embouchure de la mer Noire sur les deux caps d'Asie & d'Europe, y sont destinés à indiquer l'entrée du canal aux navigateurs. Le Gouvernement a pourvu l'huile qui doit y être consommée, & des gardes son payés pour les allumer & les entretenir journellement; mais ce même Gouvernement permet en même-tems, la fabrication des charbons sur toute cette côte, quoiqu'il ait pu se convaincre que sous ce prétexte, les habitans allumaient des feux capables de tromper & d'égarer les navigateurs dans les temps orageux; il devait savoir aussi que les gardes des deux Phares interceptent en même-tems la lumière des fanaux, pour se procurer des naufrages dont les débris leur sont utiles[1].

[1] L'humanité livrée à l'injustice se fait bientôt un jeu de

Des ordres expediés dans tout l'Empire pour enlever les semailles au Laboureur, furent le premier moyen qu'on employa pour remédier au désastre. Les malheurs qu'on préparait pour l'avenir ne pouvaient être apperçus par l'intérêt du moment, seul intérêt du despotisme. On joignit encore aux moutures, des fêves & d'autres légumes farineux, & l'avarice qui profite de tout, s'empara des comestibles pour en altérer la qualité, sans suffire à la quantité.

Les fours constamment assaillis par un peuple affamé, demandèrent des gardes, on n'y livra plus à chaque personne, qu'un gâteau de pâte mal cuite; & les Turcs en s'y présentant, le pistolet ou le couteau à la main, y commettaient toutes sortes de désordres.

tous ses crimes. Un désordre en produit toujours un plus grand; ce produit est plus certain quand les loix en donnent l'exemple. Est-il un Législateur qui ne doive pas être effrayé de ce dilemme ?

Dans cette détresse qui avait fait également resserrer le riz, la fermeté du Visir entretenait cependant une sorte de tranquillité dans la ville, lorsqu'une femme du peuple, vieille, mais courageuse, ameutant ses compagnes dans son quartier, grossit bientôt sa troupe en s'acheminant vers les magasins de riz; elle insulte les gardes qui sur sa route demandent compte de cet attroupement. Le Jenissaire Aga[1] accourt avec une garde nombreuse; il est repoussé par les pierres qu'on lui lance; les magasins de riz sont enfoncés & le pillage commence, quand le Grand-Visir arrive lui-même : la vieille femme s'avance alors vers lui, le menace avec insolence, défie les forces de ses soldats, le harangue avec intrépidité, le persuade, ou plutôt lui fait sentir la nécessité de céder, obtient une portion de riz

1 Le Général de l'Infanterie.

pour chaque combattant, & congédie sa troupe victorieuse.

Cependant l'excès des abus qui ramene momentanément à l'ordre, rendit pour quelque temps l'approvisionement au commerce ; la famine disparut, mais les maladies préparées par de mauvais alimens, se mêlant aux miasmes de la peste, ce fléau commença ses ravages, il les étendit dans tout l'Empire.

Les recherches que l'on a faites sur cette maladie, n'ont encore produit que quelques opinions qui se contredisent, ou que les faits démentent. On avait pensé qu'elle était originaire de l'Egypte ; & l'on verra que mes observations faites sur les lieux détruisent absolument cette dernière conjecture.

Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'incertitude sur le foyer qui la conserve, ni sur les causes qui la propagent. On retrouve l'un & l'autre chez les mar-

chands Fripiers de Constantinople, & chez les particuliers qui conservent dans leurs coffres tous les vêtemens, les fourures même des personnes mortes de la peste. C'est sans doute prendre le moyen le plus efficace pour en fomenter & en perpétuer le germe; il se dévelope infailliblement sur les individus dont les humeurs en sont devenues susceptibles. Dans la saison où ces humeurs fermentent, ses progrès sont plus rapides.

C'est aussi aux approches du printems qui suivit la disette, qu'on apperçut les premiers indices de la peste; elle emporta cette année plus de cent cinquante mille ames dans la seule ville de Constantinople, & le nombre des morts arriva au degré d'autoriser des prières publiques pour demander à Dieu la cessation de ce fléau. Il est bon de remarquer que les Turcs le supportent patiemment sans se plaindre, jusqu'à

ce que le bulletin journalier des enterremens qui ſortent par la ſeule porte d'Andrinople ſoit de 999 : voilà le terme de leur réſignation.

On n'obſerve jamais cette maladie dans ſa naiſſance comme dans ſes différens périodes que par la fréquence des enterremens, mais ce fléau n'interrompt aucune affaire, & le mouvement qu'elles occaſionnent, en entretenant la communication, augmente auſſi les progrès du mal; cependant aucune remarque n'accuſe l'air d'y contribuer, & l'habitude qui familiariſe avec les plus grands déſaſtres & les dangers les plus certains, procurent aux malades des ſecours auſſi faciles, que les fiévres les moins épidémiques : les Turcs trouvent encore dans une aveugle prédeſtination une plus grande ſécurité.

Exempts de l'excès du même préjugé,

les Grecs, les Arméniens, les Juifs ont étudié une forte de remède dont ils paraiffent ufer avec une efpèce de fuccès, ce n'eft toutefois qu'après que les premiers efforts de la maladie font appaifés; mais on remarque que chacune de ces nations s'eft fait un régime différent qui ne peut convenir qu'à elle feule; il faudrait fans doute attribuer cette fingularité aux différentes manières dont elles fe nourriffent. Il eft encore plus sûr de douter de ce fait, que plufieurs Médecins affurent: je ne les garantis pas.

Les Européens font les feuls qui prennent quelques précautions contre la contagion; une trop longue habitude les leur fait fouvent négliger, mais ce n'eft jamais fans le plus grand danger; & ceux que leurs affaires n'obligent pas à une réfidence abfolue, fe retirent d'autant plus volontiers à la campagne, pendant la

peſte, que cette maladie qui commence ſes ravages dans le printems, dure ordinairement juſqu'aux approches de l'hiver. L'île des Princes, ſituée à cinq lieues de Conſtantinople, à l'entrée du golphe que fait la mer de Marmora, vers l'ancienne Nicée, était le ſéjour que les Français avaient affectionné; ils ſe ſont depuis répandus dans différens villages, qui bordent le canal ſur la côte d'Europe, & ceux de Tarapia & de Buyukdéré, réuniſſent aujourd'hui la plus grande partie des Ambaſſadeurs & des Négocians de toutes les nations; le village de Belgrade, rendu célèbre par Milady Montagu, avait joui long-temps de cette préférence, qu'un air devenu mal ſain, lui a fait perdre depuis.

J'avais choiſi le petit village de Keſſely Keuy, pour me ſouſtraire à toute communication pendant la peſte, dont je viens de parler: ce village eſt ſitué près

de Buyukdéré, où Murad Mollach, habitait l'été, & prenait quelques précautions, au grand ſcandale des vrais croyans; je fus le voir, ſon goût pour l'ivrognerie que je pouvais ſatisfaire, & mon zèle pour m'inſtruire qu'il pouvait également favoriſer, nous lièrent plus intimément.

Cet Effendi [1] né dans l'opulence, fils de Mufti, & deſtiné lui-même au Pontificat, ne connaiſſait d'autre Loi que ſa volonté.

Entouré d'un nombreux domeſtique, toujours prêt à exécuter ſes ordres, il s'était arrogé la propriété & la Juſtice Prévôtale du village de Buyukdéré; il avait encore étendu ſes droits ſur les deux villages contigus, faveurs, vexations, tout y dépendait de lui, & le Gouvernement, loin de contrarier cette uſurpation en renvoyant les plaignans, ajoutait à leurs malheurs celui de s'être

1 Effendi, homme de Loi.

plaints sans fruit, & le danger de passer pour s'être plaint. Un moyen aussi efficace de s'approprier le bien d'autrui, a longtems fourni à Murad Mollach, des sommes proportionnées à ses dépenses; jamais homme n'a su mieux que lui les multiplier, & je lui ai connu depuis qu'il a été Kadilesker [1], neuf maisons dans chacune desquelles il avait femme, enfans, valets, cuisine pour les nourrir, des ouvriers bâtissants par-tout, des voisins qui le redoutaient, & des créanciers qui fuyaient sa présence.

Quoique Murad n'eut encore que le titre de Mollach de la Mecque [2] lorsque

1 Kadilesker; on devrait prononcer Kadi-el-Asker: ces trois mots signifient Juge des troupes; il y en a deux, celui d'Europe & celui d'Asie; ce dernier a le pas sur l'autre: ce sont les deux grands Juges, tout leur est soumis; dans un Gouvernement militaire, il n'y a que des Soldats.

2 Mollach de la Mecque n'est qu'un titre auquel on parvient à son rang & qui prépare à être Stambol Effendissi, espece de Gouverneur & Lieutenant de Police de Constantinople; mais cette charge, ainsi que celle de Kadilesker &

je

je commençai à me lier avec lui, on peut juger qu'il jouissait déja d'une grande considération, elle lui attirait souvent la visite de gens en place, près desquels il avait lui-même des ménagemens à garder.

Le Bostandgy Bachi, celui des Officiers extérieurs du Sérail, qui approche le plus souvent son Maître, celui qui par état doit lui rendre compte de tous les désordres, & qui fait fréquemment sa ronde pour les observer ; dans une de ses courses maritimes, était venu jusqu'à Buyukderé, où voulant faire une visite au Mollach, un des gens de celui-ci, lui dit qu'il était allé se promener vers la prairie, le Bostandgi Bachi s'achemine pour l'y joindre. On se hâte aussi de venir avertir l'Effendi, qui se trouvait alors

celle de Mufti ne suivent point l'ordre du tableau : parvenu au titre de Kiabé-Molassi, Mollach de la Mécque, il faut attendre le choix du Grand-Seigneur qui dispose de ces places à son gré, pourvu que le Sujet ait passé par la troisieme & la seconde avant d'arriver à la première.

chez moi, où quelques bouteilles de marasquin l'avaient tellement occupé, qu'il me paraissait hors d'état de s'occuper d'autres choses. Son homme arrive, lui annonce que le Bostandgy Bachi est dans la prairie voisine. Je cherche un expédient pour empêcher une entrevue que son état actuel me fait redouter pour lui. Il s'apperçoit de mes craintes : vous allez voir, me dit-il en souriant, ce que le moral peut sur le physique : cependant il se laisse soutenir par ses gens, pour arriver jusqu'à la porte de la rue : là il les repousse, marche avec fermeté, entre précipitamment dans la mosquée, qui n'était qu'à dix pas, fait dire effrontément au Bostandgy Bachi, qu'il est en prière, il se rend un moment après, où cet Officier l'attendait, reçoit ses hommages, le congédie & revient ensuite rire avec moi, de mes frayeurs.

Murad Mollach, trop accoutumé aux

excès, n'était pas aisé à conduire ; il céda cependant aux instances que je lui fis, d'user plus modérément des liqueurs, il consentit à ne se rendre que gai : nos conversations en devinrent plus intéressantes, j'en ai extrait ce que j'ai déja dit sur les femmes, & les siennes qui faisaient de fréquentes visites à Madame de Tott, enrichirent beaucoup mes connaissances à cet égard. Je voulus voir par mes yeux ce troupeau, que le Berger ne prisait guère ; j'entrai précipitamment dans l'appartement où elles étaient, le cri fut général : il n'y eut cependant que les vieilles qui s'empressèrent à se cacher le visage, mais je trouvai les jeunes bien vaines dans leur lenteur.

On peut juger que Murad Mollach, constamment dégoûté de celles qu'il avait, n'en augmentait le nombre que pour se procurer de nouvelles esclaves, qu'il perdait bientôt de vue. J'étais un

jour avec lui dans un de ses kioks : nous prenions du caffé ; je travaillais à lui démontrer que puisque le systême de sa prédestination n'obligeait pas un Turc à rester dans sa maison, pendant qu'elle brûlait, il pouvait également s'en éloigner quand la peste s'y déclarait ; & notre querelle devenait sérieuse, lorsqu'un petit enfant d'environ quatre ans, nuds pieds, mal vêtu, vint lui baiser la main. Le Mollach le caresse, me fait remarquer cet enfant, & lui demande quel est son pere? c'est vous, répondit-il vivement. Quoi ! je suis ton pere?... Et comment te nomme-tu?... Jusuf... Mais quelle est ta mere?... Katidgée. Ah ! bon, Katidgée... Oui vraiment, me dit froidement l'Effendi ; je ne le connaissais pas. Comment, lui dis-je, vous ne connaissez ni vos enfans, ni leurs meres? Si tout cela vous est étranger, à quoi vous intéressez-vous donc?

LE MOLLACH.

A peu de chofe, j'en conviens ; mais convenez auffi que ce grand intérêt que vous paraiffez me reprocher, de ne pas fentir, eft un peu fantaftique. Né de l'illufion, n'eft-ce pas l'amour-propre qui l'alimente? Puis je défirer une pareille reffource? non fans doute ; mais je fuis curieux, c'eft à quoi fe réduit mon fentiment.

LE BARON.

Je crois que c'eft auffi celui de bien des gens, & je vous le pardonnerais, s'il n'était pas exclufif; mais n'aimer rien, pas même fes enfans, c'eft vivre dans l'abandon le plus trifte dans une follitude affreufe.

LE MOLLACH.

Ce ne font-là que de grands mots, cela n'éclaircit rien, cela ne donne

aucune idée réelle; soyons de bonne foi. Tous les hommes ont les mêmes sensations : leurs plaisirs ne différent pas; mais leurs préjugés, ainsi que leurs usages, ont des variétés d'où résultent les sensations morales qui modifient les sensations physiques. Ne les confondons pas, voudriez-vous assimiler les petits réglemens d'une petite société avec les loix éternelles de l'Éternel?

LE BARON.

Pensez-vous donc que sans faire une comparaison aussi vaine & aussi absurde on ne puisse croire au sentiment filial.

LE MOLLACH.

Il faut toujours croire ce que l'on sent, & sentir le plus que l'on peut. Mais il faut croire aussi, que tout ce que l'on sent, n'est pas tellement dans

la nature, que ce soit lui manquer que de ne pas l'éprouver. Nous venons de convenir qu'il y a des sensations purement morales, qui en agissant sur le physique, le dominent & ne lui appartiennent pas : on s'y livre, on les chérit par habitude; elles sont peut-être précieuses, tout cela est possible. Vous voyez que je vous devine, devinez-nous aussi. Il ne faut pas faire un grand effort pour appercevoir que la facilité de satisfaire tous ses goûts, conduit à l'indifférence : c'est la faute de nos usages, nous ne pouvons les changer, ils nous procurent des bénéfices sans charge, & des charges sans bénéfices, tout est compensé; mais tant que je serai curieux, je ne serai point si malheureux que vous le pensez.

On pouvait entrevoir que Murad étendait cette curiosité au-de-là des bornes prescrites; mais c'est ce que

sa métaphysique n'entreprenait pas de justifier, il se contentait d'en user librement.

Dans le nombre des gens qui l'environnaient, le nom de Haidout Mustapha m'avait plusieurs fois frappé : le premier mot signifie voleur. C'était en effet l'ancien métier de Mustapha, il s'honorait encore de ce titre, & son maître lui ordonna de me raconter les crimes qu'il avait commis. Le narré de cent actions héroïques n'aurait pas été fait avec plus de noblesse & plus de modestie que ce scélérat en mit à nous faire le tableau des assassinats & des infamies dont il s'était souillé. Un grand nombre de valets accourus pour jouir de ce récit, lui applaudissait, & lorsqu'il eut fini : convenez, me dit le Mollach, que ce coquin a bien du courage. Il y a au moins, lui répondis-je, une grande témérité à braver les loix en convenant

de ſes crimes, & ſans votre appui, je ſuppoſe qu'il en aurait déja reçu le prix. Point du tout, répliqua froidement le Mollach, la loi ne peut plus rien ſur lui, il n'a point été décrété pendant qu'il exerçait ſon métier, il ne peut être recherché après l'avoir quitté [1].

Ce même homme chargé enſuite par ſon maître du ſoin d'une eſpèce de bergerie la ſurveillait avec un de ſes camarades, qui fut trouvé mort d'un coup de hache dans la même cabane où ils couchaient enſemble. Haidout-Muſtapha vint effrontément annoncer cet événement. Il paſſa pour conſtant qu'il était le meurtrier; mais le fait était ſans doute trop récent pour qu'il oſa encore s'en vanter. Cependant le

1 Les Voleurs ſont en Turquie, comme les Chamberlands; s'ils échappent aux Jurés, & que du produit de leurs bénéfices, ils achètent une Charge, ils ſont libres d'exercer leurs talens, un Pachalik en Turquie vaut la maîtriſe.

Mollach qui n'en doutait pas, le gardait toujours à ſon ſervice, & ſe faiſait accompagner dans ſes promenades par ce brave homme qui donnait de ſi fréquentes preuves de courage.

Les inconvéniens de la chaſſe dans un pays où les coquins ſont plus communs que les perdrix, m'avaient fait préférer la pêche où je pouvais préſumer plus de tranquillité. Je jouiſſais fréquemmet de ce plaiſir, en me transportant en bateau dans une anſe de la côte d'Aſie, près de l'embouchure de la mer Noire, & en dehors des derniers Châteaux que les Turcs avaient alors. Quelques jeunes gens m'accompagnaient, nous prenions chacun nos fuſils, pour tuer chemin faiſant des gabians, eſpéce d'oiſeaux aquatiques dont le canal eſt couvert. Deux bateliers Grecs conduiſaient notre bateau, & ſervaient à amorcer nos lignes dormantes & à jetter nos filets.

Nous étions six tireurs, & l'attrait des oiseaux nous ayant fait traverser le canal, pour gagner la côte d'Asie que ces animaux affectionnent plus particulièrement à cause des courans, nous la prolongeâmes en les fusillant de tems en tems. Cette disposition nous forçait à passer près du Château d'Asie devant lequel j'abbatis un gabian. Un Officier des Bostandgis qui y commandait, était accroupi au pied de son donjon, où il respirait gravement avec la fumée de sa pipe, tout l'orgueil de son autorité. Il nous fit un signe d'aborder, que mes bateliers me firent remarquer. Je lui demandai alors ce qu'il voulait : vous parler, dit-il ; & moi je n'ai rien à vous dire, ajoutai-je. Je vais à la pêche à tel endroit ; si vous aimez la promenade, venez-y, je vous écouterai. Le Turc affectant alors quelques égards pour moi, déclara qu'il

n'en voulait qu'à mes bateliers, qui d'abord effrayés, jugèrent que c'était pour les rendre responsables du coup de fusil que j'avais tiré près du Château ; mais je les rassurai bientôt par la promesse de ne pas les abandonner. J'invitai de nouveau le Turc à venir à la pêche s'il en était curieux ; & piqué sans doute de mon ton de mépris, il me répondit froidement : j'irai vous y trouver. Nous continuâmes notre route.

Dans le nombre des jeunes gens qui m'accompagnaient, un seul paraissait inquiet de la réponse du Turc ; né dans le pays, il avait sucé avec le lait une crainte pusillanime dont nous nous amusions en lui disant à tout moment, voilà les Bostandgis qui viennent. Aucun de nous ne croyait en effet qu'ils vinssent nous chercher, & nous n'appercevions aucun motif assez grave pour les y déterminer. Cependant nous entrions à

peine dans l'anſe poiſſonneuſe où nous comptions nous amuſer, que nous apperçûmes réellement le bateau de garde qui venait à nous.

Il fallut alors nous réſoudre à guerroyer : cela pouvait avoir des ſuites fâcheuſes, mais nous étions ſi éloignés de tout ſecours, qu'il fallait bien nous déterminer à être battans ou battus. Il n'y avait pas à héſiter. Je m'emparai du commandement; politique, militaire, tout me fut ſoumis. J'ordonnai d'abord à mes bateliers de jetter leurs lignes & leurs filets, afin que cette opération obſervée par l'ennemi, fît preuve de bonne contenance. J'aſſurai auſſi mes deux Grecs qu'il ne leur arriverait rien ; & nos armes étant préparées, je donnai ordre à la mouſqueterie de coucher en joue les Boſtandgis, lorſque je ferais cette politeſſe à leur Officier, mais en obſervant ſur tout de ne pas tirer

avant moi. Ces dispositions faites & le bateau Turc déja près de nous, je crus qu'il était de la dignité Européenne d'aller sur lui. Ce drôle avait aussi sa dignité Turque, & voulant interpréter ma démarche, comme une preuve de ma soumission, il cessa de ramer pour m'attendre. Je changeai aussi-tôt de manœuvre pour m'en éloigner, & sur l'invitation qu'il me fit de continuer de m'approcher, je lui répondis que c'était à lui à venir me chercher, s'il persistait à vouloir me parler : à la bonne heure, me dit-il, cependant mon bateau présentait alors le côté à la proue du sien, qui était d'ailleurs beaucoup plus gros. Il donna ordre à ses gens de ramer de maniere à nous couler bas, en nous passant sur le corps. C'est aussi ce qui serait arrivé infailliblement, si en prenant mon parti de le coucher en joue, mouvement qui fut suivi par mes cama-

rades, je ne lui eusse crié en même temps que s'il donnait encore un coup de rames, je le tuerais comme le gabian. Le seul aspect du bout de nos fusils avait fait changer le gouvernail, & abattre toutes les rames de mes braves. Nos bateaux se prolongèrent, & tenant toujours les ennemis en respect, nous ouvrîmes la conférence.

J'eus quelque peine d'abord à m'y procurer le principal rôle, parce que le Turc auquel je venais d'en imposer disait aux bateliers : ce Franc ne m'entend pas, parlez vous autres. Il faudrait connaître le degré de bassesse d'un Grec vis-à-vis d'un Turc, pour juger de l'insolence de mes bateliers, en répondant à l'Officier que je parlais le Turc mieux que lui. Il fut enfin forcé de s'adresser à moi.

LE TURC.

Constantinople a-t-il passé sous le joug

des infidèles ? de quel droit osez-vous résister à la garde qui veille à la sûreté & au bon ordre du canal?

L'EUROPÉEN.

Et de quel droit osez-vous vous-même violer les engagemens de votre Maître en molestant ses meilleurs amis?

LE TURC.

Je ne vous moleste point ; mais il est défendu de chasser sans permission : montrez-moi l'ordre qui vous y autorise.

L'EUROPÉEN.

Où avez-vous vu qu'on tuât des liévres dans un bateau ? Je suis à la pêche, elle est libre.

LE TURC.

Non, rien n'est libre ici, pas même les promenades, & j'ai un long firman[1] auquel vous devez vous soumettre.

[1] Ordre émané de la Porte au nom du Grand-Seigneur.

L'EUROPÉEN.

L'EUROPÉEN.

Oui, quand je l'aurai vu.

LE TURC.

Vous ne ſcavez pas lire.

L'EUROPÉEN.

Mieux que vous : mais je le vois; vous n'en avez point; vous êtes un drôle qui cherché de faux pretéxtes; nous ſommes en régle.

LE TURC.

Comment! n'avez-vous pas tiré un coup de fuſil vis-à-vis la fortereſſe Impériale.

L'EUROPÉEN.

Devant vous, j'en conviens; mais devant la forteresse cela eſt impoſſible, à moins que vous ne donniez ce nom à un mauvais pigeonnier au pied duquel vous étiez aſſis, cela n'était pas ſans doute bien

respectable; & je vous ferai repentir de votre insolence: le Bostandgi-Bachi est de mes amis; je le prierai de vous faire donner cent coups de bâton à ma porte; c'est un petit divertissement que je veux me procurer.

LE TURC.

Pourquoi vous fachez-vous? vous ai-je donc fait quelque mal?

L'EUROPÉEN.

Non, sans doute, grace à mon fusil, qui vous a fait peur.

LE TURC.

Ne peut-on s'expliquer avec vous sans vous mettre en colère? Moi je ne me fâche pas; je suis de vos amis; traitez-moi de même, & amusez-vous.

L'EUROPÉEN.

Oh, je vous entends; une piastre vous

ferait grand plaisir, mais vous ne l'aurez pas.

LE TURC.

Quoi? rien.

L'EUROPÉEN.

Non, rien que de la pluie qui va vous mouiller si vous ne vous dépêchez de gagner votre pigeonnier. Adieu.

Cette aventure terminée par la retraite des assaillans & à la vue de plusieurs pêcheurs Turcs habitués sur cette côte, nous procura de leur part, l'accueil le plus favorable, & nous les trouvâmes, en mettant pied à terre, beaucoup plus prévenans que de coutume. Je ne négligeai pas à mon retour de porter plainte au Bostandgi-Bachi contre l'Officier; il eut ordre de me faire des excuses, & nous devînmes les meilleurs amis.

Il y eut cette année à Constantinople un de ces vents redoutés dans toute

l'Asie, que les Turcs nomment *Cham-Yely*, vent de Damas : il souffle du Sud-Sud-Est modérément, mais en chargeant l'air d'une brume terreuse qui l'obscurcit & qui contribue sans doute encore plus que son excessive chaleur à étouffer les voyageurs & les gens de la campagne, qui ne savent pas se préserver en respirant de tems en temps la bouche contre terre : dans les maisons même, on en est très-incommodé, & j'étais contraint pendant les trois jours que ce vent dura, d'appuyer souvent la bouche contre la muraille pour respirer plus commodément.

A ce vent-là près qui souffle très-rarement, le climat de Constantinople ajoute encore à la beauté du site. On n'y connaît gueres que les vents du Sud & du Nord ; ils se succédent toujours & se disputent souvent à la pointe du Sérail. Les derniers sont presque alisés en Été ; ils se calment au cou-

cher du Soleil, & ne commencent à souffler que vers les dix heures du main, & dans les grandes chaleurs beaucoup plus tard. C'est en hiver que les vents du Sud regnent communément; ils succèdent infailliblement aux ouragans de neige que le Nord y apporte, & qu'ils fondent avec une extrême promptitude. On observe cependant que le premier jour du vent de Sud après la neige, apporte toujours sur Constantinople un froid vif qui y procure les plus fortes gelées; il s'adoucit ensuite, opére le dégel, & donne quelquefois d'assez grandes chaleurs.

La situation du mont Olympe, constamment couvert de neige, cause ce phénomène, & en fournit l'explication. Cette haute montagne au pied de laquelle est bâtie l'ancienne ville de Brousse, est située en Asie, en vue & dans la direction du méridien de Cons-

tantinople. Les nouvelles neiges qui y ſont portées par les vents du Nord, y fourniſſent au premier ſouffle de vent du Sud, un froid exceſſif que ce vent porte d'abord ſur Conſtantinople, & ce n'eſt qu'après avoir nétoyé l'atmoſphère de cet air glacé, qu'il reparaît avec le caractère qui lui eſt propre. La poſition de cette ville fait auſſi que les orages qui y ſont aſſez fréquens, ſont toujours ſuivis d'un éclairci rapide au Nord-Oueſt dont le vent amoncele bientôt tous les nuages ſur l'Aſie-Mineure. C'eſt du moins le tableau que le Ciel de ces contrées préſente le plus communément.

Les briſes du vent du Nord en rafraîchiſſant le canal, ſe réuniſſent à la beauté des différens ſites qui le bordent ſur les deux côtes d'Aſie & d'Europe, pour y attirer tous les Grands de l'Empire qui ſe rendent l'été dans leurs maiſons de campagne; & ſi les plus beaux emplacemens

ſont occupés pour loger le Grand-Seigneur, ou le recevoir dans ſes promenades, ces Palais y ſervent auſſi à la décoration du canal. Ils y fourniſſent des points de vue d'autant plus agréables qu'on n'apperçoit nulle part la nature fatiguée par des plantations alignées, des élaguemens en berceaux & des maſſes de pierres deſtinées à ſubſtituer une terraſſe ſablée & brûlante à une pelouſe naturelle & fraîche que les Turcs préférent.

Ce n'eſt peut-être ni au défaut d'art, ni au bon goût qui priſe la ſimplicité qu'on doit attribuer le ſoin que les Turcs ont de conſerver la nature pour en jouir telle qu'elle ſe préſente; ils chériſſent ſur-tout l'ombre des grands arbres, ils ſacrifient pour les conſerver juſqu'au plan de leurs maiſons. J'en ai vu une où un bel orme de plus ancienne date que le propriétaire, avait été

conſervé par l'architecte dans le milieu d'une galerie qu'il traverſait pour en ombrager le toît. Tous les arbres d'un terrein y ſont conſervés, de quelque manière qu'ils y ſoient placés, ils réglent communément le deſſin des bâtiments, & cela ſans doute, parce que ſi dans un climat chaud, l'ombre des grands arbres eſt néceſſaire, ſous un Gouvernement deſpotique, il faut jouir de ceux qu'on trouve, on n'a pas le temps de les voir croître.

Hanum Sultane, niéce du Grand-Seigneur, habitait pendant tout l'été le canal où elle avait un joli Palais : ſon oncle la viſitait ſouvent, & cette Princeſſe avait aſſez de crédit ſur l'eſprit de Sultan Oſman pour autoriſer la médiſance. Jeune encore & mariée depuis long-temps, elle n'avait guères connu ſon mari, il avait été nommé à un Pachalik peu de tems après ſon mariage.

L'intérêt des Visirs le tenait éloigné. Les loix ne permettaient pas à la Sultane de l'aller joindre, & le sentiment de l'oncle pour la niéce n'était peut-être pas propre à rapprocher les deux époux.

L'abus qu'on fait en Europe du mot de Sultane, m'invite à quelques observations qui serviront j'espére, à détruire l'erreur où l'on est à cet égard.

Le mot *Sultan* n'est qu'un titre de naissance réservé aux Princes Ottomans nés sur le Trône & à ceux de la famille Ginguisienne. Ce mot qui se prononce *Soultan* est sans doute aussi la véritable étymologie de *Soudan*, & ce titre pouvait être en Égypte substitué à celui de *Roi*; mais en Turquie, ni en Tartarie, il n'entraîne aucune idée d'autorité souveraine. Le titre de *Kam* est particulierement affecté au souverain des Tartares, il équivaut à celui de *Chach* qui signifie *Roi* chez les Perses, & sert de

racine à *Padi Chach*, *Grand Roi*, dont l'orgueil de la Maison Ottomane s'est emparé pour le disputer ou l'accorder à des Puissances qui n'ont peut-être pas apperçues qu'il y aurait eu plus d'adresse & de dignité à méconnaître ce titre, qu'à y prétendre.

Celui de Sultan rend habile à succéder, & l'ordre de succession établi chez les Turcs, appelle toujours le plus âgé de la famille; il doit, comme on l'a déja dit, être né sur le Trône.

Sultan Mahamout, mort sans enfans après un regne de vingt-ans, laissa l'Empire à son frere Osman, l'aîné de quatre fils qui restaient de Sultan Achmet leur pere, détrôné par une révolution. Mustapha qui succéda à Osman, Bajazet mort dans le Sérail, & Abdul-Amid, qui regne aujourd'hui, étaient à-peu-près du même âge qu'Osman, & celui-ci en ne laissant point de postérité menaçait sa

famille d'une entiere deſtruction, ſi ſon regne eut été auſſi long qu'il pouvait l'être. Il ne dura que trois ans; & Sultan Muſtapha donna bientôt deux héritiers à l'Empire, dont un ſeul vit aujourd'hui dans la perſonne de Sultan Sélim, enfermé après la mort de ſon pere, mais deſtiné à ſuccéder à ſon oncle Abdul-Amid, au préjudice de ſes couſins nés & à naître. On peut eſpérer que ce Prince, jeune encore, montera ſur le Trône dans un âge capable d'aſſurer la durée de la dynaſtie des Princes Ottomans, que cet ordre de ſucceſſion a déja pluſieurs fois menacé de détruire; événement qui ſuffirait pour anéantir auſſi l'Empire, à la poſſeſſion duquel aucune loi n'appelle les Princes Ginguiſiens. Ce préjugé qui s'eſt accrédité m'a invité à m'en éclaircir avec le Kam des Tartares, & ce Prince m'a garanti qu'il n'avait nul fondement. On peut

cependant préſumer que dans le cas de l'extinction de la famille Ottomane, les factions qui déchireraient ſon héritage, décideraient les Gens de Loi à appeller au Trône un des Sultans Tartares, faute des branches collatérales que la faibleſſe du deſpote armée de la barbarie la plus atroce coupe dans ſa naiſſance.

Je ne parle point de celles que produiraient les Princes que la politique reſſerre dans l'intérieur du Sérail, & auxquels on donne cependant des femmes; leurs enfants nés entre le Trône & l'Etat, n'appartiendraient ni à l'un, ni à l'autre. Le menſonge peut d'ailleurs ſauver à la nature l'horreur de les ſavoir détruits. Le préjugé peut encore répandre l'erreur conſolante que les femmes deſtinées à ces Princes ſont d'un âge à ne pas contraindre au crime.

Mais les filles & les ſœurs du Grand-Seigneur mariées aux Viſirs & aux Grands

de l'Empire habitent chacune séparément dans leurs Palais ; l'enfant mâle qui y naît doit y être étouffé dans le même instant, & par les mains qui délivrent la mere. C'est la loi la plus publique & la moins enfreinte. Nul voile ne vient cacher l'horreur de ces assassinats ; une lâche crainte les ordonne plus que l'intérêt du trône. Quel bien peut consoler ces malheureuses Princesses ? Mais quelle nouvelle horreur ! L'orgueil de leur naissance qui nécessite ce crime, plus monstrueux que lui non content de la victime, étouffe encore le cri de la nature.

Si les filles seules échappent à cette loi meurtrière, elles ne conservent le titre de Sultane qu'en y joignant celui de Hanum commun à toutes les femmes un peu aisées, & les enfans des deux sexes que ces Princesses peuvent conserver, rentrent alors par ce degré dans

la classe générale. Aucun titre ne les distingue plus. Nés d'une petite-fille du Grand-Seigneur, ils sont déja dénués de toute influence des sentimens paternels. Le Bisaïeul les a perdus de vue dans l'obscurité de leur naissance.

Tel est l'ordre qui fixe le titre de Sultane chez les Turcs. Les Tartares plus humains, parce qu'ils ne sont pas despotes, n'étouffent personne; ils se contentent de faire prendre au fils d'une Sultane, le nom, le rang & les titres du Mirza qu'elle aura choisi pour en être le pere.

Celle des Esclaves du Sérail devenue mere d'un Sultan, & qui vivrait assez long-tems pour voir son fils monter sur le trône, est aussi la seule femme qui puisse à cette seule époque, acquérir sans naissance le titre de *Sultane Validé* Sultane mere. Jusques-là, soignée dans l'intérieur de sa prison avec son fils, elle

ne jouit que de la considération qu'il a pour elle. On apperçoit que le titre de Sultane favorite est d'autant plus absurde, que si elle est Sultane, elle ne peut avouer ce genre de faveur, & que si elle peut en jouir, elle n'est pas Sultane.

Le titre de *Bache-Kadun*, femme en chef, est aussi la première dignité de l'intérieur du Harem du Grand-Seigneur; elle a un appanage plus considérable que celles qui n'ont que les titres de seconde, troisième & quatrième femme; mais ces avantages ne désignent pas toujours la faveur actuelle. Le Grand-Seigneur régnant avait consacré ces distinctions à sa reconnaissance, en les conférant aux femmes qui avaient partagé sa retraite. Il peut en disposer à son gré en reléguant dans le vieux Sérail celles qui en sont pourvues. Aucune de ces quatre femmes ne sont épousées, elles représentent seulement les quatre femmes libres que la Loi

permet. On peut présumer aussi qu'elles n'y sont que pour la représentation.

J'ai déja dit que l'impénétrabilité du Harem du Grand-Seigneur, où quelques Médecins n'entrent qu'après qu'on en a écarté tout ce qui est étranger à la maladie qui les appelle, ne permettait d'en juger que par la connaissance des usages qui s'observent dans les Harems des particuliers.

Le Palais même d'une Sultane, où, jusqu'à son mari, tout lui est également soumis, ne peut éclairer sur l'intérieur du Sérail. Ce n'est donc pas un rayon de lumière que je prétends porter dans cet antre vraiment inaccessible; ce ne sont point des objets de comparaison que je vais présenter, mais de simples détails, dont on doit être curieux; ils peignent les mœurs, & je me fais un plaisir de satisfaire à cet égard à l'empressement du public, en décrivant sous la dictée de

de Madame de Tott, une visite qu'elle a faite avec sa mere à Asma Sultane, fille de l'Empereur Achmet, & sœur de ceux qui lui ont succédé jusqu'à ce jour.

Sous le règne de Sultan Mahamout, cette Princesse encore jeune & portée par l'exemple de son frere à une sorte de prédilection en faveur des Francs, desira de causer avec une femme Européenne. Ma belle-mere, quoique née en Turquie suffisait à sa curiosité, & fut invitée avec sa fille à se rendre chez elle. L'Intendante de l'extérieur du Palais fut chargée de les venir prendre & de les conduire jusqu'à la Sultane. Arrivée au Sérail de cette Princesse, (le même où le Visir fut logé, ainsi que je l'ai dit, après l'incendie), la conductrice fit ouvrir une première & une seconde porte de fer, gardée par des Portiers différens, mais qui ne différaient pas de l'espèce ordinaire des hommes, non plus que

le Gardien de la troisième porte, qui en s'ouvrant également à l'ordre de l'Intendante, découvrit plusieurs Eunuques noirs, lesquels un bâton blanc à la main précédèrent les étrangères pour leur faire traverser une cour intérieure dont la garde leur était confiée, & les introduisirent dans une grande pièce nommée la chambre des étrangers.

La Kiaya Cadun, ou l'Intendante de l'intérieur, vint en faire les honneurs, & les esclaves qu'elle avait amenées avec elle, aidèrent aux deux étrangères à se démasquer, & à plier leurs voiles, tandis que leur maîtresse fut prévenir la Sultane de leur arrivée. Cependant la Princesse livrée aux préjugés de sa Religion ne voulait recevoir la visite que derrière des jalousies, afin de voir sans être vue; mais ma belle-mere ayant déclaré qu'elle se retirerait, si la Sultane persistait à se cacher. Les allées & venues

pour cette négociation furent terminées par le consentement de la Princesse, qui en ajoutant une invitation de se reposer avant de monter chez elle, se ménageait pour elle-même le tems de songer à sa parure. Aussi ma belle-mere & sa fille, conduite quelque tems après par l'Intendante & un grand nombre d'Esclaves à leur suite, trouvèrent-elles en entrant dans ses appartemens, la Sultane richement vêtue, parée de tous ses diamans, & assise dans l'angle d'un riche sopha qui meublait son sallon, & dont les tapisseries [1] & les tapis de pied étaient d'étoffes de Lyon, or & argent, cousues par lez de différentes couleurs; des séliĉtés [2] couverts de satin rayé d'or,

[1] Les Turcs connaissaient peu ce genre de luxe. On ne le retrouve que dans l'intérieur des Harems, où une espèce de rideau règne derrière les coussins & couvre la muraille à moitié de sa hauteur; mais la salle du trône dépourvue de sopha, est tapissée entièrement.

[2] Séliĉtés est un petit matelas de coton recouvert d'une étoffe.

apportés & étendus devant la Sultane, servirent à les asseoir, en même-tems que soixante jeunes filles, richement vêtues & robes détroussées, se partagèrent à droite & à gauche en entrant dans la salle, & vinrent de chaque côté se ranger en haie, les mains croisées sur la ceinture.

Après les premiers complimens, les questions de la Princesse portèrent sur la liberté dont nos femmes jouissent. Elle en fit la comparaison avec les usages du Harem, & témoigna quelque peine à concevoir que la figure d'une jeune fille pût être vue avant le mariage par celui qui devait l'épouser; mais ces différentes questions débattues, elle tomba d'accord de l'avantage qui devait résulter de nos usages, & se livrant au sentiment de son existence personnelle, elle se récria sur la barbarie qui l'avait livrée à treize ans à un Vieillard décré-

pit, qui en la traitant comme un enfant, ne lui avait inſpiré que du dégoût. *Il a enfin crevé*, ajouta-t-elle ; mais en ſuis-je plus heureuſe? Mariée depuis dix ans à un Pacha qu'on dit jeune & aimable, nous ne nous ſommes pas encore vus.

La Princeſſe dit enſuite des choſes fort honnêtes aux deux Européennes, donna ordre à ſon Intendante de les bien traiter, de les promener dans le jardin, de les y fêter & de les lui ramener après pour terminer ſa viſite.

L'Intendante conduiſit alors les étrangères dans ſon appartement; elles y dînèrent ſeules avec elle, tandis qu'un grand nombre d'Eſclaves n'étaient occupées qu'à les ſervir & à border en haie le tour de la table. Le dîner fini & le café diſtribué, on offrit les pipes que les Européennes refusèrent, & que l'Intendante ne ſe donna pas le tems d'achever, afin de conduire plus promptement ſes

hôtes dans le jardin : de nouvelles troupes d'Esclaves avaient été disposées près d'un fort beau Kiosk où la compagnie devait se rendre. Ce pavillon richement meublé & décoré, bâti sur un grand bassin d'eau, occupait le milieu d'un jardin, où des espaliers de roses élevées de toutes parts, cachaient aux yeux les hautes murailles qui formaient cette prison. De petits sentiers très-étroits & cailloutées en mosaïque, formaient, selon l'usage, les seules allées du jardin ; mais un grand nombre de pots & de corbeilles de fleurs, en offrant à l'œil un petit fouillis agréablement coloré, invitait à en jouir dans l'angle d'un bon sopha, le seul but de ces promenades. On y fut à peine assis, que les Eunuques qui avaient précédé la marche, se rangèrent en haie à quelque distance du Kiosk pour faire place à la musique de la Princesse. Elle était composée de dix

femmes esclaves qui exécutèrent différents concerts, pendant lesquels une troupe de danseuses, non moins richement, mais plus lestement vêtues, vint exécuter différens ballets assez agréables par les figures & la variété des pas; ces danseuses étaient aussi de meilleure compagnie, qu'elles ne le sont ordinairement dans les maisons particulières: bientôt une nouvelle troupe de douze femmes, vêtues en hommes, arriva pour ajouter sans doute à ce tableau l'apparence d'un sexe qui manquait à la fête. Ces prétendus hommes commencèrent alors une espèce de joûte, pour se disputer & s'emparer des fruits que d'autres Esclaves venaient de jetter dans le bassin. Un petit bâteau conduit par des bâteliers femelles, également déguisés en hommes, donna aussi aux Etrangères le plaisir de la promenade sur l'eau; après quoi ramenées chez la Sultane, elles en prirent

congé avec les cérémonies d'usage, & furent conduites hors du Sérail par la même route & dans le même ordre qui les y avait introduites.

On apperçoit dans ce tableau que les Eunuques étaient plus aux ordres de la Sultane, que disposés à la contrarier. Ces êtres ne sont en Turquie qu'un objet de luxe; il n'est même apparent qu'au Sérail du Grand-Seigneur, & dans ceux des Sultanes. L'orgueil des Grands s'est étendu jusques-là; mais avec sobriété, & les plus riches ont à peine deux ou trois Eunuques noirs, les blancs moins difformes, sont réservés au Souverain, pour former dans le Sérail la garde des premieres portes; mais ils ne peuvent ni approcher des femmes, ni parvenir à aucun emploi, tandis que les noirs ont au moins dans le crédit de la place de Kislar-Aga un motif d'ambition qui les soutient & les anime. Le caractère de

ceux-ci eſt toujours féroce, & la nature offenſée chez eux, ſemble exprimer conſtamment le reproche.

Quoique les fêtes de Tchiraghan [1], dont le Grand-Seigneur ſe donne quelquefois le divertiſſement, ne puiſſent ſervir à faire juger de l'intérieur de ſon Harem, les détails pourront en paraître intéreſſants, en donnant une idée de ſes plaiſirs [2].

Le jardin du Harem, plus grand ſans doute que celui d'Aſma Sultane, mais certainement diſpoſé dans le même goût, ſert de théâtre à ces fêtes nocturnes: des vaſes de toute eſpèce, remplis de fleurs naturelles ou artificielles, ſont apportés pour le moment, afin d'augmenter le

1 La fête des Tulipes; elle eſt ainſi nommée, parce qu'elle conſiſte à illuminer un parterre, & que cette fleur eſt celle que les Turcs affectionnent le plus.

2 On peut même croire que ceux dont il jouit habituellement ſont moins vifs que ceux qu'il ſe procure, en illuminant ſes tulipes.

fouillis qu'éclaire un nombre infini de lanternes, de lampes colorées & de bougies placées dans des tubes de verre qui sont répétés par des miroirs disposés à cet effet. Des boutiques garnies de différentes marchandises, construites pour la fête, sont occupées par les femmes du Harem, qui y représentent sous des vêtemens analogues, les marchands qui doivent les débiter. Les Sultanes, sœurs, niéces ou cousines sont invitées à ces fêtes par le Grand-Seigneur, & elles achetent ainsi que sa Hautesse dans ces boutiques des bijoux & des étoffes dont elles se font mutuellement présent; elles étendent aussi leur générosité sur les femmes du Grand-Seigneur qui sont admises auprès de lui, ou qui occupent les boutiques. Des danses, de la musique, & des jeux du genre de la joûte dont j'ai parlé, font durer ces fêtes fort avant dans la nuit, & répandent une

forte de gaieté momentanée dans un intérieur qui femble effentiellement voué à la trifteffe & à l'ennui.

C'eft encore d'après Madame de Tott que je donne ces détails, ils lui ont été fournis par Hanum Sultane, que fon oncle chériffait, & dont j'ai déja parlé.

Mon beau-frere s'était lié d'amitié avec l'Intendant de cette Princeffe, afin d'en diriger le crédit en faveur de fes amis ou pour fes propres affaires. Le Chef de fes Eunuques était également bien difpofé pour lui : la Sultane l'avait apperçu plufieurs fois à travers fes jaloufies ; il était d'une jolie figure, & tout s'était réuni pour lui attirer fa bienveillance. Privée depuis long-tems de fon mari dont elle avait un fils & une fille, cette Princeffe paraiffait chercher à fe confoler de fon abfence, & avoir profité du degré qui la rapprochait des particuliers, pour en adopter les

mœurs. On appercevait en effet autour d'elle de vives nuances de la jaloufie qui règne entre les femmes Turques. Le foin qu'elle prit de coëffer elle-même Madame de Tott qu'elle avait défiré de voir, déplut à celle de fes femmes qu'elle affectionnait le plus au point de la faire évanouir, & Madame de Tott revint chez elle plus frappée des témoignages d'intérêt que la Sultane lui avait prodigués, que de la magnificence exceffive qui régnait dans fon Palais & parmi fes Efclaves.

Le Patriarche Kirlo occupait alors la chaire œcuménique de Conftantinople; cet homme né dans la lie du peuple, où par le fanatifme il avait fçu fe former un parti, s'était fait craindre des premiers de fa Nation, dont l'orgueil le méprifait ; aidé de quelques membres du Synode, il avait imaginé & foutenu la néceffité du baptême par immerfion, l'ana-

tême qu'il prononça à ce ſujet dans ſa Métropole contre le Papė, le Roi de France, & tous les Princes catholiques, acheva de déterminer ſon troupeau à ſe faire rebatiſer; & les femmes & les filles toujours plus particulierement dévotes accoururent à cette ſainte cérémonie, dont la médiſance faiſait cependant un crime à l'Apôtre & à ſes proſélytes.

Outre l'inſolence d'une excommunication qui ne pouvait avoir d'autre but que l'inſulte, ce Patriarche conſtamment occupé à alimenter le fanatiſme de ſa Nation, payait aux Turcs une récompenſe des véxations qu'ils faiſaient éprouver aux Catholiques. Il étendit encore ſes avanies ſur les Evêques de ſon Égliſe qui oſaient ne pas ſervir ſes vues, & la barbarie la plus cruelle pourſuivait ces malheureux deſpotis, après les avoir dépouillés du temporel. De ce nombre

était Kalinico, Archevêque d'Amasie; il s'était réfugié dans notre quartier pour se soustraire à l'arrêt qui le reléguait au Mont-Sinaï, & sollicitait le crédit de mon beau-frere auprès de Hanum Sultane, pour obtenir du Grand-Seigneur le recouvrement de son Archevêché. C'était sans doute une bonne œuvre à faire, mais qui n'eut excité probablement aucun intérêt en faveur de ce Prélat, si le désir de chasser Kirlo ne nous avait invité à faire de sa victime, son compétiteur. Pendant que mon beau-frere négociait cette affaire par l'entremise & le crédit de Hanum Sultane auprès du Grand-Seigneur, des gens apostés par le Patriarche pour enlever Kalinico, pensèrent un soir le saisir près de ma maison, où il eut à peine le temps de se réfugier. Ce fut aussi pour le mettre également en sûreté & à portée de ses affaires, que je consentis à le garder dans un kiosk conf

truit au-dessus des toits, où je le fis soigner & nourrir secrétement jusqu'à son exaltation au Patriarchat, que mon beau-frere marchanda long-tems & obtint enfin moyennant une somme assez considérable spécifiée en séquins neufs [1].

Le Katti-Chérif [2] du Grand-Seigneur qui déposait Kirlo & lui donnait Kalinico pour successeur, parvint au Visir sans que ce Ministre eut eu aucun soupçon de ce qui se tramait. Ce fut aussi pour justifier une déposition aussi subite, que l'arrêt motivé en termes très-forts, supposait au Patriarche un esprit inquiet disposé à la révolte, finissait par l'injonction de prendre de bonnes mesures pour

[1] Ce fut le Grand-Seigneur lui-même qui exigea cette clause; l'on fut obligé d'avoir recours à l'Hôtel des Monnaies pour la remplir, & la somme passa directement de dessous le balancier dans les mains du Sultan Osman qui la partagea avec sa niéce.

[2] Katti-Cherif, signe Impérial ou Diplôme; il a force de loi & doit être exécuté sans replique.

appréhender sa personne, & l'empêcher de se dérober par la fuite à l'exil du Mont-Sinaï où le même arrêt le reléguait. Cependant les Ministres de la Porte avisèrent aussi-tôt aux moyens de parer au danger imaginaire que leur pusillanimité leur faisait croire très-pressant; des compagnies de Jénissaires eurent ordre d'aller de grand matin s'emparer de toutes les avenues du quartier des Grecs : les gardes furent doublées dans les environs, & le Palais Patriarchal encore plus soigneusement entouré, livra Kirlo sans aucune résistance à ceux qui devaient remporter cette victoire; ils le conduisirent sur le champ dans un bateau de charbonnier où ils le consignèrent. A cette circonstance près qui n'ennoblit pas la scène, jamais Grec ne fut moins digne des précautions dont on illustra sa chûte, & ses compatriotes étaient si loin de penser à le soustraire

aux

aux ordres du Grand-Seigneur, que sans la circonstance triviale du bateau de charbonnier, leur vanité eut été satisfaite.

Il restait à la Porte à installer son successeur, & elle n'aurait sçu où le trouver, si le Grand-Seigneur prévenu sur les plus petits détails de cette affaire, n'eut indiqué sa demeure. Des gens du Visir expédiés sur le champ, vinrent le demander chez moi pour le conduire à la Porte; & ce malheureux Despoti [1], plus accoutumé à la crainte qu'à l'espérance, me suppliait de ne pas le livrer à ses ennemis, lorsque je lui annonçai son exaltation; je ne pus le rassurer; mais forcé d'obéir il suivit ses guides, en croyant suivre ses bourreaux, & fut proclamé Patriarche une heure après.

[1] Titre que les Evêques Grecs se sont attribués pour désigner le pouvoir absolu dont ils sont revêtus; mais dont le Grand-Seigneur leur fait mieux sentir la valeur.

Je reçus le même jour des remercimens de sa part ; il vint ensuite me voir en bonne fortune, pour me prier de lui ménager toujours sa retraite dont il croyait avoir bientôt besoin. Je m'apperçus alors que nous avions fait un assez pauvre choix.

C'était cependant pour moi une occasion favorable d'assister aux cérémonies qu'elle a conservées, & je me rendis un jour de grande fête à l'Eglise Métropolitaine ; des gens du nouveau Patriarche m'y attendaient, & me firent placer par son ordre dans une stalle à la droite de sa chaire, où il vint bientôt se placer ; & tout étant disposé pour commencer l'Office, il en descendit & fut s'asseoir dans un fauteuil apporté à cet effet, & placé en face du *Sacra Sanctorum*. Là plusieurs Diacres procédèrent à le vêtir pontificalement, & lui mirent ensuite sur la tête une couronne de diamants

fermée, & surmontée d'une double croix sur le globe.

Le Patriarche prit alors de la main gauche le bâton patriarchal, & dans la droite un petit cierge à trois branches, dont il ne tenait que deux, pour indiquer l'union du Pere & du Fils, sans y joindre le Saint-Esprit. Il observa la même forme, en pliant les deux doigts du milieu de la main, lorsqu'il donna la bénédiction: de cette manière le Saint-Esprit, désigné par le petit doigt, reste isolé du Fils dont les Grecs ne croient pas qu'il procède. Le Patriarche fut alors introduit dans le Sanctuaire dont on ferma le rideau, & le peuple, dont l'Eglise était pleine, & qui jusqu'alors avait observé un silence assez respectueux, commença à s'agiter aussi tumultueusement que les flots du parterre à nos Spectacles. A des ris indécens que ce mouvement occasionnait, se mêlèrent

bientôt les cris des malheureux qu'on étouffait. Un de ceux-ci, après avoir été foulé aux pieds pendant quelque temps, fut élevé devant moi au-dessus des têtes tellement rapprochées & serrées, qu'avec le secours des mains qui le soulevaient, & le poussaient en arriére, il parvint au fond de l'Eglise, où de cette étrange manière on l'envoya respirer. Cet événement que je considérai sans risque du haut de ma stalle, en froissant quelques oreilles, augmenta le tapage au point que le Patriarche ouvrant brusquement le rideau qui le cachait au peuple, lui adressa un discours aussi peu modéré que le bruit qui en était le motif, & cette exhortation pastorale se termina *par envoyer le troupeau à tous les Diables*. Mais le calme qui résulta de cette exhortation ne dura guères, & le moment du sacrifice approchant, il fallut avoir recours à un moyen plus

efficace que ne l'avait été l'éloquence du Pontife.

Ce fut à grands coups de bâton que le Jéniſſaire attaché au Patriarche rendit à l'aſſemblée l'attention qu'elle devait au ſaint Myſtère qu'on allait lui préſenter. Les portes latérales du *Sacra Sanctorum* s'ouvrirent alors, & les Diacres en ſortirent avec tous les inſtrumens de la Liturgie grecque pour venir les offrir ſucceſſivement à la porte du milieu, où ils annonçaient l'un après l'autre & à haute voix chacun des inſtruments qu'ils portaient. La Couronne patriarchale qui terminait la marche fut ſeule refuſée, & ce témoignage du mépris des richeſſes, rapproché de l'adoration des ſaints Évangiles & des vaſes ſacrés, ajoutait ſans doute aux marques de reſpect que le Patriarche venait de donner.

Les dernieres cérémonies de l'Office n'eurent rien de remarquable : j'accom-

pagnai le Patriarche chez lui ; il me retint à dîner. Je profitai aussi de ma course au fanal [1] pour y rendre visite au Drogman de la Porte dont la famille particulièrement attachée à Madame de Tott, lui avait fait promettre d'aller passer quelques jours dans la maison de campagne qu'elle occupait sur le canal. Dans le nombre des Archontes [2] que je rencontrai chez cet Interprete du Grand-Seigneur, le nommé Manoly Serdar [3], fidélement attaché au sort de Racovitza Prince de Valachie destitué, me parut avoir plus d'esprit & de connaissances que ses compatriotes. Il me séduisit surtout par le zèle désintéressé qui lui faisait préférer la médiocrité près de son ancien Bienfaiteur, aux avantages que son ingratitude aurait trouvé au service des nou-

1 Quartiers des Grecs.

2 Titres que les Grecs aisés s'arrogent encore.

3 Serdar, mot Turc (Gouverneur).

veaux Princes. L'appât d'aucun bien n'avait pu l'ébranler, & toutes ses démarches n'avaient que le rétablissement de Racovitza pour objet. C'est sans doute aussi dans cette vue & d'après l'opinion que l'élévation de Kasinus avait pu lui donner du crédit de mon beau-frere, que Manoly Serdar, desirant de s'en rapprocher, fut aussi empressé de se lier avec moi, que je l'étais de connaître un homme qui pouvait m'éclairer sur le caractère & les moeurs de sa nation. Nos liaisons se fortifièrent à la campagne où ce Grec vint se loger près de moi. Nous ne nous séparions plus, & je me plaisais à lui entendre dire fréquemment que de l'ancien Empire des Grecs, sa nation ne conservait que l'orgueil & le fanatisme qui avait causé sa ruine. Cependant Manoly Serdar ne vivait plus que sur le capital qu'il avait amassé pendant le tems que son Prince Racovitza avait

possédé la principauté de Valachie, & je voyais avec regret que le luxe de sa femme, joint à un assez grand nombre d'esclaves se réunissaient pour exposer sa vertu aux conseils de la nécessité, tandis que sa vanité éloignait ceux de l'économie.

La familiarité dans laquelle nous vivions me mettait à portée de bien apprécier son intérieur, & j'y découvrais journellement le mélange des mœurs Grecques & Turques. Une petite lampe constamment allumée devant le tableau de la Panaghia[1] éclairait en même-temps les jeunes esclaves qui habillaient & deshabillaient le Serdar : ce Grec, ainsi que tous ceux assez aisés pour introduire chez eux le service Turc, avait aussi l'habitude de s'endormir après dîner sur son sopha, tandis qu'une femme, en écartant les mouches avec un grand éventail de plumes, rafraîchissait l'air qu'il respirait.

[1] La Vierge.

D'autres esclaves agenouillés à ses pieds, les frottaient doucement à nud avec leurs mains. Cette molesse asiatique permet sans doute de soupçonner plus d'étendue à ces détails, & les mauvais traitemens que ce Grec faisait éprouver à ses esclaves pour les moindres fautes, font seulement connaître qu'où la facilité est sans mesure, toute délicatesse est détruite.

Il fallut enfin me résoudre à acquitter la promesse que Madame de Tott avait faite à Madame la première Drogmane, de passer quelques jours chez elle. Nous nous rendîmes à sa campagne; la famille était composée du vieux Drogman, dont les connaissances routinières suppléaient un esprit lourd, fort ignorant, & dont l'étude des langues étrangères s'était bornée à un mauvais Italien. Sa femme d'un âge moins avancé, & dont la beauté avait été remplacée par un air

majeſtueux, gouvernait l'intérieur de ſa maiſon & en faiſait les honneurs avec une ſorte de bonhommie qui cachait faiblement l'orgueil d'être, par la place de ſon mari, la première perſonne de ſa nation. L'aîné de ſes fils qu'on verra ſuccéder à ſon pere dans la principauté de Moldavie pour y finir malheureuſement, était d'un caractère naturellement doux, mais faible & vain; le cadet plus orgueilleux annonçait déjà cet eſprit d'intrigues & d'ambition qui a coûté la vie à ſon frere; une fille aînée, veuve à dix-neuf ans, plus fraîche que la roſe du matin, d'une taille ſvelte ſans être grande, réuniſſait aux grâces les plus piquantes une modeſtie, une douceur & un air de langueur dont l'attrait était irréſiſtible; la cadette moins jolie, mais vive & intéreſſante venait d'être fiancée à un jeune Grec du voiſinage. Ce futur époux fut ſans doute curieux de faire

connaissance avec nous, & nous étions à peine arrivés, que deux ou trois esclaves vinrent l'annoncer, en entrant précipitamment dans le sallon où la famille était réunie, elles se jettent sur la fiancée, la couvrent de leurs robes & l'enlevènt en criant comme des forcenées, *sauvez-vous, le voilà.* Nous vîmes en effet entrer ce jeune homme qui, caressé par toute la famille, ne pouvait jetter les yeux sur l'objet de ses vœux que par surprise. C'est aussi ce qu'il avait souvent tenté, mais toujours sans succès. On le retint à souper, & la jeune fille fut reléguée jusqu'à son départ.

L'heure de se retirer étant venue, nous fûmes conduits dans une grande piéce voisine au milieu de laquelle on avait établi un coucher sans bois de lit & sans rideaux; mais dont la couverture & les oreillers effaçaient en magnificence la richesse du sopha dont cet appartement

était décoré. Je prévoyais peu de repos ſur ce lit, & je fus curieux d'en examiner les détails. Quinze matelas de coton, piqués, d'environ trois pouces d'épaiſſeur, poſés l'un ſur l'autre, formaient une baſe très-molle que recouvrait un drap de toile des Indes couſu ſur le dernier matelas. Une couverture de ſatin verd, chargée d'une broderie d'or trait, relevée en boſſe, était également réunie au drap de deſſus, dont les bords retrouſſés étaient fauxfilés tour-à-tour. Deux grands oreillers de ſatin cramoiſi couverts d'une pareille broderie où l'on avait prodigué les lames & la canetille, s'appuyaient ſur deux couſſins du ſopha rapprochés pour ſervir de doſſier, & étaient deſtinés à ſoutenir les têtes. Une petite tour octogone en marqueterie d'ébène & de nacre de perle formait une table placée à côté de ce lit; elle ſupportait un grand flambeau d'argent garni d'un cierge de cire

jaune épais de deux pouces, haut de trois pieds, & dont la méche grosse comme le doigt répandait une epaisse fumée. Trois soucoupes de porcelaine, remplies de conserve, de roses, de fleurs-d'orange & de zestes de cédra, une petite spatule d'or à manche d'écaille, ainsi qu'un vase de crystal plein d'eau, environnaient cet obscur luminaire qui devait nous servir de bougie de veille : précaution dont on ne peut se passer par-tout où les maisons rapprochées peuvent faire craindre les funestes ravages des incendies. La maison du Drogman était dans ce cas, & tout m'y préparait une mauvaise nuit. La suppression des oreillers aurait été une ressource, si nous avions eu un traversin, & l'expédient de les retourner n'ayant servi qu'à nous découvrir la broderie de dessous, il fallut enfin se résoudre à y étendre des mouchoirs qui ne nous garantissaient pas de l'im-

pression des fleurs. Notre réveil ne pouvait être paresseux, & nous vîmes avec joie l'aube du jour que nous destinions à nous procurer des oreillers plus commodes pour la nuit suivante.

Une partie de pêche projettée la veille précéda le déjeûner qu'on fit transporter en Asie, où une petite prairie, un café Turc, & quelques chariots couverts & traînés par de petits bufles, promettaient aux Dames tout ce que le pays offre de plus agréable. La pêche fut médiocre, les Dames furent bien cahotées; des femmes Turques qui se pormenaient aussi nous furent très-incommodes par leurs questions, & se montrèrent fort insolentes dans leurs réponses. On rapporta de cette promenade quelques vases de lait caillé, du cresson recueilli dans une fontaine, & il n'y eut qu'une voix sur les délices dont on venait de jouir.

Nous trouvâmes à notre retour chez

le Drogman, plusieurs femmes Grecques du voisinage, invitées à dîner & qui s'y étaient déja réunies. Une grande parure dans laquelle il était aisé de juger que la vanité avait été plus consulté que la saison, étalait sur un grand sopha des robes de velours noir ou cramoisi, chargées de grands galons d'or sur toutes les coutures. Le poids de ces vêtemens joint à la chaleur qu'il faisait, rendit ces Dames comme immobiles & presque muettes. On se dit cependant quelques lieux communs, on les répéta & l'on se mit à table. Le dîner était servi à la Française, table ronde, chaises autour, cuillerés & fourchettes, rien n'y manquait que l'habitude de s'en servir. On voulait cependant ne rien négliger de nos usages, ils commençaient à prendre chez les Grecs, autant de faveur que nous en accordons à ceux des Anglais, & j'ai vu une femme pendant notre dîner pren-

dre des olives avec ses doigts, & les piquer ensuite avec sa fourchette pour les manger à la Françaife. Si les santés ne sont plus à la mode chez nous, il n'en est pas moins agréable de retrouver cet ancien usage dans d'autres pays. Nos Grecs n'y manquèrent pas ; les hommes s'acquittèrent même de cette cérémonie debout & tête nue, & ce qui paraîtra moins recherché, c'est que le même verre de vin fournit à toute la ronde. Après le dîner où la profusion régna plus que l'élégance & la propreté, la compagnie se rangea sur le sopha de la même salle où on avait servi le repas : les pipes succédèrent au café. On parla modes, on finit par médire, & c'est ce que j'ai vu de plus parfaitement imité d'après nos mœurs. Les jeunes filles s'amusaient pendant ce temps d'une escarpolette suspendue à l'autre bout de la salle où des esclaves la faisoient mouvoir. Les fem-

mes

mes voulurent auſſi jouir du même plaiſir, elles y furent remplacées par des hommes à longue barbe, & le tout-de-table, les échecs, le panguelo [1] terminèrent les divertiſſemens de la journée. Vers le ſoir toute la compagnie deſcendit pour prendre l'air ſur l'échelle, eſpece de jettée qui s'avance dans la mer, pour faciliter l'abord des bateaux.

La Lune commençait à paraître, & le calme invitait à ſe promener ſur l'eau, quand les cris confondus des battans & des battus avertirent de l'arrivée du Boſtandgi-Bachi. Les ſouris ſont moins promptes à diſparaître à l'approche du chat, que toutes ces femmes ne le furent à ſe cacher. Madame la premiere Drogmane & Madame de Tott qui n'avaient rien à en craindre, ſoutinrent ſeules l'aſpect de ce grand Officier qui parut

[1] Eſpèce de jeu qui reſſemble au Berlan.

dans un bateau armé de vingt-quatre rameurs. Il venait de faire châtier quelques yvrognes, & de faire saisir quelques femmes un peu trop gaies qui étaient tombées sous sa main. Il continua sa route en rasant l'échelle où nous nous saluâmes réciproquement.

L'orgueil des Grecs fugitifs cherchait déja une excuse à leur crainte, quand un pêcheur interrogé en passant, sur la route que le Bostandgi-Bachi tenait, répandit une allarme bien plus vive, en annonçant, qu'après avoir abordé sans bruit le Kiosk d'une Dame Grecque, & avoir écouté quelques minutes la conversation qui s'y tenait, cet Officier avait escaladé les fenêtres avec plusieurs de ses gens, & que c'était tout ce qu'il en savait; mais c'était en apprendre assez pour que l'effroi fût général, ainsi que l'attendrissement sur le sort de la Dame du Kiosk, & l'on se perdait en réflexions

ſur ſon ſujet, quand le futur époux de la fille cadette du logis arriva pour faire fuir de nouveau ſa fiancée, & ſatisfaire l'impatiente curioſité qui déſolait la compagnie. Raſſurez-vous, dit-il à une de nos étrangères; votre couſine & ſon ami en ſont quittes pour tous les diamants, tous les bijoux & tout l'argent qu'ils avaient ſur eux; il n'y avait pas à héſiter : le Boſtandgi-Bachi les a ſurpris, les a fait ſaiſir pour les mettre dans ſon bateau & les conduire dans ſes priſons; ſon avarice l'a enfin rendu traitable, mais il les a laiſſé beaucoup moins contents de leur ſoirée qu'ils ne s'en étaient flattés.

La fureur des femmes Grecques ne connut plus de bornes après ce récit, & les diſcuſſions ſur le droit & ſur le fait ne furent interrompues que par le bruit de quelques autres petits bateaux, que la crainte du Boſtandgi-Bachi fai-

ſaient paraître d'une grandeur énorme. Cependant dès qu'on était raſſuré ſur ſon compte, on ouvrait tous les avis propres à ſe ſouſtraire à ſes vexations, & l'on ne ceſſa de s'occuper de lui qu'après qu'on l'eût vu redeſcendre par le milieu du canal pour retourner à Conſtantinople. Alors la liberté de ſe promener en réveilla le deſir. En très-peu de temps, la mer ſe trouva couverte d'un nombre prodigieux de petits bateaux où les Dames ſe promenaient au ſon des inſtrumens. Notre compagnie ſe joignit bientôt à la flotille, on prolongeait les maiſons, on critiquait les propriétaires, qui de leurs kiosks critiquaient à leur tour, & je prenais, chemin faiſant, des notions dont le Boſtandgi-Bachi aurait pu faire un grand profit.

Je m'étais mis de préférence dans un petit bateau avec le futur époux dont la figure & la gaieté m'avaient intéreſſé;

le jeune homme s'apperçut bientôt qu'il me plaisait, & me parla confidemment du chagrin qu'il avait de ne pouvoir contempler sa Belle. Je fus touché de sa peine, & je lui donnai l'heure à laquelle je la lui ferais voir le lendemain. Il fut aussi exact au rendez-vous que je l'avais été moi-même à lui en ménager le moyen; mais une maudite esclave qui le guettait pensa déconcerter tous mes projets, en jettant le cri d'allarme. La Demoiselle apperçoit en même-temps mon protégé & se sauve du coté d'un corridor à l'entrée duquel je courus la saisir, en appellant le jeune Grec, qui me joignit aussi-tôt. Cependant un renfort de deux harpies accourt du fond du corridor, en criant comme les oyes du Capitole; mais elles ne purent arriver assez promptement pour empêcher un baiser du futur, par lequel je fus bien aise de franciser mes jeunes gens, après quoi nous lâchâmes

notre proie aux ennemis qui venaient s'en saisir. Cependant le pere & la mere approuvèrent ma petite facétie, & nos fiancés obtinrent dans le même jour le droit de se voir librement.

Le Diako, espece de Précepteur ecclésiastique, auquel l'instruction de la Demoiselle était confiée (c'est l'usage dans toutes les maisons Grecques) fut le seul qui blâma ma conduite ; il en parla même avec assez d'emportement pour me faire juger qu'il regrettait de ne pouvoir achever l'éducation de sa pupille.

Nous restâmes encore quelques jours chez le Drogman, dans le même cercle d'amusemens, d'ennui ou d'impatience. Je revins ensuite chez moi, pour me reposer. J'y retrouvai Manoly Serdar, qui m'apprit en arrivant qu'un Grec attaché comme lui à Racovitza venait de l'abandonner pour passer au service

du nouveau Prince que la Porte venait de nommer. Manoly me parut exagérer ce crime avec une affectation qui me devint suspecte.

J'essayai de lui persuader que, pouvant lui-même être contraint par la nécessité à prendre un parti semblable, il devait par prudence ménager les termes, & ne point juger si sévérement un homme, qu'il était peut-être à la veille d'imiter. Regardez-moi, dit-il, comme le dernier des hommes, si je varie jamais, & continuez à m'estimer, si je ne me rends pas coupable d'une aussi noire trahison : je lui promis l'un & l'autre, & je ne tardai pas à être dans le cas de lui tenir parole. En effet il partit quelques jours après, pour aller, disait-il, essayer encore quelques démarches en faveur de son bienfaiteur; mais j'appris qu'il venait de l'abandonner, en s'attachant également

au ſervice du nouveau Vayvode [1]. Il m'écrivit lui-même pour me faire part de ſa démarche & pour me demander fort humblement ce que j'en penſais. Je ſentis que les circonſtances auraient pu le rendre excuſable, s'il n'eut pas aggravé lui-même ſa faute, par ſes proteſtations d'honneur & de fidélité. Je lui répondis qu'il m'avait lui-même dicté l'opinion que je devais avoir de ſa conduite, & que j'y tiendrais plus conſtamment qu'il n'avait ſu tenir à ſes principes.

Cet homme eſt devenu lui-même Prince de Valachie, pendant la derniere guerre des Turcs; mais cette place a plus ſervi à ſes intrigues, qu'elle n'a montré ſes talens, & je l'ai perdu de vue dans l'obſcurité où rentrent tous ces

1 C'eſt le titre que les Turcs donnent aux Princes de Valachie & de Moldavie. On les nomme auſſi Bey.

êtres éphémeres que l'avarice du despote fait briller un moment, en vendant à leur orgueil une lueur passagère de son autorité.

On va voir Sultan Osman obligé d'employer celle d'un Bas-Officier dans un fait peu important, mais singulier & digne de remarque.

Un Jénissaire ivre & poursuivi par la Garde qui n'a ordinairement pour toute arme, que de gros bâtons, profitait de la supériorité que lui procurait son Yatagan [1], pour se défendre comme un lion; il avait déja mis plusieurs de ses ennemis hors de combat, & fatigué de ses propres efforts il se ménageait de nouveaux succès en se reposant sur les marches d'un Khan [1] tandis que la garde réduisait l'attaque en blocus. Le Grand-Seigneur

1 Espèce de couteau large fort long & recourbé sur le tranchant, il tient lieu de sabre.

1 Lieux publics où logent les Marchands & les Voyageurs.

qui parcourait fréquemment la Ville sous un incognito qui ne trompait personne, se trouvant à portée, s'approche du coupable, se nomme, lui ordonne de déposer son arme & de se rendre à la garde; mais rien n'émeut le héros, qui non-chalamment couché, fixe son Souverain & menace le premier qui osera s'approcher. Sultan Osman lui demande alors de quel Orta [1] il est. Sur sa réponse il envoie chercher son Caracoulouctchi [2]. On court le chercher; il arrive. Désarmez cet homme, lui dit le Grand-Seigneur, & conduisez-le au Château [3].

[1] Compagnie de Jénissaires qui n'ont d'autres noms que le numéro du rang qu'elles tiennent entr'elles, & dans lesquelles le nombre des Soldats n'est pas fixé. On compte près de trente mille Jénissaires dans la trente-cinquième compagnie.

[2] Marmiton de la compagnie; il est un des Officiers de l'État-Major.

[3] Le Château d'Europe sur le canal; c'est-là qu'on envoie les Jénissaires qu'on veut étrangler, & s'ils échappent de ce lieu de détention, ils en ont eu au moins la peur.

L'Officier défait alors sa ceinture [1] qu'il tient de la main droite, s'avance auprès du rebelle, lui tend la main gauche, en lui disant : compagnon, donne-moi ton couteau & suis-moi : ce qui fut exécuté sans réplique & avec l'air de la plus grande soumission.

Le préjugé aura toujours plus d'empire que la crainte, plus de force que le despotisme.

Sultan Osman fut bientôt lui-même obligé de payer à l'opinion, un tribut dont il fut la victime. En vain l'art des Médecins s'efforçait de rétablir la santé de ce Prince, en même-temps que la politique en cachait le dépérissement ; il dut enfin, cédant au mal, se renfermer dans son intérieur, & réserver ses forces pour se rendre chaque vendredi

[1] Ceinture de cuivre qui pese quinze livres & avec laquelle ces Officiers peuvent assommer un Jénissaire. Les soldats respectent infiniment ce signe d'un grade qui, quoiqu'inférieur, a beaucoup d'autorité.

à la mosquée. Cette cérémonie publique & que l'usage a consacré, ne pouvait être négligée sans exciter les clameurs des corps militaires & du peuple.

La contradiction que présente au premier aspect une loi qui contraint le despote, disparaît quand on réfléchit qu'elle est nécessairement dictée par le despotisme de la multitude; l'objet de la crainte perpétuelle du despote. Isolé dans l'impénétrabilité de son Sérail, sa vue seule peut prouver légalement son existence. On sent encore que sans cette précaution, un Visir assez craint, ou assez adroit pour dominer ou corrompre deux ou trois personnes après la mort de son maître, pourroit la céler assez long-temps pour tout entreprendre impunément.

Ce ne fut pas non plus sans occasionner des murmures très-vifs, que Sultan Osman se dispensa de paraître en public

un vendredi, & ce fut pour les calmer qu'il se détermina le vendredi suivant à se rendre en cérémonie à Sainte Sophie, la mosquée la plus voisine du Sérail; malgré l'état de faiblesse & de langueur extrême, où l'avait réduit sa maladie. Ce Prince à son retour déja chancelant sur son cheval, & soutenu par les gens de pied qui l'environnaient, perdit connaissance entre les deux portes qui séparent les cours du Sérail, on lui jetta un chal[1] sur la tête, & il mourut quelques instans après avoir été transporté dans ses appartemens.

Le Visir, le Mufti & les grands Offi-

[1] Etoffe de laine fine fabriquée en Perse & aux Indes, dont les Turcs se servent pour s'envelopper la tête, lorsqu'ils sortent, soit pour se préserver du froid, ou pour n'être pas reconnus; ils ont aussi des manteaux qui les garantissent; mais les Princes d'Orient ne peuvent, lorsqu'ils paraissent au public, user de cette ressource, contre l'intempérie de l'air, l'usage les assujettit à s'en priver. Le motif qui les force à paraître, les oblige également à ne rien vêtir qui puisse empêcher de les reconnaître.

ciers de l'Empire se rendirent aussitôt au Sérail, pour vérifier la mort de Sultan Osman & y saluer Mustapha III, l'aîné des Princes qui restaient de Sultan Achmet. Dans le même jour le canon du Sérail annonça cette mort au peuple & les Muczzins [1] joints aux Crieurs publics proclamèrent le nouvel Empereur.

Le deuil connu chez les Tartares, n'est point d'usage chez les Turcs. Mais si cette manière d'honorer ses parents est indifférente, ce qui ne l'est certainement pas, c'est la promptitude avec laquelle ils enterrent les morts. Il semble que cette nation naturellement si grave & si nonchalante, n'ait d'activité que pour ce seul objet. Ils attendent à peine

[1] Muczzins, Crieurs des Mosquées qui appellent les vrais croyans à la prière, en disant avec une espèce de chant, Dieu est grand, Dieu est Dieu, il n'y a qu'un seul Dieu, accourez aux bonnes œuvres, accourez à la prière. Dieu est Dieu, & Mahomet est son Prophète. Cette dernière phrase est aussi la profession de foi.

cinq ou six heures, pour rendre à leurs parens ce dernier devoir ; & la crainte d'enterrer un homme en léthargie ne les arrête pas [1].

A cette abominable promptitude, les Turcs ajoutent une extrême célérité dans la marche de ceux qui portent la bierre : les Mahométans croient l'ame du défunt en souffrance jusqu'à la fin de cette cérémonie.

Celle de l'enterrement du Grand-Seigneur ne diffère des autres que par l'importance des Grands Officiers qui l'accompagnent à sa mosquée. Chaque Empereur est dans l'usage d'en faire bâtir une, & dans la cour de cette mosquée

1 Les malheurs qui résultent de cet usage, ne sont presque jamais connus. J'ai cependant vu déterrer un Turc qui avait recouvré assez de force en revenant de sa léthargie, pour crier sous terre à se faire entendre ; mais peu s'en fallut qu'il ne fût encore la victime des formes ou plutôt de la crainte que le Juge & l'Iman déja payés, avaient de restituer.

l'on conſtruit la coupole ſous laquelle ſon corps doit être dépoſé. Au reſte, on obſervera que les Empereurs Turcs ſont enterrés auſſi promptement que leurs ſujets.

Plus de trente ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de Sultan Achmet, pere du nouvel Empereur, n'avaient pas préparé à celui-ci des lumières fort étendues. Renfermé pendant ce long intervalle dans l'intérieur de ſes appartemens avec quelques Eunuques pour le ſervir, & quelques femmes pour le déſennuyer, la conformité de ſon âge avec celui des Princes qui devaient le précéder, lui laiſſaient peu d'eſpoir de régner à ſon tour. Une inquiétude plus réelle devait encore l'agiter. Ses deux frères n'avaient point donné d'héritiers à l'Empire. Le peuple en avait murmuré ſous le dernier règne ; & de nouvelles craintes ou de nouveaux murmures de ce genre pouvaient lui coûter la vie. Anciennement l'on

l'on avait attenté à ſes jours par le moyen qu'une politique barbare emploie ſans ſcrupule dans ce pays envers les Princes voiſins du trône. Sa méfiance & l'étude de la Médecine l'avaient préſervé.

Ainſi que ſes frères, ce Prince avait les jambes très-courtes, & ne paraiſſait grand qu'à cheval. Une pâleur qu'on attribuait aux effets du poiſon, de gros yeux à fleur de tête qui voyaient mal, le nez un peu applati n'annonçaient aucune vivacité, promettaient peu d'eſprit. Cependant le goût du changement décida la multitude en ſa faveur. Les Grands le croyaient faible, & ſe flattaient de le gouverner. Le peuple eſpéra qu'il ſerait prodigue, & tout le monde ſe trompa. On verra cet Empereur dans des circonſtances qui le feront connaître; & les bontés dont il m'a honoré, me fourniront l'occaſion de développer les nuances de ſon caractère.

Le premier ſoin d'un Prince Ottoman qui parvient au trône eſt de ſe laiſſer croître la barbe [1]. Sultan Muſtapha y ajouta celui de la teindre en noir, afin qu'elle fût plus apparente le jour de ſa première ſortie publique dont l'objet eſt d'aller ceindre le ſabre. C'eſt la priſe de poſſeſſion, le couronnement des Empereurs Turcs. Cette cérémonie ſe fait toujours dans la moſquée de Youb, petit village renommé auſſi par ſes poteries & ſon laitage, & qui ſert de fauxbourg à la ville, vers le fond du port. Tout fut diſpoſé pour cette fonction, le neuvième jour, & dès le matin, toutes les rues depuis le Sérail juſqu'à Youb, furent bordées des deux côtés par les Jéniſſaires en habit & bonnet de cérémonie ; mais

1 Les Princes reſſerrés dans le Sérail ne portent que la mouſtache, ainſi que les jeunes gens qui ne laiſſent croître leur barbe, que pour prendre un état. C'eſt ce qu'ils appellent communément devenir ſages.

ſans armes & les mains croiſées ſur la ceinture [1].

Les Miniſtres, les grands Officiers, les Gens de Loi, & généralement toutes les perſonnes qui par état ſont attachées au Gouvernement, ſe rendent de bonne heure au Sérail, afin de précéder le Grand-Seigneur dans ſa marche. Cette marche commence, ainſi que nos proceſſions par les gens les moins importans qui défilent ſans ordre. Ils ſont tous à cheval, & chacun d'eux eſt entouré d'un grouppe de valets à pied, proportionné à l'état & aux facultés du maître.

Les Gens de Loi ſont remarquables par la groſſeur de leurs turbans & la ſimplicité des houſſes de leurs chevaux. Mais le grouppe du Jéniſſaire Aga pré-

[1] Excepté la chauſſure rouge, de grandes culottes bleues & le bonnet auxquels ils ſont aſſujettis, les Jéniſſaires ſe vêtent de la couleur qui leur plaît, & ce n'eſt que dans la coupe de l'habit qu'on retrouve l'uniforme.

ſente le tableau le plus riche dans la claſſe des grands Officiers. Outre le nombre de valets qui environnent ſon cheval, il eſt précédé par deux files de Tchorbadgi [1], qui à droite à gauche marchent à pied devant leur Général. Ces premiers Officiers en bottes jaunes, les coins de leur robe retrouſſés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc à la main & coëffés d'un caſque brodé en or, ſurmonté d'un grand pannache à la Romaine, forment une longue allée de plumes, au fond de laquelle on apperçoit le Jéniſſaire Aga qui domine au milieu de la foule de ſes gens; mais un objet vraiment curieux, c'eſt le vêtement de l'Achetchy-Bachy [2] qui marche à pied

[1] Colonel des Jéniſſaires, dont le mot traduit littéralement ſignifie *donneur de ſoupe*.

[2] Chef de cuiſine: chaque compagnie a le ſien qui fait l'office de Major, il veille à la ſubſiſtance & à la grande police; celui du Jéniſſaire Aga fait l'office de Major-Général.

au milieu des deux files de Colonels, dont je viens de parler, & seulement quelques pas en avant de son Général. Une énorme dalmatique de cuir noir chargée de gros clous d'argent, recouvre un corset également de cuir, & non moins bizarrement décoré. Ce petit gillet est fixé sur sa personne par une large ceinture à gros crochets & à charnière qui soutient deux énormes couteaux dont les manches couvrent presqu'entièrement le visage du Major; tandis que des cuillers, des tasses & d'autres ustenciles d'argent suspendus à des chaînes du même métal, lui laissent à peine l'usage de ses pieds. Il est en effet tellement chargé, que dans toutes les occasions publiques qui obligent cet Officier à se vêtir ainsi, deux Jénissaires doivent lui servir d'accolites pour soutenir son habit.

Le Tchaouche-Bachi, l'un des Mi-

nistres de la Porte, dont l'Office a essentiellement rapport aux affaires civiles, est précédé par les Huissiers dont il est le chef, chacun d'eux porte une plume d'autruche sur le côté de leur turban. Le Bostandgy Bachi est également précédé par deux files de Bostandgys, le bâton à la main, & dont les habits & les coëffures de drap rouge présentent au coup-d'œil une uniformité assez agréable. Ces différens Officiers de l'Empire saluent à droite & à gauche, les Jénissaires qui bordent la haie & qui y répondent en s'inclinant; mais ils rendent cet honneur avec bien plus de respect, aux seuls turbans du Grand-Seigneur qui précèdent sa Hautesse, & qu'on porte en cérémonie. Deux de ces coëffures chargées de leurs aigrettes n'étaient d'abord destinées qu'à changer celle que l'Empereur porte lui-même au cas où il le jugeroit à propos; mais cet usage de pure commodité

devint dans la ſuite un objet de pompe & d'oſtentation.

Ces turbans placés ſur des eſpèces de trépieds de vermeil, ſont portés de la main droite par deux hommes à cheval, entourés d'un grand nombre de Tchoadars, & ces Officiers doivent ſeulement faire incliner un peu les turbans à droite & à gauche, à meſure que les Jéniſſaires au nombre de ſept ou huit à la fois ſe courbent profondément pour ſaluer les aigrettes Impériales.

Dans cette marche auſſi curieuſe à voir que pénible à décrire, le Viſir & le Mufti, tous deux vêtus de blancs, le premier en ſatin, le ſecond en drap, marchent à côté l'un de l'autre, entourés de leurs gens, & précédés des chevaux de main & des Chatirs [1] du Viſir. A côté de ce Miniſtre marchent les Alay-

[1] Ce ſont des eſpèces de valets-de-pied diſtingués par des ceintures de vermeil.

tchaouches [1], qui font constamment mouvoir leurs bâtons d'argent garnis de petites chaînes assez semblables à des hochets, & dont le bruit l'accompagne jusques dans son propre Palais. Un charriot couvert, grossièrement construit, mal sculpté, mais richement doré, contient un petit sopha, & suit ordinairement le Mufti pour le recevoir quand il est fatigué.

Viennent ensuite les Capitaines des Gardes de l'intérieur & le grand & le petit Ecuyers qui précèdent les chevaux de main du Grand-Seigneur. Ces chevaux sont couverts de housses très-riches qui traînent jusqu'à terre & qui ne laissent appercevoir que la tête de ces animaux, dont le front est orné d'une aigrette de héron : ils portent aussi chacun une queue de cheval suspendue à la sous-

[1] Espèce d'Huissier à Verge appartenant à la dignité de Pacha.

gorge, & ſur la ſelle un ſabre, & une maſſe d'armes paſſés dans le ſurfait, ſont recouverts d'un bouclier. Chaque cheval eſt conduit par deux hommes à pied qui tiennent chacun une longe fixée à la tête de ces animaux. Immédiatement après ſuivent deux files d'Aſſékis [1] le ſabre pendu en ſautoir & le bâton blanc à la main, une troupe de Zuluſtchis [2] coëffés d'un caſque de vermeil & la lance haute marche également ſur deux files & précéde les Peisk. Ceux-ci vêtus à la Romaine portent des faiſceaux que ſurmonte une hache d'argent; & marchent avant les Solacks [3], qui chauſſés

[1] Les Aſſékis ſont un corps d'Elite tiré de celui des Boſtandgis.

[2] Les Zuluſtchis ſont une autre ſorte de troupe de l'intérieur, ils ſont vêtus richement & portent deux longues boucles de cheveux, qui attachées au bonnet vers les tempes, deſcendent auſſi bas que les épaules.

[3] Solacks veut dire gauchés deſtinés à défendre la perſonne du Souverain. Ceux qui occupent ſa droite doivent tirer leurs flèches de la main gauche, c'eſt ſans doute l'origine de leur nom.

d'une espèce de cothurne, armés d'arcs & de flèches, sont coëffés d'un riche casque, surmonté d'un panache en éventail dont les extrémités en se réunissant forment deux haies au milieu desquelles le Grand-Seigneur marche seul à cheval. L'aigrette du Prince domine au-dessus de ce superbe grouppe. Son approche inspire un silence morne, les Jénissaires s'inclinent profondément avant que la haie de plumes ait dérobé l'Empereur à leurs regards; de son côté Sa Hautesse a l'attention de répondre à ce salut par un petit mouvement de tête à droite & à gauche.

Un nombre infini de *Tchoadars* environnent & suivent le Grand-Seigneur. Ils entourent en même-temps le Séliktar-Aga qui porte le sabre Impérial sur l'épaule, & est vêtu d'un habit d'étoffe d'or, & cet habit est le seul des habits Turcs qui joigne à la taille.

Le Kiſlar-Aga paraît enſuite ſuivi du Kaſnadar-Aga [1] qui ferme la marche, & qui diſtribue de l'argent au peuple dont la foule l'accompagne. Le Capidgilar Kiayaſſy [2], & le Boſtandgy Bachy qui précède le Grand-Seigneur dans toutes ſes ſorties publiques, doivent à ſon retour au Sérail, mettre pied à terre au fond de la première cour pour venir au-devant de Sa Hauteſſe : ils doublent leurs pas lorſqu'ils s'en approchent, ſe proſternent aux pieds de ſon cheval, & l'introduiſent dans la ſeconde cour en marchant devant lui jufqu'au lieu où le Prince met pied à terre, & où les Officiers de l'intérieur le reçoivent.

Le fameux Racub Pacha qui venait

[1] On ſait que le Kiſlar Aga eſt le chef des Eunuques; il a pour ſecond le Kaſnadar Aga, auſſi noir, & pas moins Eunuque, dont l'emploi eſt celui de garde du tréſor-particulier; il eſt chargé dans les cérémonies de faire jetter au peuple l'argent deſtiné à cet uſage.

[2] Capitaine des Gardes de la Porte.

d'enterrer son ancien maître & d'installer le nouveau, s'apperçut le premier que Sultan Mustapha aussi ignorant; mais plus actif qu'on ne l'avait présumé, avait besoin d'être occupé. J'ai déja peint le caractère de ce premier Ministre. On ne sera pas surpris d'apprendre que ses premiers soins furent d'exciter inhumainement son Maître à renouveller les Loix somptuaires & à les faire exécuter lui-même à toute rigueur; il voulait ainsi entretenir l'ignorance du Prince, & rendre son autorité odieuse au public.

Les premiers coups de cette autorité furent d'une violence & d'une barbarie extrême. Les crieurs publics n'avaient pas terminé la proclamation de la Loi, que le Grand-Seigneur déguisé, ainsi que les exécuteurs de ses volontés qui l'accompagnaient, punissait déja ceux des Grecs, des Arméniens & des Juifs qui se trouvaient vêtus des couleurs pro-

hibées pour ces trois nations. Un malheureux chrétien mendiant qui portait une vieille paire de maroquin jaune [1]; qu'il venait d'obtenir de la charité d'un Turc, fut arrêté par le Grand-Seigneur, & cette excuſe ne lui ſauva pas la vie. Chaque jour éclairait quelque nouvelle horreur.

Les Turcs même furent compris dans la Loi; elle fixoit le genre des fourrures de chaque état; elle prononçait ſur la forme de l'habit & ſur la hauteur de la coëffure des femmes. Les Européens n'en furent exceptés qu'en ſe ſoumettant à porter les habits qui leurs ſont propres. Cela ſeul aurait dû en les y aſſujettiſſant pour jamais préſerver les Ambaſſadeurs de l'humiliation de voir bâtonner leurs protégés, & de leur voir eſſuyer d'autres mauvais traitemens dont les Turcs n'au-

[1] Cette couleur eſt réſervée pour la chauſſure des Turcs.

traient pas même eu l'idée, si on ne leur eut jamais présenté que des habits étrangers.

Cependant deux événemens malheureux vinrent rallentir cette vexation, ce n'est jamais que par de nouveaux désastres, que l'humanité soumise au despotisme, reçoit le soulagement de ceux qu'elle a soufferts, & je remarquerai à cet égard, que lorsqu'on interroge à Constantinople quelqu'un sur son âge, il répond toujours en citant l'année de la grande peste, celle de la famine, l'époque de telle rébellion, de tel incendie.

La flotte du Grand-Seigneur était dans l'Archipel occupée à tirer de ses malheureux habitans un tribut que cette forme de perception quadruple toujours, tandis que la Caravanne des Pélerins pour la Mecque était en route vers Damas. Constantinople reçut aussi à la fois la nouvelle que le vaisseau Amiral,

pendant que ses Officiers & la plus grande partie de l'équipage était à terre, avait été enlevé & conduit à Malthe par les esclaves qui y étaient embarqués, & que la Caravanne, nonobstant le Pacha, le canon & les troupes qui l'escortaient, avait été attaquée & taillée en pièces par les Arabes du désert. Les préjugés & l'amour-propre se trouvant blessés en même-temps par ces deux catastrophes, on ne garda plus de mesure, & la consternation du Sérail animant l'insolence du peuple, on osa murmurer hautement contre le Grand-Seigneur, & s'en prendre à lui de ces tristes événemens.

Tout ce qui menaçait l'ordre établi d'une commotion trop forte ne pouvait manquer d'inquiéter Racub Pacha, & cet adroit Ministre trouva bientôt un expédient propre à distraire l'attention du peuple, & la porter sur un objet agréable. La famine encore récente lui

en fournit le moyen. Il répandit dans le public le magnifique projet de couper l'Asie mineure par un canal navigable [1], & propre au transport des denrées, afin de ne plus les exposer au danger & à l'incertitude des trajets de mer. Il fallait pour cela réunir le fleuve Zacarie à la ville d'Isnic *l'ancienne Nicé*, en se servant d'un lac situé à moitié chemin, dont les eaux auraient servi à la dépense des écluses, & qui abreuvé par plusieurs rivières qu'on pouvait y verser, serait devenu intarissable. Le Drogman de la Porte fut envoyé d'office à M. de Vergennes pour me demander à cet Ambassadeur ; je me rendis à la Porte pour consulter le plan d'opérations : il y eut même des voyages de quelques Ministres pour aller prendre des renseignemens sur les lieux ; mais tout ce projet qui n'avait été

[1] Racub Pacha plus instruit que les Turcs ne le sont ordinairement, avait sans doute pris ce projet dans Pline.

qu'un

qu'un prétexte, disparut avec les mécontentemens qu'il avait fait oublier.

Cet événement me donna le premier apperçu de l'ignorance des Turcs que j'ai bien vérifié depuis. A peine fus-je arrivé à la Porte, qu'on m'y présenta un Grec qui devait, disait-on, nous être d'un grand secours pour ce travail, c'était le plus habile de l'Empire : je le questionnai sur le nivellement, & je fus bien à portée d'évaluer les talens de cet homme, quand il me montra une petite planchette de cuivre avec laquelle il devait opérer, & que je n'avais pas apperçue d'abord, parce que ce rare instrument était entouré d'un grand nombre de spectateurs ravis d'admiration.

Quant aux malheureux Pélerins de la caravanne, on finit par les regarder comme autant de martyrs, & la bonté que le Roi eut d'acheter à Malthe, & de rendre aux Turcs le vaisseau & le

pavillon amiral [1], que les Esclaves avaient enlevés, acheva de rétablir pour quelques temps le calme dans Constantinople.

Cependant l'activité du Grand-Seigneur trouva heureusement un autre aliment que les loix somptuaires. Les monnaies, la vérification des comptes du trésor l'occupèrent bientôt tout entier. Il retrancha aussi des abus de dépense dans son Harem, il y fixa l'entretien annuel des femmes [2]. Le Kislar-Aga perdit encore sous ce règne toute l'im-

[1] Ce pavillon était d'autant plus intéressant, que donné par la Mecque au Grand-Seigneur, les Turcs y attachent un préjugé superstitieux. Les noms des Disciples du Prophète aux quatre angles, un sabre à deux lames pour écusson, & des passages de l'Alcoran pour bordure tissue en argent sur une étoffe cramoisie, donnent à ce pavillon un caractère talismanique qui rend toujours sa perte plus fâcheuse que sa possession n'est utile.

[2] On m'a assuré que l'article de l'habillement des femmes avait été porté dans le tarif à environ 250 liv. de notre monnaie par an, ce qui ne doit pas paraître somptueux.

portance de sa charge, en perdant l'administration des Vakoufs, dont le Visir fut chargé; mais une spéculation toujours dangereuse pour le Souverain, & qui fut présentée à Sa Hautesse par un de ses Favoris, fit altérer les monnaies à un tel degré, que les faux monnayeurs travaillent aujourd'hui en Turquie à l'avantage du peuple; quelqu'alliage qu'ils emploient, le coin du Grand-Seigneur est encore au-dessous du titre qu'ils donnent à leurs espèces.

Les revenus de l'Empire ne furent point accrus par cette manœuvre. Les Pachas qui gouvernent les Provinces en même-tems qu'ils en sont les fermiers n'en furent pas moins avides. L'œil du Souverain devint seulement plus attentif à les dépouiller du produit de leurs rapines[1]. Les vexations continuèrent &

[1] Cette espèce de confiscation est versée dans le trésor particulier du Grand-Seigneur. Les plaintes des Provinces

le danger de paraître riche, n'arrêta que la prodigalité qui reſtitue.

Attaqué par la circulation, le commerce éprouva bientôt cette eſpèce de langueur qui ne manque jamais de produire les plus grands déſordres. Les artiſans manquèrent d'ouvrage, & le déſœuvrement joint au beſoin porta le peuple aux crimes. L'eſpoir du pillage, & l'ardeur de ſe venger des Riches, multiplièrent les incendies.

Des Coundaks, eſpèce d'artifice qui ne conſiſte qu'à placer au milieu d'un

contre leurs adminiſtrateurs lui procurent la connaiſſance de la fortune des vexateurs, & la juſtice du Souverain vivement offenſée ſans doute, ſe dédommage en s'emparant des ſommes extorquées. Les malheureux qui crient misère n'obtiennent jamais que la tête du coupable, & le nouvel oppreſſeur qui le remplace, leur fait preſque toujours regretter l'ancien. Le ſyſtême des finances en Turquie conſiſte à placer ſur la ſurface de ſa terre un grand nombre d'éponges qui en ſe gonflant de la roſée, donnent au Souverain le moyen de s'en emparer en les exprimant dans le réſervoir dont il a ſeul la clef.

petit faiſcèau d'éclats de bois de pin, un morceau d'amadoue enveloppé de mêches ſoufrées, ſont le moyen que les incendiaires emploient le plus ordinairement. Ils dépoſent furtivement cette allumette derrière une porte qu'ils trouvent ouverte, ou ſur une fenêtre, & après y avoir mis le feu, ils ſe retirent. Cela ſuffit ſouvent pour cauſer les plus terribles ravages dans un ville dont les maiſons bâties en bois & peintes à l'huile d'aſpic, offrent une extrême facilité au premier malfaiteur qui voudra les réduire en cendres.

Cet expédient dont ſe ſervent les incendiaires, & qui échappe ſouvent à la vigilance des propriétaires, joint aux cauſes ordinaires des incendies, donna pendant quelque tems de fréquentes alarmes ; mais enfin cette eſpèce de fléau fut diſſipé par la groſſeſſe d'une des femmes du Sérail, & ſur-tout par l'activité

que cette nouvelle fit reprendre au commerce. On prépara les préfens d'ufage en pareille occafion, toutes les idées fe tournèrent vers les Donanemas [1], qui n'avaient pas eu lieu depuis deux règnes, & l'occupation des individus rétablit le calme dont cet événement affurait la durée en ajoutant à l'autorité du Grand-Seigneur. En effet, de quelque fexe que fût l'enfant qui devait naître, cette groffeffe annonçait des héritiers à l'Empire. Sultan Muftapha plus radieux parut en en public avec la certitude de plaire. Quelques fommes d'argent diftribuées au peuple achevèrent de captiver fon opinion & fa bienveillance. On eft toujours certain de fe la procurer, lorfqu'on daigne faire quelques frais, & lorfqu'on

[1] Réjouiffances publiques à l'occafion de la naiffance des Princes Ottomans, elles n'ont ordinairement lieu que fur mer pour les Princeffes ; mais l'on décida que le premier enfant après une longue ftérilité ferait fêté plus que de coutume.

ſait s'y prendre avec un peu d'adreſſe pour l'obtenir.

Murad Mollach avait eu des torts de ce genre, il n'avait pas aſſez ménagé la multitude. Ses amis l'avertirent que dans ſa poſition, il devait un peu plus compter avec elle, s'il voulait parvenir aux grands emplois; ce fut donc pour lui plaire, & en même tems pour ſe procurer les bonnes graces de ſon Maître que cet Effendy, profitant du moment, donna dans la prairie de Buyukdéré, une fête relative à l'événement qui excitait la joie publique.

On me ſaura gré de m'attacher à ces détails, ils offrent le vrai tableau des mœurs & des uſages d'une Nation.

Deux grands poteaux diſtans l'un de l'autre de 40 pieds ſupportaient une corde tendue à leur extrémité ſupérieure. On avait ſuſpendu à cette corde des ficelles, ſur leſquelles des lampes de

verre étaient fixées à des diſtances convenables aux objets que l'illumination devait repréſenter [1]; le chiffre du Grand-Seigneur, le deſſin de ſon batteau, des mots tiré du Coran & applicables au ſujet décorèrent cet édifice pendant les trois jours que dura la fête, tandis que des Danſeurs de corde, une troupe de Comédiens Juifs & des Danſeuſes, ne ceſſèrent d'amuſer le ſpectateur fort avant dans la nuit. C'eſt ſur-tout à la lumière d'une vingtaine de réchauds de fer élevés ſur des piquets, où l'on entretenait une flamme rouge avec des chiffons goudronnés & du bois de pin, que ce tableau m'a paru le plus curieux.

[1] Les grandes moſquées s'illuminent de la même manière pendant le ramazan. Leurs minarets ſervent de poteaux pour attacher la corde principale à laquelle les rayons de lampes ſont ſuſpendus par des anneaux deſtinés à les faire gliſſer à meſure qu'on les allume par la galerie d'un des minarets, & que de la galerie du minaret oppoſé, on tire une petite corde qui les réunit & maintient les fils de cet eſpèce de haute-liſſe à des diſtances convenables.

Ces lugubres candelabres étaient plantés en cercle pour éclairer les baladins qui occupaient le centre, & des tentes dressées pour Murad Mollach & sa compagnie formaient avec la foule des assistans, une grande ligne de circonvallation dont les femmes du peuple occupaient une partie. L'illumination placée en dehors de cette derniere enceinte n'était que l'enseigne de la fête, dont l'article le plus précieux était la comédie.

Une espèce de cage de trois pieds quarrés sur six de haut, enveloppée d'un rideau représente une maison, & contient un des acteurs Juifs habillé en femme. Un autre Juif habillé en jeune Turc, & réputé amoureux de la dame du logis; un valet, assez plaisamment balourd, une autre Juif vêtu en femme & jouant la complaisante, un mari que l'on trompe, enfin les personnages qu'on voit par-tout

occupent les dehors & composent la pièce. Mais ce qu'on ne voit point ailleurs, c'est le dénouement; tout est en scène, rien n'est abandonné à l'imagination des spectateurs, & si le cri du Muezzin [1], se fait entendre sur ces entrefaites, les Musulmans se tournent du côté de la Mecque pendant que les acteurs continuent chacun leur rôle; & j'en aurai assez dit sur ce bizare assemblage de dévotion momentanée & d'indécence continuelle, si l'on aperçoit que ce tableau, difficile à décrire, pourrait encore moins se dessiner.

Des danseurs de corde maladroits, des lutteurs assez gauches, quelques bouffons grossiers & des baladines remplissent les intervalles d'une comédie à l'autre. Parmi ces dernieres dont le mérite n'est sûrement ni dans l'élégance de

1 Celui qui, du haut des minarets, appelle à la prière.

leurs pas, ni dans l'agrément de leurs gestes, mais qui plaisent infiniment aux Turcs par le talent qui les caractérise; on distinguait une jeune fille de dix à douze ans dont l'agilité promettait, & lorsqu'après chaque danse, elle faisait, suivant l'usage, sa ronde avec le daïré [1], pour recueillir en argent la valeur des idées agréables qu'elle avait fournies à la compagnie, les Seigneurs Turcs de la société de Murad Mollach, la mettaient à l'enchere à l'envi l'un de l'autre, tandis qu'ils lui appliquaient des séquins sur le front [2], pour lui témoigner leur bienveillance. Le prix de cette esclave, dont la figure n'avait cependant rien de distingué, monta jusqu'à la

[1] Tambour de basque qui sert à marquer la mesure.

[2] Le sequin est une monnoie d'or si légère qu'en l'appuyant sur le front, elle y tient pendant quelque temps, & c'est la manière dont les Turcs récompensent l'agilité des danseurs.

somme de douze bourses [1], qu'un vieux Mollach donna au marchand pour acheter le stérile plaisir de perpétuer des idées qu'il avait perdu l'espérance de réaliser.

Excepté dans les fêtes publiques, où la licence est toujours extrême & toujours permise, ces acteurs ne développent leurs talens que dans l'intérieur des maisons, lorsqu'ils y sont appellées pour les nôces & les fêtes particulieres. Ces troupes de mauvais bâteleurs sont toujours composées d'hommes ou de femmes seulement; celles de femmes représentent dans l'intérieur des Harems avec autant de distinction & aussi peu de

[1] La bourse turque est une valeur numérique de 500 piastres, & qui devrait répondre à celle de 1500 liv. si l'altération des monnaies du Grand-Seigneur n'était pas au degré de ne plus admettre de comparaison, & que le change du commerce réduit depuis long-tems à 25 ou 30 pour cent sans être encore au niveau de la valeur comparée des matières intrinseques.

retenue que les comédiens dont on vient de parler; mais la musique est l'amusement ordinaire & le plus familier des Turcs.

Leur musique martiale est du genre le plus barbare, des caisses énormes frappées avec des espèces de maillets, réunissent un bruit sourd au son vif & clair des petites timbales qu'accompagnent des clarinettes & des trompettes aiguës, dont on force les tons pour compléter le tintamarre le plus discordant qu'on puisse imaginer.

La musique de chambre est au contraire très-douce, & si l'on peut lui reprocher une monotonie de semi-tons à laquelle on répugne d'abord, on ne peut lui refuser une sorte d'expression mélancolique dont les Turcs sont puissament touchés. Un violon à trois cordes monté au ton de la guimbarde, la viole d'amour, qu'ils ont adopté, la

flûte de derviche, plus douce que notre traversiere, le *tambour*, espèce de mandolin à long manche & à cordes de métal, les chalumeaux, ou la flûte de Pan, & le tambour de basque destiné à rendre la mesure plus sensible, composent cet orchestre. Il s'établit au fond d'un appartement où les musiciens accroupis sur leurs talons, jouent sans musique écrite, des airs mélodieux ou vifs mais toujours à l'unisson, tandis que la compagnie dans un grand silence, s'enivre d'un enthousiasme langoureux, de la fumée des pipes & de quelques pilules d'opium.

Ceux des Turcs qui se sont une fois abandonés à un usage immodéré d'opium, sont faciles à connaître par une sorte de rachitisme que ce poison produit à la longue. Dévoués à n'exister agréablement que dans une espèce d'ivresse, ces hommes sont sur-tout curieux à voir,

lorſqu'ils ſont réunis, dans un endroit de Conſtantinople qu'on nomme *Tériaky Tcharchiſſy* (le marché des mangeurs d'opium).

C'eſt là que vers le ſoir on voit arriver par toutes les rues qui aboutiſſent à la *Solimanie*[1] ces amateurs, dont les figures pâles & triſtes ne pourraient inſpirer que la pitié, ſi des cous alongés, des têtes tournées à droite, ou à gauche, l'épine du dos déviée, une épaule dans l'oreille & nombre d'autres attitudes bizarres qui réſultent de leur maladie, ne préſentaient le tableau le plus ridicule & le plus plaiſant.

Une longue file de petites boutiques eſt adoſſée à un des murs qui ſervent d'enceinte à la place où eſt conſtruite la Moſquée. Ces boutiques ſont ombragées par une treille qui communique de l'une

[1] La plus grande moſquée de Conſtantinople.

à l'autre, & sous laquelle chaque marchand a soin de placer un petit sopha, pour asseoir son monde sans gêner le passage. Les chalands arrivent & s'y placent successivement pour recevoir la dose qui convient au degré d'habitude & de besoin qu'ils ont contracté. Bientôt les pilules sont distribuées; les plus aguerris en avalent jusqu'à quatre plus grosses que des olives, & chacun buvant un grand verre d'eau fraîche par-dessus, attend dans son attitude particuliere une rêverie agréable qui au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure au plus, ne manque jamais d'animer ces automates; elle les fait gesticuler de cent manières différentes, mais toujours bizarres & toujours gaies. C'est le moment où la scène intéresse davantage; tous les acteurs sont heureux, chacun d'eux retourne à son logis dans un état de déraison totale; mais aussi dans la pleine

&

& entiere jouissance d'un bonheur que la raison ne saurait procurer. Sourds aux huées des passans qu'ils rencontrent & qui se plaisent à les faire déraisonner, chacun d'eux croit posséder ce qui lui plaît, ils en ont l'air, ils en ont le sentiment, la réalité procure souvent beaucoup moins.

On retrouve le même tableau dans les maisons particulières où le maître donne l'exemple de cette étrange débauche. Les gens de loi y sont le plus sujets, & les Derviches s'énivraient tous d'opium, avant de s'être avisés de lui préférer l'excès du vin. Ces sortes de Moines sont en Turquie de deux espèces très-différentes, mais également remarquables. La différence vient du genre de régle que leur fondateur leur a respectivement imposé. Celle des Derviches Mewliach est de tourner comme des totons au bruit d'une musique assez douce, & de cher-

cher une sainte ivresse dans les vertiges qui devraient résulter naturellement de ce bizarre exercice, si l'habitude qu'ils ont de tourner ainsi, ne les préservait pas de l'étourdissement & de l'ivresse à laquelle ils vont suppléer dans les tavernes. La regle des autres Moines nommée *Tacta-Tépen*[1] plus triste, a aussi plus de barbarie. Elle consiste à se promener gravement, & à la file les uns des autres, autour de leur Chapelle, & à prononcer le nom de Dieu à haute voix, & avec effort à chaque coup de tambour qu'on leur fait entendre : bientôt les coups de baguettes pressés graduellement, deviennent si vifs, que ces malheureux sont contraints à de terribles efforts de poitrine; les plus dévots ne finissent la procession qu'en vomissant le sang. Leur abord est toujours sombre, toujours

1 Batteur de planches, peut-être n'avaient-ils pas d'autres instrument dans l'origine.

farouche, & ces Moines sont si persuadés de la sainteté de leur pratique, & si sûrs de plaire au Ciel par leurs hurlemens, qu'ils ne jettent jamais sur les autres hommes que des regards du plus profond mépris.

Il y a encore en Turquie d'autres Moines, & des Santons qui courent la campagne: leur rencontre dans un bois n'est pas sans inconvénient; sous le manteau de la Religion, ils s'introduisent chez quelques dévots; & c'est par-tout la plus mauvaise compagnie qu'on puisse trouver.

Ceux de ces Derviches qui sont assez audacieux pour profiter de l'ignorance générale s'érigent en prophêtes & prophétisent impunément. S'il arrive que l'événement justifie les prédictions qu'ils ont hasardées, alors ils ne tardent guere à passer pour des Saints, & à jouir de la plus haute considération; mais ceux

même qui, faute de ſuccès, ne parviennent qu'à paſſer pour des foux, n'en ont pas moins le droit de pénétrer par-tout. Rien ne peut s'oppoſer à leur effronterie; le nom de Dieu proſtitué par ces coquins en impoſe toujours à la multitude ſuperſtitieuſe, & j'en ai vu venir inſolemment s'aſſeoir à côté du Viſir pendant que je m'entretenais ſecrètement avec lui, & que les gens les plus conſidérables ſe tenaient à l'écart. Le fanatiſme du public impoſe aux gens plus éclairés la loi de ſe contraindre, & les Turcs les plus puiſſans ne parviennent à ſe débarraſſer momentanément de cette canaille, qu'en lui donnant quelque argent, dont le véritable effet eſt cependant de la rendre plus incommode & toujours inſolente.

Rakub Pacha plus inſtruit que les Turcs ne le ſont ordinairement, ſoit pour détruire l'ignorance, ou pour laiſſer après lui un témoignage de ſon goût

pour la littérature, fit bâtir à ſes frais une grande coupole, pour y fonder une Bibliothéque publique : il n'en exiſtait pas à Conſtantinople. Mille à douze cent manuſcrits Arabes ou Perſans que ce Viſir avait raſſemblé, & qu'il légua à ce monument, furent rangés ſur des corps de tablettes diſpoſés en pyramides circulaires au centte de la rotonde qu'il fit bâtir à cet effet. Un Bibliothécaire ſurveille ce dépôt : le public a droit d'y pénétrer à des heures marquées, & Rakub en fonda l'entretien; mais rien ne fondera certainement l'inſtruction des Turcs, tant que les difficultés de la langue en fixeront les bornes au ſeul talent de lire & d'écrire.

L'Imprimerie aurait pu les étendre; un certain Ibrahim Effendi avait établi cet art ſi utile de multiplier les copies; il fit même imprimer pluſieurs ouvrages; mais qui n'eurent qu'un faible débit,

quoiqu'il eût choisi ceux qui devaient en promettre le plus : quel succès pouvait avoir en effet un art qui dès le premier coup d'œil, réduisait à rien, le talent de ceux que l'on considérait comme des savans ? Ils devinrent juges & parties ; la Typographie ne pouvait atteindre à la perfection des liaisons ; on la méprisa, Ibrahim ferma boutique.

Rakub lui-même n'était pas exempt de cette fausse science qui s'enorgueillit des difficultés vaincues. Il se plaisait à lier les lettres d'une manière indéchifrable, & sur toutes choses il aimait à jouer sur le mot. On cite encore de lui plusieurs traits assez plaisans dans ce mauvais genre, mais qui par cela même qu'ils apartiennent au glossaire, ne peuvent être traduits.

Dégagé par la force naturelle de son esprit de tous les préjugés qui abrutissent les Turcs presque généralement,

ce Visir trouvait jusques dans les objets les plus atroces, le moyen de s'égayer. On jugera bien que le Mahométisme n'était pas à l'abri de ses plaisanteries. Un Européen se présenta un jour à la Porte & fit soupçonner par ses gestes, plus que par son langage, qu'il voulait se faire Turc, & qu'il était Allemand. A la nécessité d'appeler quelqu'un pour le faire expliquer, se joignait l'article des traités qui nécessite la présence d'un Drogman pour qu'un Européen puisse légalement renier sa religion. On en trouva un de l'ambassade d'Allemagne qui fut conduit au Visir & lui apprit que le nouveau venu, né à Dantzick, en était parti tout exprès pour embrasser le Mahométisme à Constantinople. Cette résolution parut trop bizarre à Rakub pour ne pas vouloir en connaître la véritable motif, & le candidat, interrogé de nouveau, répondit dévotement

que Mahomet lui avait apparu pour l'inviter à mériter toutes les faveurs atachées à l'Islamisme. Voilà un étrange coquin, dit le Visir. Mahomet lui a apparu à Dantzick ! A un infidéle ! tandis que depuis plus de soixante-dix ans que je suis exact aux cinq prieres, il ne m'a jamais fait pareil honneur. Dites-lui, Drogman, qu'on ne me trompe pas impunément ; que certainement il a tué pere & mere, & que je vais le faire pendre, s'il ne me dit pas la vérité. Effrayé de cette menace, le voyageur avoua alors qu'il avait été maître d'école à Dantzick, & qu'au bout d'un certain temps, il avait eu le malheur de donner lieu à des soupçons fâcheux ; que les parens des enfans qui lui étaient confiés l'avaient griévement chicané ; qu'à la fin les Magistrats s'étaient disposés à sévir contre lui d'une manière un peu chaude, que pour échap-

per à leur sentence, & bien informé qu'à Constantinople on ne faisait pas tant de bruit pour si peu de chose, il y était venu changer de coëfure, dans l'espérance d'être bientôt lui-même assez instruit pour contribuer aussi à l'éducation de la jeunesse Turque. Faites-lui faire sa profession de foi, repliqua le Visir, & menez ce Néophyte chez un tel Mollach pour qu'il pourvoie à son entretien; ils sont faits pour vivre ensemble, c'est un camarade que je lui envoie; mais qu'on charge l'Iman du quartier d'aller les instruire tous deux, & de leur apprendre qu'aucune religion n'a jamais toléré leur régime.

L'usage constamment suivi par les Empereurs Turcs de faire bâtir une Mosquée & de la doter, pour en fonder l'entretien, a tellement multiplié ces temples, que les emplacemens étaient devenus très-rares à Constantinople. Sultan Ma-

hamour avait pris le parti d'en faire construire une à Scutary : il mourut, & Sultan Osman la fit achever. Mustapha trouva cependant le moyen d'acheter dans sa Capitale un terrain assez vaste pour la Mosquée qu'il voulait y bâtir ; ce Prince imagina pour suppléer aux habitations qu'il allait détruire, & pour doter la nouvelle Mosquée, de faire faire une jetée sur un bas-fond du rivage de la Mer de Marmora, près des murs de la ville, afin d'y former un nouveau quartier.

L'ignorance des architectes lutta long-temps & avec désavantage contre les vagues de la mer, & l'avarice qui apprend toujours à ses frais qu'il n'y a de vraie économie que dans les dépenses faites à propos, fut enfin contrainte de céder à la nécessité. Tout l'or que l'on avait prodiguée jusques-là ne servit à rien ; il fallut recommencer sur de nou-

veaux frais & en venir aux encaissemens ; ce dernier expédient réussit & l'ouvrage fut consolidé.

La plupart des Turcs propriétaires des maisons qu'on venait d'acheter pour placer la Mosquée, devinrent les locataires des nouvelles habitations, & les fermiers du nouveau temple, qui fut achevé sous le regne de son fondateur. L'intérêt ou le zèle religieux des propriétaires ne présenta à Mustapha aucune contradiction dans l'achat des maisons qui convenaient à l'exécution de ce plan. Sultan Soliman le plus grand Prince des Ottomans n'avait pas été si heureux dans une semblable circonstance ; & ce trait m'a paru d'autant plus intéressant qu'il suffit pour donner une idée de la valeur légale des propriétés en Turquie.

L'emplacement de la Solimanie avait été décidé, & Sultan Soliman semblait

n'être menacé d'aucun obstacle dans les achats qui devaient lui en assurer la propriété ; lorsqu'un Juif qui possédait dans le centre de ce terrain une maison de peu de valeur, refusa de s'en défaire à aucun prix. On eut envain recours à la prodigalité, cet Israélite fut inflexible, & son entêtement l'emporta sur son avarice. Tout ce qui environnait Sultan Soliman, accoutumé à voir plier l'univers devant ce Prince, applaudissait d'avance au spectacle de la maison du Juif détruite dans ses fondemens & du Juif lui-même traîné au supplice : mais heureux les Princes qui ne confondent point l'homme & le Souverain, ne croient pas pouvoir disposer de leur autorité pour satisfaire leur dépit personnel ! heureux les Princes qui attendent que la justice ait prononcé dans leur propre cause, & dont l'ame est assez grande pour ne pas se contenter du

ſuffrage de ceux qui les environnent.

Tel était Sultan Soliman; il deſcendit du Trône pour interroger la Loi : Un homme, écrit-il au Mufti, veut élever un temple à la Divinité ; tous les Muſulmans propriétaires du terrain qui doit former l'emplacement s'empreſſent de participer à cette bonne œuvre, en vendant leur maiſons ; un ſeul, & c'eſt un Juif, ſe refuſe à toutes les offres : quelle peine mérite-t-il ? Aucune, répond le Mufti : les propriétés ſont ſacrées ſans diſtinction d'individus, & l'on ne peut élever un temple à Dieu ſur la deſtruction d'une loi auſſi ſainte. Elle eſt favorable au déſir que le Juif à ſans doute de laiſſer à ſes enfans une propriété dont la valeur ſerait peut-être diſſipée ; mais on peut prendre ce terrain à loyer : c'eſt le droit du Souverain, toutes les fois qu'il a beſoin d'une maiſon. Il faut donc paſſer un contrat de

location pour le Juif & ses descendans ; par ce moyen sa propriété demeure intacte, & l'on peut ensuite abattre la maison & bâtir la Mosquée, sans craindre que la prière des Musulmans y soit réprouvée : le fetsa du Mufti fut exécuté.

Aux fondations des Mosquées se joint ordinairement celles d'écoles publiques où les enfans du quartier vont apprendre à réciter leurs prières. Plusieurs gens riches font aussi construire des fontaines & des Namas-Giack [1], afin d'indiquer aux dévots Musulmans la direction de la Mecque. C'est sur-tout dans la campagne, où ce genre de luxe se développe avec profusion. La superstition a multipliée ces petites fondations ; elles valent un grand nombre d'indulgences,

[1] Terrain disposé pour faire la prière. Une pierre sur laquelle la profession de foi est ordinairement écrite, est orientée de manière à indiquer le côté de la Mecque, en même-tems qu'une fontaine y sert aux ablutions.

& le Turc qui les obtient en trouve journellement le débit.

Celles dont les gens en place ont toujours besoin pour se sauver dans ce monde s'achètent un peu plus cher, & la nécessité où ils sont de se ménager la bienveillance du Grand-Seigneur, invite l'avarice, l'ambition & la crainte à des spéculations infinies, & dont les calculs sont souvent fautifs. Le plus économique lorsqu'il réussit, est sans doute de faire accepter au Grand-Seigneur une esclave qui lui plaise, & qui soit assez reconnaissante pour employer son crédit en faveur de son premier maître. J'ai vu chez ma belle-mere une de ces Géorgiennes destinée par Asma, Sultane, au suprême honneur d'amuser Sa Hautesse, & je n'ai vu très-distinctement en elle, qu'une fille de 18 ans, médiocrement grande, extrémement forte, & qui pouvait passer pour une assez jolie fille de cabaret; elle

avait à la vérité de grands yeux noirs, dont la beauté, assez commune en Turquie, se serait distinguée par-tout ailleurs; mais ils étaient inanimés, & le surmé qui les noircissait n'y ajoutait rien d'agréable.

Je ne veux pas encourir le reproche de négliger des détails sur cette drogue si fameuse & si usitée dans toute l'Asie; c'est une poudre noire impalpable & tellement volatile qu'elle s'attache d'une manière veloutée sur un fil de laiton fixé au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en servir consiste à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon sert de manche, sans qu'il touche les bords du flacon, ce qui le dégarnirait de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrémité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, & ensuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laisser en-

dedans

dedans des cils, deux raies noires, qui donnent à de beaux yeux, un air dur qu'ils n'avaient pas, & que les Turcs prennent pour un air tendre.

Ce qui paraîtra bien plus extraordinaire, c'est que les hommes eux-mêmes, & sur-tout les vieillards, ont aussi cette coquetterie. L'usage du surmé est presque général. Il est vrai qu'on lui attribue la vertu de fortifier la vue; mais il est plus certain que l'effet du surmé ne la satisfait pas [1].

[1] Cet usage est moins commun dans le peuple, & semble appartenir plus particulièrement à l'opulence, & à une sorte d'inaction nécessaire à ce genre de beauté; on sent en effet que cette poudre impalpable placée avec précaution sur le bord des paupières, s'étendrait désagréablement par une transpiration forcée. Cependant le peuple, cette partie toujours la plus nombreuse, dont le travail impose à la richesse paresseuse un tribut journalier, a aussi sa manière de se décorer. Elle consiste, ainsi que chez presque toutes les Nations sauvages, à se couvrir les bras & les jambes, quelquefois la poitrine de signes dessinés par des piqûres, & qui frottés, avant d'être cicatrisés, avec quelque couleur, retient celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui

Tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la beauté, ou suppléer à son défaut est saisi dans ce pays avec une avidité extrême, & les Chiotes sont à Constantinople en possession de ce charlatanisme. Jamais leur art de rendre la peau fraîche n'a cependant éloigné le moment où elle doit cesser de le paraître : on pourrait même les accuser de hâter la destruction de la beauté en Turquie, si l'usage immodéré des bains d'étuves ne la détruisait pas encore plus efficacement que le sulimé.

résulte de la poudre à canon, est la plus commune. Les préjugés semblent aussi fournir le plus grand nombre des sujets de ce bizarre tableau ; les noms de Jésus & de Mahomet distinguent le Chrétien & les Turcs que le même travail réunit. La galanterie a aussi sa part dans ce genre de décoration, & l'on voit souvent des vers amoureux, mêlés avec quelques passages du Coran ; mais le genre de cette galanterie, n'est pas toujours assez prononcé pour que l'on ne puisse s'y méprendre.

Le Sulimé est une espèce de fard pour blanchir la peau, & dont l'effet est sur-tout de la rendre luisante.

La conſtruction de ces bains doit être décrite, afin d'en calculer les réſultats, après en avoir examiné les effets.

Deux petites chambres bâties en brique, revêtues en marbre ou en ſtuc, ſe communiquent, & ſont chacune éclairées par de petites coupoles percées en échiquier. Ce petit édifice eſt ordinairement joint à la maiſon par une chambre où l'on ſe déshabille. Des doubles portes en chaſſis, garnies de feutre, ferment la première & la ſeconde partie de l'étuve. Une voûte ſouterraine, dont l'ouverture eſt extérieure, ſert de foyer. Cette voûte répond à la pièce du fond & échauffe ſur-tout une chaudière placée immédiatement ſous le marbre du plancher de l'étuve, au plafond même de la voûte inférieure, où l'on entretient un feu de bois de corde; des tuyaux, diſpoſés dans l'épaiſſeur des murs, partent de l'intérieur de la chaudière & s'élevent en

dehors de la coupole, pour évaporer l'eau que l'on tient dans une continuelle ébullition. D'autres tuyaux qui partent d'un réservoir, sont également contenus dans la mâçonnerie & fournissent de l'eau froide dans l'intérieur, par le moyen de robinets placés à côté de ceux qui donnent de l'eau chaude. De petites estrades de bois bien poli sont disposées pour s'y asseoir, & des rigoles taillées dans le marbre servent à l'écoulement des eaux que l'on verse.

Ces bains particuliers, toujours échauffés vingt-quatre heures avant qu'on en fasse usage, sont portés par cette méchanique à un tel degré de chaleur, qu'après s'être totalement dépouillé dans la chambre extérieure, & avoir chaussé des sandales de bois très-élevées pour ne pas se brûler les pieds sur les marbres du plancher, on ne peut cependant pénétrer dans la première pièce, qu'après

avoir laissé un moment dilater ses poulmons entre les deux premières portes; cela fait, on ne peut encore pénétrer dans la seconde étuve, sous laquelle se trouve le véritable foyer, sans prendre la même précaution; & l'on peut assurer que l'air de cette pièce est à celui de la première, comme ce dernier est à l'air extérieur. Une transpiration subite, & qui ruisselle par tous les pores, est aussi l'effet qu'on éprouve d'abord en y entrant; mais la violence de cette chaleur, & celle de ses effets n'empêchent pas que les femmes ne restent dans ces bains jusqu'à cinq & six heures de suite, & qu'elles n'y reviennent très-fréquemment.

Celles qui n'ont pas de bains particuliers vont aux bains publics; ils sont toujours prêts & disposés de manière à contenir une grande quantité de monde.

Quelques femmes un peu plus délicates & plus ſcrupuleuſes que d'autres, prennent cependant le bain pour elles ſeules & s'y rendent avec des amies particulières; pour completter la fête, elles y font porter leur dîner; l'attrait d'une plus grande liberté, celui de converſer tout le jour enſemble, ſuffit ſans doute pour les dédommager d'avoir ſi mal choiſi le lieu de la ſcène.

Des baigneuſes nommées *Telleks*, la main paſſée dans de petits ſacs de ſerge frottent la peau juſqu'au deſſéchement. Elles ſe ſervent auſſi d'une argile très-fine, pétrie avec quelques feuilles de roſe, & deſſéchée enſuite au ſoleil; comme d'une eſpèce de ſavon pour en frotter la tête, en y verſant de l'eau chaude avec de grandes taſſes de métal. Les cheveux des femmes ainſi nétoyés & parfumés, ſont enſuite réunis en une infinité de petites treſſes.

On ne retrouvera pas dans cette description les perles, les diamans, les riches étoffes & tous les agrémens dont Milady Montagu s'est efforcée de parer ces bains. On croira difficilement aussi que cette Dame y soit réellement entrée toute vêtue comme on le lui a fait assurer [1]. Ce qui est très-certain, c'est qu'un trop grand usage de ces étuves ouvre à la fin les pores au point de les rendre sensibles à l'œil. Il est également sûr qu'une dilatation des fibres aussi forcée, en altérant les formes, amène la décrépitude avant la vieillesse.

Ces bains publics répandus en très-

1 Dans la nouvelle édition des lettres de cette Dame, on assure cependant que tout ce qu'elles contiennent a été vérifié. Il semble que cette assertion de l'Éditeur devroit être accompagnée de preuves & d'autorités. Mais le Public n'est jamais difficile sur les erreurs qui l'amusent, l'intérêt qui perçoit ce tribut, n'est pas plus scrupuleux, & ceux qui n'aiment que la vérité doivent se borner à la présenter sans se charger de la défendre.

grand nombre dans tous les quartiers de la ville, servent aussi aux hommes; mais à des heures différentes de celles qui sont destinées aux femmes. Un homme qui oseroit tenter d'y pénétrer lorsque les femmes y sont rassemblées, serait sévèrement puni de son entreprise, quand même il aurait le bonheur d'échapper aux coups de tasses [1], de sandales [2] & de pestemals mouillés [3]. Les femmes Turques sont sur-tout inexorables, quand l'audace d'un homme n'a d'autre objet que celui de les insulter; mais on ne pourra sans frémir jetter un coup-d'œil

[1] Tasses, mot Turc dont la prononciation & la signification sont absolument françaises.

[2] Sandal, ce mot a encore le même rapport avec notre langue, c'est une semelle de bois que le pied chausse au moyen d'une courroie qui l'embrasse; mais il y a cette différence qu'en Turquie les sandales sont montées sur deux traverses de bois élevées de cinq à six pouces.

[3] Pestemal, est un morceau d'étoffe, soie & coton, que la pudeur s'est réservé dans les bains.

ſur les ſuites funeſtes de l'abandon aveugle auquel elles ſe livrent quelquefois.

Je ne parle point de ces femmes dont les charmes ſont ſi ſouvent vendus à prix, & dont j'ai rencontré quelques cadavres mutilés dans les environs de Conſtantinople. La cruauté des hommes qui les aſſaſſinent pour s'épargner la peine de les payer, ou même le danger d'être arrêtés, en les ramenant à la ville, eſt une de ces atrocités que l'avarice ou la crainte peuvent expliquer. Mais je parle des femmes d'une condition plus relevée, qu'une force irréſiſtible domine & qui s'échappent furtivement de leur priſon. Ces infortunées emportent toujours leurs diamans avec elles, & croïent ne rien avoir de trop précieux pour celui qui les accueille. Le penchant funeſte qui les aveugle ne leur permet pas d'appercevoir que ces richeſſes même deviennent la cauſe de leur perte. Les ſcélérats

qu'elles vont trouver ne manquent guère de les punir de leur témérité au bout de quelques jours & de s'assurer la propriété de leurs effets par le crime le plus monstrueux, & que le gouvernement s'empresse le moins de punir. On voit souvent flotter les corps dépouillés de ces malheureuses dans l'intérieur du port sous les fenêtres de leurs meurtriers, & ces redoutables exemples si capables d'intimider les femmes & de calmer une semblable fureur ne les effraient, ni ni les corrigent.

C'est dans la vue d'empêcher que ces désordres ne deviennent plus fréquens pendant les fêtes solemnelles, & les réjouissances publiques, que le Gouvernement interdit alors la sortie des femmes.

La grossesse annoncée dans le Sérail touchait à son terme, tous les préparatifs de fêtes étaient achevés, & l'on n'atten-

dait plus que l'ordre du Gouvernement pour les commencer.

Je n'ai sçu avec quelque certitude, que depuis mes liaisons avec les Turcs, ce qui se pratique dans l'intérieur du Sérail à l'occasion des naissances, & je place ici ces détails pour n'y plus revenir.

Aux premières douleurs, le Visir, le Mufti, les grands Officiers & les Chefs des Corps Militaires sont mandés au Sérail pour y attendre le moment de l'accouchement dans la salle du sopha : c'est ainsi qu'on désigne la pièce intermédiaire [1], qui sépare la partie du Sérail qu'on nomme le Harem du reste des bâtimens que le Grand-Seigneur occupe avec sa maison.

Douze petites pièces de canon du

[1] Cette pièce se nomme chez les particuliers le Mabein odassi, & ce mot traduit littéralement veut dire la Chambre intermédiaire.

calibre d'un quarteron, & qu'on nomme les pièces du ſopha, ſont rangées dans cette chambre qui a vue ſur la mer. Il y a auſſi une batterie de pièces Suédoiſes ſituée à mi-côté dans le bois de Cyprès qu'on nomme fort improprement les Jardins du Sérail, & les murs de Byſance qui ſervent d'enceinte au Palais ſont bordés en dehors d'une monſtrueuſe artillerie qui ſe croiſe avec celle de Tophana, ſituée vis-à-vis de l'autre côté du port.

Auſſitôt après l'accouchement, le Kiſlar-Aga ſortit du Harem avec l'enfant; c'était une Princeſſe, il vint la préſenter aux grands Officiers qui dreſsèrent acte de ſa naiſſance & de ſon ſexe, après quoi les pièces du ſopha firent leur ſalve qui ne pouvant guère être entendue que par la batterie à mi-côté fut répétée par celle-ci & ſuivie de celle de la pointe du Sérail & de Tophana. A ces diffé-

rentes ſalves ſuccédèrent celles de la Douanne, de la Marine & de la Tour de Léandre [1].

Les crieurs publics annoncèrent auſſitôt cet évenement & la Sultane, qui ve-

[1] Cette tour ſituée ſur un rocher iſolé en face de Conſtantinople & plus près de Scutari que de la Capitale, eſt appellée par les Turcs *Kis-couleſſy* (la tour de la fille). Ils prétendent qu'elle a long-tems ſervi de priſon à une Princeſſe Grecque. Le nom que les Européens lui donnent, ferait préſumer qu'autrefois on la regardait comme la demeure de Héro; mais il faut une circonſpection extrême dans ces ſortes de conjectures, pour éviter le ridicule & même l'abſurdité. Des Voyageurs ont placé une colonne de Pompée à l'embouchure de la mer Noire, où cet illuſtre Romain n'a jamais été. Ils ont appellé du même nom, une autre colonne qui ſe voit à Alexandrie, & que très-certainement Pompée n'a jamais fait élever, & pour revenir aux environs de Conſtantinople, on voit ſur les bords du Pont-Euxin une tour antique, reſtée parmi les débris de pluſieurs autres de même conſtruction, leſquelles bâties en ligne de diſtance en diſtance, ſervaient jadis à ſignaler les batteaux coſaques dont on redoutait les pirateries ſur les bords de la mer Noire. Cette tour iſolée manquait de nom dans ce pays d'ignorance & de barbarie, & nos Européens qui ont la manie oppoſée de vouloir tout ſavoir & tout expliquer, l'ont nommé la tour d'Ovide.

nait de naître fut proclamée *Eibedoullach*, Dieu donnée. On ordonna en même-tems les réjouissances dont la durée fut fixée à sept jours sur terre & trois sur mer, ce qui ne s'était encore pratiqué que pour la naissance d'un Prince ; mais on trouva convenable d'accueillir ainsi le premier enfant qui naissait après deux règnes stériles. Ces fêtes satisfaisaient sur-tout au besoin extrême qu'on avait de s'égayer, & quoiqu'elles fussent très-dispendieuses & très à charge au peuple, les Marchands même se consolaient d'être obligés de fermer leurs boutiques, parce que le despotisme devait également fermer la sienne.

En effet, tous les instrumens de la tyrannie qui ne servent d'ordinaire qu'à opprimer l'humanité, semblent servir uniquement à protéger la licence dans ces tems de réjouissances publiques. On voit renaître à Constantinople ce qui se

pratiquait dans l'ancienne Rome au tems des Saturnales. Il est permis aux Esclaves de respirer, de s'égayer devant le Maître, & même de s'égayer à ses dépens; de nouveaux acteurs s'emparent de la scène, on offre aux Grands le spectacle de leurs propres ridicules, & ces Grands confondus avec le peuple sont contraints par l'usage d'en rire eux-mêmes, ou du moins de paraître s'en amuser.

Au reste on doit concevoir qu'un Gouvernement qui semble étouffer la joie par sa nature, ne peut la forcer à paraître qu'en disparaissant lui-même; & la pauvre humanité toujours facile a tromper, toujours prompte à se faire une illusion flatteuse, lorsqu'elle perd de vue ses tyrans, profite d'un instant de relâche pour saisir cette lueur faible & passagère de félicité.

Les Grecs sur-tout naturellement gai & bruyans se livrent dans ces occasions

à toute l'intempérance de la joie, & passent rapidement de l'oppression au bonheur, de l'humiliation à l'insolence.

Examinons présentement la décoration de ce nouveau théâtre, & mettons les acteurs en scène.

Des poteaux plantés à trois ou quatre pieds de distance devant les boutiques & sur le bord des trotoirs qui prolongent les deux côtés de la rue, sont réunis à leur extrémité supérieure par des arceaux qui joignent aussi les maisons. Cette petite charpente recouverte ensuite en branches de lauriers, mêlées de papiers frisés de différentes couleurs, forme des berceaux auxquels on suspend des feuilles d'oripeaux, que le moindre vent agite avec bruit, leur surface brillante réfléchit, la lumière des lampes de verre & des lanternes colorées dont on garnit tout l'édifice. Les portes des particuliers sont également décorées avec

une

une recherche proportionnée à l'importance ou à la vanité du propriétaire ; mais les maiſons des Grands offrent dans leur décoration le plus grand excès de magnificence. Les rues qui y aboutiſſent ſont recouvertes, juſqu'à une certaine diſtance, en berceaux aſſez élevés pour que les lampes & les découpures ne gênent point le paſſage des gens à cheval : on conduit ces portiques ainſi décorés juſques dans les cours intérieures des Palais, & là des ſalles conſtruites exprès, richement meublées, éclairées par une quantité de luſtres dont la lumière ſe répète dans un nombre infini de miroirs, préſentent aux curieux un point de repos dont le maître fait les honneurs ſuivant la qualité des perſonnes qui s'y arrêtent. D'autres ſe bornent à faire meubler le deſſous de leur porte dont les deux battans ouverts, invitent à s'y arrêter & à prendre une taſſe de café

ou d'autres rafraîchiſſemens que le maître ordonne toujours, & que ſes gens s'empreſſent de diſtribuer.

La porte du Viſir & celle du Jéniſſaire Aga [1] ſont ſur-tout remarquables par la ſomptuoſité des décorations & par la profuſion des colifichets qui y ſont biſarrement mêlés aux ornemens les plus riches. On ne peut voir ſans étonnement cette ſalle du Divan, ce Tribunal redouté & l'effroi de la nature, paré pour quelques jours, ne préſenter que des images riantes.

Des lanternes tournantes ſur leſquelles on a peint des figures ridicules, & ſouvent obſcènes, mêlées avec des tranſ-

1 *Pacha Capouſſi* & *Aga Capouſſi*, la porte du Pacha & la Porte de l'Aga, déſignent l'hôtel du Viſir & celui du Général des Jéniſſaires. Un homme du peuple, ou même un homme inférieur à celui dont il parle, dit auſſi, j'ai été, ou j'ai ſervi à la porte d'un tel; mais le terme de *Capou* ou *Capi* (porte), prononcé ſeul, déſigne toujours le Palais du premier Miniſtre, le lieu où l'on traite toutes les affaires.

parens où sont écrits le nom de Dieu, ses attributs, le chiffre du Grand-Seigneur ou quelques jeux de mots; des morceaux de miroirs taillés en soleil, pour donner de l'éclat à ces illuminations, amusent la multitude dont l'affluence ne tarit pas. Les gens les plus graves * par leur âge & l'importance de leur emploi, n'en sont pas moins sensibles à ces imitations triviales & puériles. J'ai vu un

* L'envie d'obliger un Turc de mes amis, m'avait engagé à porter à son fils un assez joli colifichet; l'enfant se plaisait fort avec moi, & je me faisais une fête du plaisir qu'il allait avoir, lorsqu'à l'aspect de ce joujou, je le vois rallentir sa marche, entrer gravement, regarder mon présent avec une indifférence réfléchie, s'asseoir de l'air du monde le plus sérieux & se concentrer tristement dans son petit orgueil. Bientôt après arrive le grand-père, & par un contraste singulier, le vieillard se récrie sur la gentillesse de l'ouvrage, s'établit sur le tapis pour le mieux considérer, le retourne, l'examine par tout, s'en amuse & finit par le briser. Cette scène me parut d'abord étrange; mais une plus longue habitude en Turquie m'apprit depuis tout ce qu'elle avait d'instructif & de piquant pour un observateur.

petit Palais conſtruit par un Européen avec des rognures de verre & de la colle de poiſſon, acheté mille écus par le Viſir pour figurer dans ſa boutique.

Tant de profuſion chez les Miniſtres & les Grands porterait ſans doute à croire que dans cette circonſtance, l'illumination du Sérail efface toutes les autres.

Un cordon de lampes décorent la première porte & quelques lanternes colorées éclairent les paſſans que la curioſité dirige vers la porte qui ſépare les deux cours. Cette porte eſt ainſi que la première entrée fort meſquinement éclairée; mais cependant aſſez pour faire diſtinguer de vieux drapeaux, de grandes haches, quelques boucliers; des maſſes d'armes, des oſſemens de poiſſons qui paſſent pour des os de géants & quelques autres objets de pareille importance [1]; mais

[1] Dans cette première réjouiſſance on avait joint à ces

là porte de la ſalle d'armes qui ſe trouve à gauche en entrant dans cette cour, offre dans le genre des anciennes armures des choſes vraiment curieuſes à voir [1]. La monnaie plus agréablement décorée préſente un tableau tout à fait différent. Un nombre infini de lampes ſe réfléchiſſent dans une tapiſſerie de piaſtres [2], d'Iſelottes [3], de paras [4], & de ſequins [5] tout neufs, qui forment différens deſſins.

trophées une vieille mître d'Evêque ſuſpendue à la clef de la voûte.

[1] La pièce la plus remarquable de ce dépôt eſt une catapule; c'eſt peut-être la ſeule qui exiſte, mais les Turcs en font ſi peu de cas que ce n'eſt qu'en parcourant l'intérieur de ce magaſin que j'y ai découvert par haſard cette précieuſe antiquité enſevelie ſous un tas de décombres. Ce magaſin d'armes était autrefois une Egliſe Grecque.

[2] Monnaie équivaut à 3 liv.

[3] Piece de trente paras, 2 liv. 5 ſ.

[4] Petite pièce d'argent valant 6 deniers.

[5] Pièce d'or : il y en a de plus ou moins de valeur, & les plus connus dits *Zéremapouls* valent aujourd'hui 9 liv. en obſervant cependant la différence de 20 pour cent, que les monnaies du Grand-Seigneur perdent par le change du commerce avec l'Europe.

Ç'eſt auſſi le ſeul endroit du Sérail où les curieux ſoient paſſablement accueillis par le Zarp-hana-Eminy [1]. Si tout annonce dans la ville que le Deſpotiſme a laiſſé le champ libre aux plus grands excès d'une joie fantaſtique, on ſent également à l'aſpect vraiment lugubre de la première cour du Sérail, que l'intérieur de cette formidable enceinte eſt encore l'aſyle impénétrable où le Deſpotiſme dans un loiſir inquiet, attend le moment de diſſiper cette ivreſſe de liberté momentanée qui anime tous les individus.

On ne peut en effet conſidérer la gaieté exceſſive du peuple, que comme un accès de frénéſie, capable d'allarmer le Deſpote, s'il en permettait la durée. J'ai déja dit que les Grecs ſe diſtinguaient ſur-tout par leur joie inſolente & effrénée. Cependant les Juifs toujours occupés du commerce, toujours tourmentés

[1] Intendant de la monnaie.

par la ſoif du gain, après avoir tiré tout le parti poſſible de la fabrication & de la vente des lanternes, vont enſuite débiter des bouffonneries à la porte des Grands où l'on diſtribue des paras à tous les baladins qui s'y arrêtent.

Pluſieurs gens en place établiſſent devant leur hôtel des comédies à demeure, dont les ſujets variés, mais toujours du genre le plus indécent, ſont joués à la grande ſatisfaction du public. Au reſte ſi les mœurs ſont peu ménagées dans ces divertiſſemens, le Gouvernement ne l'eſt pas davantage. On voit à chaque inſtant des troupes de Grecs & de Juifs repréſenter les différentes Charges de l'Empire & en exercer les fonctions, de manière à les tourner en ridicule. Dans cette fête dont je fus témoin, le coſtume du Prince lui-même, & celui de toute ſa ſuite ne fut point reſpecté. Une troupe de Juifs eut l'audace de le

contrefaire; il eſt vrai qu'on ne tarda pas à réprimer l'inſolence de cette imitation, elle fut interdite : mais on laiſſa jouer le grand Viſir, & dès-lors aucune charge ne fut épargnée.

J'ai vu entr'autres un faux Stambol Effendiſſy [1], auquel on laiſſait exercer tranquillement une juſtice diſtributive aſſez ſévère. Le haſard le fit rencontrer avec le véritable, ils ſe saluèrent réciproquement avec beaucoup de gravité, & continuèrent chacun leur route. Une autre troupe qui imitait le Jéniſſaire Aga fut s'emparer de l'hôtel de ce Généraliſſime pendant qu'il était à faire ſa ronde, & ſes gens traitèrent le maſque avec autant de diſtinction que s'il eût été leur maître. A ces plaiſanteries ſuccédèrent d'autres facéties encore moins aimables & qu'on ne réprima pas davan-

[1] Lieutenant de Police de Conſtantinople.

tage. De prétendus Officiers des Ponts & Chaussées suivis de paveurs, dépavaient la porte des particuliers qui ne se rachetaient pas à trop bon marché. D'autres masques sous l'accoutrement de pompiers, rançonnaient d'une autre façon; en un mot, on jouait les vexations de tout genre, & pour les bien jouer on les imitait au naturel. A la fin tout cela devenait onéreux & très-incommode; mais le terme expiré, le bâton reparut & tout rentra dans l'ordre [1].

Le Despotime fut cependant contraint de respecter encore la liberté pendant les trois soirées destinées aux feux d'artifice sur mer.

1 Les Besestins offrent dans les Donanemas le coup-d'œil le plus riche. Celui des Jouailliers est sur-tout éclatant en pierreries, que les marchands y étalent, & ces marchés couverts sont ce qu'il y a de plus curieux & de plus véritablement magnifique. Les Tcharchis autres marchés, où toutes les drogueries sont rassemblées, m'ont aussi paru passablement décorés.

Le corps de la Marine, celui des Dgébedgis [1], & le corps de l'Artillerie s'étaient préparés à fournir chacun un feu d'artifice pour trois nuits consécutives. De grands radeaux traînés au milieu du port en face de Yalikiosk [1], où le Grand-Seigneur devait se rendre, furent disposés pour offrir le spectacle consolant de la prise de Malte, où celui de quelques combats dans lesquels les Mahométans battent toujours infailliblement les Chrétiens. Beaucoup de pétards, encore plus de fumée & si peu de feu, qu'à peine dans les beaux momens, on distingue les murailles du château de Carton qu'on attaque, ne donnent pas une grande idée du génie des Artificiers. Ils n'ont pas

[1] Dgebedgis, ce corps ne peut être assimilé à aucun des nôtres. Son service est d'avoir soin des armes, des poudres & de tous les ustensiles de guerre qui se conservent en magasin.

[1] Le Kiosk de la Marine, il est situé en dehors du Sérail sur le bord de la mer, & sert à toutes les cérémonies relatives à la flotte, ainsi qu'au débarquement & à l'embarquement du Grand-Seigneur.

non plus de merveilleux ſuccès dans l'art de tirer des fuſées d'honneur. Le plus grand nombre de ces fuſées après avoir langui ſur le chevalet, vont s'éteindre dans la mer, avant que la garniture ait le tems de prendre feu.

Les fuſées de gerbe, plus légères & mieux proportionnées s'élèvent un peu davantage; mais la plupart s'allument lentement, faute d'avoir bien diſpoſé les mèches, & ſe dirigent d'une manière très-irrégulière; il faut pourtant convenir que ces défauts même donnent aux bouquets d'artifice des Turcs un air de profuſion & une durée qui les rend fort agréables; l'applaudiſſement n'eſt cependant général qu'au moment où les malheureux Grecs ou Juifs, loués pour porter un habit à l'Européenne & défendre l'aſſaut avec quelques ſerpentaux dont la proviſion s'épuiſe bien vîte, font aſſaillis, culbutés & accablés en raiſon

de leurs vêtemens de tous les coups de poing que le droit de la guerre autorise, & que leur qualité d'infideles ne leur permet pas de rendre.

Le plaisir d'assommer les Chrétiens est pour les Turcs un si grand régal, que les favoris de Sultan Mahamout, d'ailleurs gens fort aimables, n'imaginèrent rien de mieux pour amuser leur Maître dans une fête qu'ils lui donnèrent dans l'intérieur du Sérail : ils trouvèrent aussi le sujet si simple & si naturel qu'ils n'hésitèrent pas à faire prier les Ambassadeurs Européens de prêter leur garde-robe. On fit endosser ces habits à des Juifs toujours destinés à être battus & toujours prêts à se laisser battre quand on les paie. Tous les courtisans du Grand-Seigneur convinrent aussi que jamais cette canaille n'avait mieux gagné son argent que ce jour-là. Passe pour les Juifs assurément ; mais fallait-il prêter des habits, & nos

Européens n'auraient-ils pas dû sentir l'inconvénient qu'il y a toujours à se laisser représenter d'une manière ridicule.

Les réjouissances étaient à peine terminées qu'on annonça une nouvelle grossesse; elle donna naissance à Sultan Sélim, & la Princesse Eibed Oullah son aînée fut mariée à l'âge de six mois à un Pacha fixé dans son Gouvernement, qu'on avait plus d'envie de dépouiller que de favoriser, & qui sentit aussi bien plus vivement la nécessité d'envoyer annuellement cent mille piastres pour l'entretien de sa jeune épouse, que l'honneur d'une aussi belle alliance.

Melek Pacha éprouva aussi dans ce genre un désagrément qui dut lui paraître encore plus sensible. Jeune, aimable & parvenu à la place de Capitan-Pacha [1],

[1] *Capitan Pacha*, en mer cette dignité est la même que celle d'Amiral; mais elle ne peut lui être assimilée, lorsque la flotte est désarmée. Cette charge ne donne que le rang de

il jouissait tranquillement dans son intérieur du plaisir de n'avoir qu'une seule femme qui fixait tous ses soins dont il était tendrement aimé. La bienveillance de son Maître venait de l'élever à la dignité de Visir [1], & rien ne manquait à son bonheur, lorsqu'une sœur du Grand-Seigneur, veuve pour la sixieme fois, le vit passer dans une cérémonie publique. Frappée de la bonne mine de Mellek, cette vieille Sultane le demanda à son frere, qui sur le champ fit signifier à l'Amiral qu'il l'honorait

Pacha à deux queues. Elle est cependant occupée quelquefois par des Visirs du banc, c'est-à-dire des Pachas, qui par leur rang portent le même bonnet que le Grand Visir, & siégent au Divan du Grand-Seigneur pendant qu'ils habitent Constantinople.

1 On appelle Visir tous les Pachas à trois queues. Il ne faut donc pas confondre cette dignité avec celle de Grand-Visir. Celui-ci est distingué par le Sceau de l'Empire; le cachet du Grand-Seigneur. Il possède le premier instrument du Despotisme. On le nomme par cette raison Visir Asem, le Grand Visir.

de son alliance. Ce fut un coup de foudre; mais il n'y avait pas de reméde, & Mellek fut forcé de congédier sa femme sur le champ : elle ne survécut que peu de jours à son malheur; & le Pacha plus courageux ou moins sensible se résigna; il continua de plaire, il plut même au point que le Grand-Visir, pour se débarrasser d'un concurrent dangereux, fit donner à Mellek un Gouvernement qui le débarrassa lui-même des empressemens de sa vieille Princesse [1].

Sultan Mustapha continuait à s'occuper des finances en dépouillant soigneusement les comptables & en s'apropriant par la voye des confiscations ce que les prévaricateurs avaient volé dans

[1] On a déja vu que les Sultanes ne peuvent sortir de Constantinople. Le Despotisme craint sans doute qu'en les laissant s'éloigner avec leurs maris, l'enfant mâle qui naîtrait échappât à ses coups.

l'Empire. Déja Sa Hauteſſe jouiſſait de la ſatisfaction d'avoir complетté pluſieurs haſnés [1], & de les avoir mis ſous le ſcellé, mais c'était peu de choſe encore au gré de ſa paſſion dominante, il réſolut d'attenter à la fortune du Pacha de Bagdat. La conduite indépendante de ce Gouverneur offrait à la vérité plus d'un prétexte au déſir de le dépouiller; mais il était plus aiſé de prononcer cet arrêt que de l'exécuter : la richeſſe & l'éloignement ſont de grands moyens de défenſe.

[1] Haſné veut dire tréſor, & ſe dit de la totalité du tréſor du Souverain; mais ce mot s'emploie auſſi comme expreſſion numéraire, & dans ce cas il déſigne dix mille bourſes, qui, à la différence près du change, valent quinze millions; & c'eſt lorſque cette ſomme complette eſt raſſemblée dans des coffres qu'on y met le ſcellé comme on ferme un ſac de 1200 liv. Muſtapha prenait un tel plaiſir à cette occupation qu'il ſacrifiait tout pour groſſir ſon tréſor. Il fit vendre à l'encan beaucoup de bijoux, & même il envoya à la monnaie tout ce qui lui fut donné par la Cour de Dannemark en vaiſſelle d'or ou d'argent, lors de la concluſion de ſon Traité avec la Porte.

Muſtapha

Mustapha se flatta cependant de suspendre son sujet qu'il n'espérait pas de dompter : un Capidgi-Bachi [1], porteur en apparence d'un témoignage de bienveillance, mais essentiellement muni d'un ordre adressé aux juges du Divan de Bagdat, pour abattre la tête du Pacha, se rendit auprès de lui : de son côté le Gouverneur attentif à tous les émissaires de Constantinople, & connaissant assez les successeurs à l'Empire Grec, pour

1 Capidgi-Bachis : espèce de Chambellans qui prennent sous le bras ceux qui sont admis à l'audience du Grand-Seigneur & les conduisent devant sa Hautesse. Ils sont aussi chargés de toutes les commissions extraordinaires qui ont pour objet l'exécution des ordres du Sultan, de quelque nature qu'ils soient. Rassembler des vivres, lever des troupes, confirmer un Pacha ; lui soutirer de l'argent, lui couper la tête avant de le dépouiller, ou après l'avoir dépouillé de ses richesses ; en conduire un autre en exil, souvent l'empoisonner en route, tout cela est du ressort des Capidgis Bachis ; c'est le casuel de leur emploi. Les Saladhors, (Ecuyers) sont employés aux mêmes fonctions dans des rapports plus subalternes, & le plus ou le moins d'adresse dans l'exécution des ordres dont ils sont porteurs, décide de leur avancement.

les craindre eux & leurs présents [1], fit visiter le Capidgi avant de l'introduire au Divan, trouva l'ordre secret dont il était porteur, lui fit couper la tête & envoya cette tête au Grand-Seigneur pour toute réponse. D'autres tentatives ne furent pas plus heureuses, & ces exemples imités par d'autres Pachas moins riches & moins éloignés que celui de Bagdat, encouragèrent à la résistance, & réduisirent la Porte à la seule ressource d'assassiner ou d'empoisonner ceux de ses Officiers qu'elle voulait punir. Dans ce cas l'émissaire déguisé de son mieux & muni d'un ordre qu'il tient bien caché, tâche d'approcher le proscrit, choisit, s'il se peut, le moment du Divan, saisit l'instant de tuer son homme, présente son ordre, & ne court plus de danger, s'il a été assez adroit pour ne pas manquer son coup.

[1] *Timeo Danaos & dona ferentes.*

Voilà ce qu'on appelle une justice éclatante; mais le poison demande moins de courage, & l'on commence à le préférer pour cette raison.

Ceux des Pachas ou autres vexateurs qui par une rétribution habituelle d'une partie de leurs rapines, savent assouvir l'avidité de la Sublime Porte, jouissent de la portion qu'ils se réservent avec une sorte de sécurité; mais ils ne préservent leur fortune après leur mort qu'en la confiant à celui qui gére leurs affaires ou à quelque homme, sur la probité duquel ils croient pouvoir compter. Cependant ces fidéi-commis exposent à de terribles dangers, & la crainte de se perdre, ou du moins celle de perdre sa propre fortune, portent souvent à l'infidélité. On pourrait peut-être ajouter à ces motifs la tentation si naturelle de s'approprier les biens du défunt dans un pays où le mot d'honneur &

celui de probité sont à peine connus.

On jugera parfaitement des procédés du Gouvernement Turc en matière de succession par la manière dont le fisc compta avec les gens d'affaires de Rakub Pacha, qui depuis long-temps avait épousé une sœur du Grand-Seigneur.

Ce Visir, célebre par l'activité de son ame, l'atrocité de son caractère, & la finesse de son esprit, mourut en place, & dans ce période de crédit qui semblait ne laisser aucun motif d'inquiétude à ses gens d'affaires; mais sa fortune les rendait comptables, & les calculs exagérés de Sultan Mustapha pouvait les montrer coupables. Cependant le scellé fut apposé au nom de Sa Hautesse, qui se réserva l'examen de la succession.

Un Turc revêtu de la charge de Trésorier du feu Grand-Visir, fut arrêté à l'instant du scellé, ainsi qu'un Arménien qui avait été constamment le Banquier de ce Ministre; ces deux mal-

heureux enchaînés dans les prisons du Sérail, éprouvaient à chaque instant la terreur de la mort que leurs gardiens se plaisaient à leur inspirer. On leur faisait payer leur nourriture au poids de l'or, & les moindres facilités, les moindres adoucissemens leurs étaient vendus au prix le plus exorbitant. Enfin ils rendirent leurs comptes, & l'examen que le Grand-Seigneur prit la peine d'en faire lui-même, ne servit qu'à prouver leur innocence, mais l'avidité trompée par cet examen, eut recours aux tourmens pour obtenir l'aveu d'un fidéi-commis qui n'existait pas.

Le Bostandgi - Bachi fut chargé de cette horrible vexation; les délations les plus calomnieuses furent écoutées. On supposa des sommes énormes passées secrétement dans leurs mains, & la question la plus cruelle fut employée toujours sans fruit, quant à la décou-

verte de la vérité, mais utilement pour l'avarice du Prince qui engloutit la plus grande partie des richesses que l'Arménien tenait du commerce de son pere. Le Trésorier éprouva le même sort, & fut contraint de racheter sa vie au prix de toute sa fortune, après avoir subit les tourmens les plus cruels.

Telle est la justice que le despote exerce légalement sans doute, puisqu'aucune loi ne réclame contre ces atrocités & que l'habitude de les souffrir, étouffe jusqu'à la plainte.

Voyons actuellement la justice rendue dans les tribunaux Turcs, sur un code écrit, révéré par l'opinion & commenté par des magistrats départis à cet effet. Et vous qui justement touché des inconvéniens & de la multiplicité de nos formes judiciaires, avez osez dire, sans pouvoir assurément le penser, que la justice chez les Turcs était préférable

à la nôtre; examinez avec attention le tableau que je vais vous offrir, & si vous en avez le talent, tâchez d'indiquer quelques remédes à la surabondance qui nous nuit, corrigez notre intempérance, mais ne nous vantez pas la famine.

Le Grand-Seigneur est en même temps le successeur au Califat & le chef du Gouvernement militaire; son despotisme est établi sur le Coran, & l'interprétation de ce livre, est exclusivement attribuée au corps des Ulemats; tout doit être soumis à la loi, tout doit obéir au Souverain. Ces deux pouvoirs ont la même source; on apperçoit déja le choc & les débats qui doivent naître entre deux puissances, dont le droit est égal, & dont les intérêts sont différens: on voit également que le pouvoir de se nuire les réunit souvent, & les contraint à des égards & des ménagemens réciproques.

En effet si les Ulemats peuvent faire parler la loi à leur fantaisie, & animer le peuple contre le Souverain, celui-ci peut d'un seul mot déposer le Mufti, l'exiler & même le perdre aussi bien que tous ceux de son corps qui lui déplaisent. La loi & le despote, doivent également se craindre & se respecter ; mais le despote, s'il n'est pas un imbécille, emporte nécessairement la balance, il dispose de tous les trésors, de tous les emplois & de la vie de tous ses sujets, il a de terribles moyens pour se faire obéir.

Examinons actuellement l'usage du pouvoir, soit de la part du Grand-Seigneur soit de la part des Juges.

Plus le pouvoir du Grand-Seigneur est étendu, moins il est facile de limiter celui des Officiers qui le représentent. Les Pachas sont dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman les Gouverneurs &

les fermiers de leurs Pachaliks ; ils y donnent à chaque diſtrict des gouverneurs & des fermiers particuliers ; ceux-ci diſtribuent dans chaque canton d'autres ſous-fermiers non moins deſpotes, de manière que dans cette cruelle hiérarchie, chaque ſubalterne perçoit le double de ce dont il eſt comptable.

Si le droit du fermier peut s'exercer d'une manière ſi deſtructive ſur le revenu annuel de chaque territoire, le gouverneur de la province armé d'un pouvoir plus vaſte & plus redouté, détruit encore avec bien plus d'audace & de facilité. Il eſt le maître de multiplier les vexations, les avanies & les déprédations de tout genre au gré de ſes deſirs avides. Le moindre prétexte ſuffit pour citer à ſon tribunal ceux qu'il lui plaît de citer, & l'homme riche au pied de l'homme inſatiable, n'eſt jamais innocent.

Cependant le Souverain, obſervateur tranquille en apparence, attend pour punir le vexateur que le produit des vexations ſoit ſuffiſant, pour mériter une place dans ſon treſor particulier, mais ſi le Grand-Seigneur ſemble ne guetter que l'homme en place, en vain un homme riche voudrait échapper au deſpotiſme, en ſe tenant dans l'obſcurité, il ſera bientôt revêtu d'un emploi qui donnera tôt ou tard, au Prince le droit de compter avec lui. Cet homme n'a donc rien de mieux à faire que de commencer par compter avec les autres, & de reduire le fruit de ſes rapines en argent comptant pour le cacher plus facilement. On a déja vu que les gens de loi ſont les ſeuls qui puiſſent jouir tranquillement de leur fortune, & je ne parlerai point des ſujets Chrétiens ou Juifs. Ceux-ci mépriſé, inſultés même par le portefaix muſulman qui

les sert, ne peuvent être considérés par le Gouvernement, que parce que leur industrie accumule des richesses que les avanies journalières font refluer par le canal des gens en place, dans le goufre où le Souverain engloutit tout.

On pourrait croire sur la foi des Européens que la douane est plus douce chez les Turcs que chez les autres Nations. Les Francs n'y paient en effet que trois pour cent. Je veux bien ne pas mettre en ligne de compte les avanies qu'ils essuient d'ailleurs dans tous les genres ; ce sont des étrangers : leur position n'entre point dans l'examen des mœurs & du Gouvernement des indigènes. Ceux-ci sont assujettis à payer sept pour cent de douane, & dix sur beaucoup d'articles de consommation ; par une clémence que l'on affecte aussi de vanter, on perçoit ce droit en nature : mais qu'en résulte-t-il ? Que sur cent

turbots qu'un pêcheur apporte, on lui prend les dix plus beaux & qui valaient ſeuls tout le frétin qu'on lui laiſſe.

Conſultons préſentement les livres de Loi, & voyons comment ont ſait les interprêter dans les Tribunaux.

Tout doit être jugé ſur la dépoſition des témoins. C'eſt la première loi du Légiſlateur des Arabes. On ne peut donc ſe préſenter en Juſtice, ſans que le demandeur & le défendeur en ſoient également pourvus : il n'y a donc point de procès ſans faux témoins. L'art du Juge conſiſte à deviner par des interrogations captieuſes à laquelle des deux parties il doit adjuger le droit d'affirmer, & ce premier jugement décide le procès : ſi une partie nie, l'autre eſt admiſe à prouver ; de ſorte que conduit en Juſtice par un homme que je n'ai jamais vu, pour lui payer une ſomme que je ne lui ai jamais due, je ſerai contraint de la lui

payer ſur la dépoſition de deux témoins Turcs qui affirmeront ma dette. Quel eſt le moyen de défenſe qui me reſte ? Ce ſerait de convenir que j'ai dû ; mais d'aſſurer que j'ai payé. Si le Cadi n'eſt pas gagné, il m'adjugera les témoins, j'en trouverai bientôt moi-même, & il ne m'en coûtera qu'une rétribution fort modique pour les gens qui auront pris la peine de ſe parjurer pour moi, & le droit de dix pour cent au Juge qui m'a fait gagner ma cauſe.

C'eſt toujours celui qui gagne qui paie les frais ; la crainte de perdre l'argent qu'on a ne réprime donc pas le deſir de s'emparer de celui des autres ; & les peines portées contre les ſuborneurs de témoins & contre les faux témoins eux-mêmes [1] doivent être rarement pronon-

[1] La peine portée contre les faux témoins eſt de les promener dans les rues ſur un âne, la tête du coupable tournée du côté de la queue de l'animal ; mais je n'ai jamais vu cette loi miſe à exécution.

cées, le Juge dont ils font fructifier le domaine, leur doit des ménagemens.

Un Turc voulait dépouiller son voisin d'un champ qu'il possédait très-légitimement. Ce Turc commence par s'assurer d'un nombre suffisant de témoins prêts à déposer que le champ lui avait été vendu par le propriétaire; ensuite il fut trouver le Juge & lui remit 500 piastres pour l'engager à autoriser son usurpation. Cette démarche prouvait assez l'iniquité de sa demande. Elle indigna le Cadi, il dissimula, écouta les parties, & sur ce que le légitime possesseur n'opposait que l'insuffisance de son titre de possession : vous n'avez donc point de témoins, lui dit-il? Eh bien, j'en ai cinq cent qui déposent en votre faveur; il montra alors le sac qu'on lui avait remis pour le séduire, & chassa le séducteur.

Ce trait qui fait honneur à l'intégrité

du Juge, n'en fait pas sans doute à la loi; elle est toujours la même, & tous les Cadis ne ressemblent pas à celui que je cite.

Dans les causes compliquées, les parties ajoutent aux témoins, la précaution de se munir d'un Fetfa du Mufti; mais ces décisions comme je l'ai déja observé, n'étant donnée par le Chef de la Loi que sur l'exposé qu'on lui présente, chaque partie en obtient facilement une qui lui est favorable.

On n'a pas non plus terminé son affaire par un jugement formel qui donne gain de cause. Il n'y a de certain que les frais qu'il faut payer. Si la partie adverse fait naître un nouvel incident, il faut plaider encore & payer de nouveau les frais.

Un avantage précieux de la Loi civile chez les Turcs, serait sans doute le droit qu'elle donne à chaque particulier, de plaider lui-même sa cause; mais que

lui reste-t-il de cet avantage dans un pays où le jugement est arbitraire? De-là vient que les Juifs, les Arméniens & les Grecs ont conservé à leurs Chefs une espèce de jurisdiction civile à laquelle ils se soumettent quelquefois, pour éviter que le fonds du procès ne soit dévoré par le Cadi qui le jugerait; mais excepté les Juifs qui sont plus soumis à leur Kakam que les Chrétiens à leur Patriarche, il est assez commun que la partie lézée évoque l'autre aux Tribunaux Turcs, qui finissent alors par s'enrichir de leurs dépouilles respectives.

La Loi concernant les Esclaves les soumet à celui qui les achette; invite à les bien traiter, ou à les vendre quand on n'en est pas content, & les Esclaves ne peuvent être reçus en témoignage ni pour ni contre leur Maître.

Le nommé Draco Grec, puissamment riche, possédait deux belles maisons de

campagne contiguës au village de Tarrapia sur le canal de la mer Noire à trois lieues de Constantinople, il y passait l'été avec toute sa famille, & plusieurs esclaves Chrétiennes qui le servaient : on avait établi dans son voisinage un chantier pour la construction d'un vaisseau. Un des constructeurs Turc profita de cette circonstance pour courtiser une des esclaves Chrétiennes. Draco la surprit, la maltraita, & pour se venger, elle mit le feu aux deux maisons qui furent totalement consumées. A ce trait de noirceur, elle ajouta l'audace de s'en vanter; & Draco craignant avec raison de nouveaux effets de fureur de cette méchante créature, la fit enlever nuitamment & conduire chez un Juif, avec ordre de l'enfermer soigneusement & de la vendre au plutôt de manière à l'éloigner pour toujours. Cependant cette esclave trouve le moyen de crier par la fenêtre

qu'elle eſt Turque. La populace s'aſſemble, la garde arrive, la maiſon du Juif eſt enfoncée : on conduit la fille chez le Viſir ; là elle affirme de nouveau qu'elle eſt Turque, que Draco l'a retenue eſclave & l'a maltraitée pour l'obliger de ſe faire Chrétienne, qu'elle a mis le feu à ſa maiſon pour ſauver une Muſulmane. On loua ſon zèle, on remercia la providence, & Draco fut pendu deux jours après l'incendie, devant ſes maiſons qui fumaient encore.

On demandera ſans doute ce qu'eſt devenue la Loi qui n'admet pas le témoignage des Eſclaves contre leur Maître, celle qui condamne un incendiaire aux flammes, & celle qui admet le défendeur à plaider lui-même ſa cauſe ; rien de tout cela ne fut examiné ; un Chrétien ne mérite pas tant d'égards en Turquie.

Après avoir vu périr l'innocent,

voyons comment la loi traite les criminels. On ne peut le dire sans horreur, c'est pour ces monstres qu'elle a des ménagemens. En effet la loi qui condamne l'assassin à perdre la vie, permet aux plus proches parens du mort de lui faire grace. On conduit le criminel sur le lieu du délit: celui qui fait l'office de bourreau fait aussi celui de médiateur; il traite jusqu'au dernier moment avec le plus proche parent du mort ou avec sa femme qui suit ordinairement pour assister à l'exécution. Si les propositions sont refusées, le bourreau exécute la sentence; si elles sont acceptées, il reconduit le coupable au Tribunal pour y être absous. Cependant l'accommodement a rarement lieu, parce qu'il y a une sorte d'opprobre attachée à vendre le sang de ses parents ou de son mari; mais on sent qu'en vertu d'une loi pareille, nous verrions quelquefois parmi

nous les plus lâches & les plus exécrables assassins jouir en paix du fruit de leurs crimes.

Un jeune Turc pressé d'hériter avait assassiné son pere & fut condamné sur les plus fortes preuves à avoir la tête tranchée. Un de ses amis, compagnon de ses débauches, court chez son Juge avec une forte somme; là il apprend que la sentence est déja prononcée; il ne se décourage point, il presse le Juge, que la vue du trésor avait déja persuadé: je ne puis, dit-il à son client, absoudre votre ami que sur une preuve de son innocence plus forte que celle qui l'a montré coupable. Ayez le courage de vous déclarer l'assassin de son pere, produisez deux témoins: je vous condamnerai à subir la peine qui vient d'être prononcée contre votre ami, il rentrera dès ce moment dans tous ses droits & pourra vous faire grace. L'entreprise était sans

doute hasardeuse, un parricide ne devait pas inspirer une grande confiance. Cependant le coupable fit grace au meurtrier supposé, & cette atrocité préparée par loi eut un plein succès.

Pour que les voleurs de grands chemins soient punis, il faut qu'ils soient arrêtés en flagrant délit. Le Législateur Arabe devait sans doute ce ménagement à une nation qui ne vivait que de rapines. Aussi les Etats du Grand-Seigneur sont-ils infestés de ces Brigands qu'on nomme Haidouts, ils y commettent les plus grandes horreurs, & les efforts que le Gouvernement fait rarement, pour les réprimer, & qu'il fait toujours alors d'une manière mal-adroite, ne tendent jamais qu'à les disperser & à les éloigner de la Capitale. S'ils commettent quelques assassinats dans un village, le Cadi qui s'y transporte, en rançonne les habitans, sans s'occuper de la re-

cherche des coupables. C'eſt auſſi par cette raiſon que le premier ſoin des habitans de la campagne eſt toujours de chercher à ſouſtraire la connaiſſance du crime aux Juges dont la préſence eſt plus dangereuſe que celle des voleurs. Ceux-ci ſont en Turquie, ce que ſont dans nos villes, les ouvriers qui n'ont pas la maîtriſe. On les punit quand on peut les ſurprendre au travail; ils quittent leur métier, lorſqu'ils ſe ſont enrichis, racontent leurs chefs-d'œuvre, acquièrent de la conſidération, & parviennent à des emplois qui leur donnent le droit d'exercer leur induſtrie.

Le dogme du Coran qui enjoint de ſe ſoumettre aux décrets de la providence, ne ſemblait pas devoir être compris dans le Code criminel; cependant un Turc ayant tué un Chrétien d'un violent coup de bâton ſur le crâne, le Juge après s'être fait repréſenter l'inſtrument du

meurtrier & avoir bien & duement vérifié la qualité du bois dont était fait le bâton, prononça qu'elle était trop légère pour que le Chrétien fut mort du coup sans une volonté directe de la providence, à laquelle il n'appartenait pas aux hommes de s'opposer. On ne retrouverait pas aisément le chapitre du Coran, d'où cette Sentence a été tirée ; mais il paraît indubitable que si le Chrétien eut commit l'assassinat en question sur la personne d'un Turc, le Juge n'aurait jamais pensé qu'il fût l'exécuteur des ordres de Dieu.

Outre les Procès qui suivent les formes judiciaires d'informations, de vérifications de titres & d'appels aux Tribunaux supérieurs, toutes les querelles particulières & les accusations de premier mouvement sont portées sur le champ au Tribunal, lorsqu'une partie le requiert, sans que l'autre puisse sur-tout

héſiter de s'y rendre, ſi la querelle a eu lieu en préſence du peuple. Au ſeul mot de Juſtice, on voit toujours la multitude prendre fait & cauſe contre celui qui s'y refuſe, le nom de la Juſtice eſt ſacré chez toutes les nations. C'eſt le point central de l'eſprit humain, on peut s'y méprendre, on peut chercher à l'éluder, on peut travailler à faire illuſion aux autres, on peut ſe la faire à ſoi-même, la Juſtice règne toujours inviſiblement, & le crime ne lui rend pas moins hommage que la vertu.

Chaque quartier a ſon Mekkemé [1], dans lequel un Cadi eſcorté de ſon Naïb [2], ſiége à toute heure du jour, pour y écouter les plaintes, & rendre une juſtice d'autant plus prompte que les frais ne manquent jamais de ſuivre immédiatement la ſentence.

1 Mekkemé : Tribunal où ſe rend la juſtice.
2 Naïb, premier Clerc de Juge.

Celle que le Stambol Effendiffy [1] exerce fur tout ce qui a rapport à l'approvifionnement de la Capitale, paraît être plus défintéreffée, & n'a cependant qu'une apparence plus noble & plus majeftueufe. Il fixe le prix des denrées, le fait publier & veille par lui-même ou par le moyen d'un Subdélégué nommé Murtafib fur l'intégrité des poids & des mefures. Précédé de quatre Jéniffaires en habit de cérémonie & le bâton à la main, cet Officier monté fur fon cheval parcourt la ville ayant à fes côtés un de fes gens tenant en main des balances déployées. Un autre porte des poids, un troifième un marteau, & le refte du cortège eft armé de bâtons & d'autres inftrumens néceffaires pour punir les coupables.

[1] Stambol Effendiffy : Le Lieutenant de Police de Conftantinople ; c'eft le premier degré qui conduit un homme de Loi aux grandes charges qui font ainfi que celle-ci à la nomination du Grand-Seigneur, fans égard à aucun rang d'ancienneté.

Ce groupe est toujours précédé par quelques hommes déguisés qui vont furtivement saisir un pain sur une boutique, les balances & les poids d'un vendeur de fruits ou d'autres denrées & tout autre objet qui peut convaincre le délinquant de sa friponnerie.

Le pain apporté au Magistrat est placé dans la balance en opposition aux poids qu'il doit peser, tandis que le boulanger déja saisi, & en présence de son Juge, attend le mot qui doit le renvoyer absous, lui faire donner la bastonnade, ou même lui imposer quelque punition plus sévère encore, comme celle d'avoir l'oreille clouée à sa boutique; enfin même celle d'être pendu, si le Juge a un peu d'humeur; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le véritable Boulanger, le propriétaire du four, celui dont on punit la friponnerie, n'est pour rien dans cette affaire, il conserve

tranquillement chez lui le produit journalier du faux poids que l'on punit, & laisse à un de ses garçons au maître Valet de son four tout le danger & tous les inconvéniens de sa malversation. Celui-ci s'oblige moyennant un double salaire, à représenter son maître, & cet avantage est sollicité par le second garçon, quand le premier est pendu, cela ne décourage personne. Il faut cependant convenir que les punitions ne sont pas à beaucoup près aussi fréquentes, qu'elles sont fréquemment méritées.

La rétribution que les maîtres Boulangers paient au Stambol-Effendissy est considérable, & si ce Magistrat doit empêcher les grands abus & les friponneries bien avérées, il a aussi un extrême intérêt de leur donner certaines facilités dans leur commerce, pour s'assurer à lui-même le tribut qu'ils lui paient; mais il ne doit aucun égard aux

petits Marchands qui courent les rues, leurs poids, leurs balances sont saisis & brisés à coups de marteau pour la moindre imperfection, & la bastonnade complette ordinairement la cérémonie, à moins que ces malheureux ne sachent se tirer d'affaire, comme on s'en tire en Turquie, les plus adroits s'accommodent même avant d'être traduits devant le Juge, & obtiennent meilleur marché des gardes déguisés qui les arrêtent, & qui chemin faisant, font ainsi valoir leur petit emploi.

A ces précautions prises pour assurer la fidélité dans la vente des comestibles, le Gouvernement ajoute la fixation des prix ; mais on n'en paie pas moins ce que les choses valent ; sous le Despotisme, la multitude est facilement trompée. Ce n'est pas un état d'aisance que le peuple demande, il n'en a pas l'habitude ; mais il a quelquefois des accès de

douleur & de désespoir. Il prend alors le ton & le caractère de son maître, il veut être obéi, & il croit l'être quand pour remédier aux plaintes que lui arrache l'excessive cherté des vivres, le Visir ordonne de les vendre à plus bas prix; & que sorti *incognito* pendant la publication de cette loi, ce Ministre a fait pendre un garçon Boulanger. Personne ne s'informe à quel titre on a sacrifié ce misérable; mais tout le monde en trouve le pain meilleur.

Comment un si grand mépris pour l'humanité peut-il être accompagné, chez les Turcs, de la plus bisarre bienfaisance envers les animaux les moins utiles à la société? Sans doute que la barbarie même a besoin de quelque relâche, elle écrase les hommes sous le poids d'un sceptre de fer; mais elle sourit aux objets dont la nullité ne lui laisse aucune inquiétude, & l'orgueil du Despo-

tisme, en confondant tous les êtres choisit ses favoris dans les plus faibles.

C'est sans doute par ce principe que le Gouvernement en exerçant le plus rigoureux monopole sur le bled qui se consomme dans la Capitale par une extraction ruineuse au Cultivateur, & une distribution moins onéreuse aux Boulangers qu'aux consommateurs, accorde tant pour cent en faveur des tourterelles. Une nuée de ces oiseaux vient fondre assiduement sur les bâteaux qui traversent le Port de Constantinople & transportent cette denrée à découvert, soit pour l'emmagasiner, soit pour l'envoyer en mouture; sans que les bâteliers s'opposent jamais à l'avidité de ces oiseaux. Cette facilité qu'on leur donne de glaner sur les bleds les attirent en si grand nombre & les familiarisent au point que j'en ai vu sur les épaules des

rameurs attendre une place vacante pour aller à leur tour ſe remplir le jabot.

C'eſt encore d'après des obſervations très-peu réfléchies que les voyageurs ont prôné la charité des Turcs envers d'autres animaux.

Il y a dans Conſtantinople une grande quantité de chiens de la même race que ceux des bergers, c'eſt-à-dire, à muſeaux & à oreilles de renard. Ces animaux répandus dans tous les quartiers de la ville ſemblent avoir la même origine; mais ils n'ont point de maîtres particuliers, & ceux de chaque canton font à frais communs une guerre ſévère aux marodeurs qui paſſent leurs limites. On reconnaît à leurs mines triſtes, à une démarche faible & languiſſante, ainſi qu'à leur exceſſive maigreur, ceux de ces animaux qui n'étant pas nés dans des quartiers à boucheries ſont réduits aux ſeules ordures que l'on jette, & qu'ils

sont encore trop heureux de devoir au défaut de Police qui les leur abandonne. La prodigalité des enfans qu'ils sont fort soigneux de caresser, leur procure aussi quelque ressource. Les femelles de cette classe indigente obtiennent aussi quelquefois un bout de natte entre deux bornes pour alaiter leurs petits; mais malgré ces faibles secours, tous ceux qui ne sont pas voisins des boucheries de la ville, font très-peu d'honneur à la charité turque. Toujours misérables, toujours plus ou moins étiques, souvent mutilés, ils semblent reclamer contre les voyageurs qui ont exalté les charmes & les douceurs de leur existence [1].

On a pareillement célébré comme une

[1] On ne reconnaîtra pas dans cette description la race de chiens que nous nommons chiens Turcs, ils ne sont pas plus connus en Turquie que les lits à la Turque, les robes à la Turque, & toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom.

bonne-œuvre

bonne-œuvre, l'uſage où ſont les Turcs de nourrir les chats avec des foies de mouton, diſtribués à ces animaux par de pieux perſonnages qui ſe vouent à cette ſainte action. Cela ne ſerait à la vérité ni plus ſot, ni plus étrange que l'hiſtoire des tourterelles; mais un fait ne prouve pas l'autre, & tout ce qui tient aux mœurs, mérite une diſcuſſion réfléchie & circonſtanciée.

Ainſi que les Juifs, les Turcs ont des viandes défendues; la loi leur preſcrit de ſaigner & de laver celles qu'ils mangent; elle leur interdit auſſi l'uſage de certaines parties de l'animal, telles que les foies, les poumons, &c. Les bouchers doivent donc pourvoir au débit des articles qui ne peuvent convenir qu'aux Chrétiens.

Des *Dgiherdgis* (vendeurs de foie) portant ſur l'épaule un long bâton qui ſuſpend leur marchandiſe, l'annoncent

en criant à tue-tête, mais ne la donnent jamais gratis; la quantité de moutons que l'on tue dans une ville immense où l'on consomme d'autant moins de bœufs, que les Turcs en sont peu friands, multiplie nécessairement ces vendeurs de foies qui parcourent journellement les rues pour les débiter en gros aux Chrétiens qui les mange, & en détail aux vieilles femmes, qui par-tout affectionnent leurs chats, sans en être plus charitables; mais l'oisiveté qui cherche à se distraire, offre encore aux Dgiherdgis, un autre genre de débit très-abondant.

La manière d'être d'un Turc, assez aisé, pour n'avoir rien à faire, est de sortir journellement de chez lui pour aller s'asseoir de préférence dans une boutique de Marchand de tabac à fumer. Là, sous le prétexte d'essayer quelque nouvelle qualité de tabac, il

fume plusieurs pipes sans rien payer, & jouit encore par-dessus le marché, du coup-d'œil des passans, qui de leur côté admirent l'indolente gravité du Turc, & le respect de deux ou trois valets qui se tiennent debout à ses côtés, les mains croisées sur leur ceinture. Dans cette position, le premier vendeur de foies qui passe, s'arrête, vante le talent qu'il a de rassembler tous les matoux du quartier, dit quelques bons mots pour égayer son Excellence, en obtient la permission d'opérer. Les passans s'arrêtent, les chats se rassemblent en un clin d'œil au mot du guet, les épaules du Marchand en sont couvertes, ils se suspendent à ses habits : le Marchand se hâte de donner un repas à ses convives; l'homme important que cette scène a diverti la lui paie; & l'Européen qui ne sait pas la langue, ou qui la sait mal, & ne vit point avec les Turcs pour

étudier leur génie & leurs mœurs, croit voir un acte de charité, le publie, & n'accrédite qu'une erreur.

Les hommes ont un si grand besoin de s'entr'aider, que les vertus secourables devraient sans doute leur être plus familières, qu'elles ne le sont en général. Ces vertus semblent offrir un reméde naturel à l'infortune & aux nécessités qui nous sont communes; & dans ce rapport, elles devraient être exercée avec plus de zèle & d'empressement chez les peuples opprimés; mais le despotisme détruit les sentimens d'humanité & de commisération dans les victimes qu'il immole; comme il en est dépourvu lui-même, il n'inspire aux hommes qui gémissent sous l'oppression que le désir d'opprimer à leur tour; ce n'est qu'à l'ambition de tyranniser les autres, que la tyrannie doit ses esclaves; & la persécution est si naturelle en

Turquie qu'il y exiſte un engagement, une formule expreſſe de ne pas ſe nuire.

Un Turc qui avait été Couchetchy-Bachi [1] ſous le regne des trois Favoris que Sultan Mahamout fut contraint de ſacrifier, & dont j'ai déja dit un mot au commencement de ces Mémoires, avait été très-lié avec mon beau-pere. Le Gouvernement faiſait encore uſage de ſon intelligence & de ſes talens pour les perquiſitions ſecrettes : des affaires de ce genre l'avaient conduit à Péra [2], il voulut faire connaiſſance avec moi, & paraiſſant regretter que ſes affaires ne

[1] Couchetchy Bachy, c'eſt le grand Prévôt de l'Hôtel, le Lieutenant du Boſtandgi-Bachi.

[2] Péra, faubourg dans lequel habitent les Ambaſſadeurs & preſque tous les négocians étrangers, excepté les Français qui ſont pour la plupart réunis à la Galata. Mais il ne faut pas croire que ces deux quartiers ſoient affectés excluſivement aux Européens. Les Turcs, les Grecs, les Juifs, les Arméniens y forment une population de plus de cinquante mille ames, à laquelle ſe réuniſſent deux ou trois cents Européens ou ſoit-diſant tels.

lui permissent pas de rester plus long-temps, il partit en promettant de revenir dans peu : déja il était à moitié de l'escalier où je le reconduisais, lorsque s'arrêtant & se retournant avec vivacité vers un de mes gens qui me suivait, apportez-moi vîte, lui dit-il, du pain & du sel. Je ne fus pas moins étonné de cette fantaisie que de l'empressement qu'on mit à la satisfaire. On lui apporte ce qu'il avait demandé; il met d'un air mystérieux sur un petit morceau de pain, une pincée de sel, mange le pain avec une gravité dévote & me quitte, en m'assurant que je pouvais désormais compter sur lui. Je me fis expliquer tout ce que cette formule contenait d'important & de significatif [1]; cependant on verra que ce même homme devenu

[1] Les Turcs croient que la plus grande ingratitude est d'oublier celui dont on a reçu la nourriture; elle est représentée par le pain & le sel dans cette formule.

Viſir ſous le nom de Moldovandgy-Pacha, a été pour le moins bien tenté de violer ſon ſerment à mon égard. Quoi qu'il en ſoit, ſi ce genre de ſerment n'eſt pas toujours religieuſement reſpecté, il ſert du moins aſſez ſouvent de frein pour modérer l'eſprit de vengeance auquel les Turcs ſont naturellement portés. Leur fureur ſe manifeſte rarement dans la chaleur du premier mouvement, jamais ils ne ſe battent en duel ; mais ils aſſaſſinent, & c'eſt ainſi que ſe terminent chez eux toutes les querelles qui ne s'accommodent pas. L'offenſé aiguiſe alors publiquement ſon couteau, ou prépare ſes armes à feu : quelques amis cherchent à le calmer, d'autres l'excitent & l'encouragent au meurtre ; mais aucunes meſures ne tendent à prévenir le crime que ces préparatifs annoncent. L'ivreſſe doit cependant précéder le crime. Il faut que le

vin donne à un Turc le degré de courage dont il a besoin pour servir sa colère. Parvenu à ce point il sort de la taverne, & dès-lors il n'y a plus de salut pour l'offenseur que dans la maladresse de l'offensé. Si le meurtre est consommé & que la garde qui n'est jamais armée que de bâtons [1], se mette à la poursuite de l'assassin ; on le voit alors donner de véritables preuves de courage, il se défend comme un lion, on dirait que

[1] Les patrouilles qui parcourent la ville pour le bon ordre & la sûreté publique, ne sont armées que de bâtons en forme de petites massues, dont le gros bout est trempé dans de la résine. Lorsque quelque coupable veut profiter de son agilité pour échapper à cette arme, il est bientôt renversé par l'adresse des gardes à lancer ces bâtons dans les jambes de celui qui fuit. On voit même souvent des gens culbutés de cette manière, sans avoir d'autres torts que d'aller trop précipitamment à leurs affaires. C'est une petite gentillesse qui exerce les gardes dans le talent d'arrêter les coupables ; mais lorsque ceux-ci ont des armes à feu, ils se font respecter de si loin, que les gardes sont alors plus attentifs à éviter leur rencontre, qu'ardens à les poursuivre.

le crime a élevé ſon ame, & s'il ſuccombe; les menaces de ſes camarades décident bientôt les parens du mort à un accommodement qui laiſſe jouir le coupable de la haute conſidération que cet événement lui aſſure [1].

Ce n'eſt donc que quelques mercenaires Turcs, quelques Chrétiens ou quelques Juifs qui fourniſſent des exemples de punition publique, en réparation des meurtres qu'ils peuvent commettre. Dans ce cas, le coupable conduit à la Porte, y reçoit ſa ſentence: aucun appareil n'accompagne ſon ſupplice; & j'en ai rencontré qui traverſaient la foule qui ſe trouve ordinairement dans les rues, en cauſant avec celui qui devait les exécuter. Les criminels avaient ſeulement les mains

[1] Il n'y a point à cela d'exagération, on ne dit jamais qu'en éloge, un tel a tué tel autre, celui qui en a tué dix eſt le héros de ſon quartier, point de bonne fête ſans lui, ſon amitié vaut une ſauve-garde.

liées & le bourreau les tenait par la ceinture. C'eſt le moment de négocier avec les parents du mort & de travailler à l'accommodement dont je viens de parler. Des gens m'ont aſſuré qu'il y avait eu des marchés de ce genre qui avoient manqué par la ſeule avarice du coupable. Ce fait paraît dénué de toute vraiſemblance, mais s'il pouvait être vrai, ce ſerait ſans doute, parce que ſous le deſpotiſme les richeſſes ſont tout, & la vie peu de choſe.

L'habitude de mépriſer les Chrétiens & d'honorer les Turcs a établi l'uſage de placer la tête coupée du vrai croyant ſur ſon bras qu'on recourbe à cet effet; & celle de l'infidele ſur ſon derriere.

Il ne manquerait aux Turcs, pour compléter leur barbarie, que d'imiter la nôtre en étendant la peine d'un crime perſonnel juſqu'à couvrir de l'infamie

de fon fupplice les innocents qui ont le malheur d'appartenir au coupable. On grave au contraire fur la pierre fépulcrale le nom du mort, & le genre de fon fupplice; & j'ai connu un Européen qui fut à ce fujet fort mal reçu par une femme Grecque, très-confidérable, dont le mari venait d'être pendu pour une tracafferie de Cour. Il crut devoir la plaindre de cet événement, il infiftait fur-tout fur le genre du fupplice: comment vouliez-vous donc qu'il mourût? s'écria la femme en fureur; Apprenez, Monfieur, que perfonne dans ma famille n'eft mort comme un Baccal [1]. L'Européen interdit, fe retira en fouhaitant à tous fes parens une heureufe fin. Ce préjugé, bien différent du nôtre, s'explique encore par le defpotifme.

[1] Baccal, marchand Epicier; ils meurent ordinairement dans leur lit. C'eft l'état que l'on a coutume de mettre en oppofition avec l'état le plus diftingué.

Être puni pour crime d'État, c'est avoir figuré soi-même dans l'État. On ne dépend jamais que pour commander à son tour, c'est l'origine de l'esclavage, c'est l'aliment de la vanité des esclaves & le seul sentiment d'honneur qui puisse avoir lieu sous le despotisme.

Quoiqu'on ait vu que l'ivresse porte les Turcs au crime, & leur donne la force de le commettre, & quoique la loi leur défende l'usage du vin, les tavernes à Constantinople sont aussi publiques & aussi nombreuses que nos cabarets le sont dans nos villes; le Gouvernement les rançonne & les protége; ceux des Turcs qui y vont, s'y ennivrent toujours, & la consommation du vin devenue un revenu du fisc, est donnée à ferme à un Intendant nommé Charab Emini [1]. Cet officier perçoit les

[1] Charab Emini, Intendant du vin, charge que le Gouvernement ne donne jamais qu'à un Turc : il est le fermier

droits d'entrée, mais la police des tavernes appartient, ainsi que la rétribution qu'on en tire, au premier Magistrat & aux Gouverneurs particuliers des quartiers où elles sont situées.

J'ai déja dit que dans les fêtes solemnelles, on fermait les tavernes, afin d'éviter pendant ce tems, les funestes effets de la débauche habituelle du peuple. La police appose le scellé sur la porte de chaque taverne; mais un guichet ménagé en dessous, & que la police feint de ne pas appercevoir y conserve une entrée toujours libre & toujours publique; il n'en coûte que de s'incliner un peu pour se soustraire à la loi & s'ennivrer à son aise.

Les trois jours de Bàiram excitent cependant une sorte de sollicitude de la part du Gouvernement pour prévenir

de cette partie des octrois, & perçoit les droits, soit à titre de Ferme, soit à titre de Régie.

les désordres que l'ivresse pourrait occasionner. Le Ramazan qui précéde ces fêtes, est le mois lunaire destiné au jeûne, & son époque est annuellement devancée de onze jours. Ce temps d'abstinence que Mahomet a copié du jeûne des Chrétiens, consiste chez les Turcs, ainsi qu'il consistait dans la primitive Église, à ne prendre aucune nourriture pendant que le soleil est sur l'horison. On apperçoit aisément que la partie de la révolution lunaire qui détermine le Ramazan vers le solstice d'hiver, le rend alors moins pénible que celle qui le place dans le solstice d'été, vu la longueur des jours & l'excessive chaleur qui accompagne alors ce tems d'abstinence; mais la classe qui travaille, semble supporter seule, toute la rigueur du Ramazan; privée pendant le jour d'un verre d'eau pour se désaltérer ou se rafraîchir la bouche, le coucher du

ſoleil ne lui préſente qu'un repas frugal, avec le repos de la laſſitude que la priere & la néceſſité de manger avant le jour, viennent encore interrompre.

Le Ramazan préſente un tableau bien différent chez les gens aiſés : c'eſt la molleſſe qui s'endort dans les bras de l'hypocriſie, & ne ſe réveille que pour ſe livrer au plaiſir de la bonne chère, de la muſique, & de tout ce qui peut dédommager la ſenſualité de l'ennui de l'abſtinence.

Soumis à la révolution d'un tems marqué par la loi, & toujours preſſé d'en voir arriver le terme, un Turc pendant le Ramazan ne ſe laſſe point de compter les heures & les minutes, il s'environne de toutes les montres & de toutes les pendules qu'il poſſède : c'eſt auſſi l'époque où Genève perçoit la plus grande partie du tribut que ſon induſtrie impoſe aux Turcs. Ce commerce avan-

tageux s'accroîterait encore infiniment si par une double quadrature, disposée de manière à raccourcir le spiral des balanciers ou à élever graduellement le point de suspension des pendules, on parvenait à avancer la marche des aiguilles & à la retarder par l'inverse de cette même opération, relativement au coucher du soleil, que les Turcs placent toujours à douze heures, je pourrais garantir aussi qu'uniquement sensibles à ce résultat diurne, ils ne s'appercevraient pas que les oscillations précipitées ou retardées, en divisant la différence, altéreraient la durée de chaque heure en particulier.

La montre la plus réguliere ne suffit cependant pas pour déterminer le moment de rompre le jeûne; les crieurs de Mosquées placés dans les galeries de minarets, y observent la disparition du soleil, & c'est à celui de Sainte Sophie

à

à donner le premier signal, en chantant l'invitation à la priere, que les autres Muezzins répétent chacun sur son minaret. A cette époque l'impatience des Turcs, donc les plus dévots commencent toujours par l'ablution, se porte généralement au plaisir de fumer, c'est le premier de leurs besoins.

Mais si les Turcs attendent que le soleil disparaisse, pour se permettre quelque nourriture, ils n'ont pas moins de soin de bien constater le commencement de la nouvelle lune pour entrer en Ramazan; en général ils n'accordent une pleine & entiere confiance aux calculs astronomiques que pour entrer en fête. On remarque en effet que cette lune consacrée à l'abstinence n'a ordinairement que vingt-huit jours, & que les gens préposés pour observer cette planete & venir en faire une déclaration juridique à la Porte, apperçoivent tou-

jours un peu tard le premier trait de lumiere qui en désigne le renouvellement, mais en revanche ils sont bien moins scrupuleux pour affirmer l'apparition de la lune suivante qui détermine le Bayram, & que des salves d'artillerie annoncent au public.

Cependant ces fêtes qui succédent au tems d'abstinence chez les Turcs ne peuvent être comparées à la solemnité qui suit le carême chez les Chrétiens, & l'on ne retrouve une sorte d'imitation de l'Agneau Paschal que dans le *Courban Bayram*, le Bayram du sacrifice. Cette seconde fête paschale n'a lieu que six semaines après la premiere. Le Grand-Seigneur, tous les Grands & tous les particuliers en état d'en faire la dépense, immolent ce jour-là, un ou plusieurs moutons. On soigne à cet effet une quantité proportionnée de ces animaux, dont on peigne la laine & dont on

dore les cornes; & l'inſtant d'offrir ces holocauſtes doit être calculé ſur celui où le même ſacrifice ſe conſomme à la Mecque.

L'époque du Bayram eſt auſſi celle des conſommations du luxe; chaque individu ſe procure, donne ou reçoit des habits neufs. C'eſt encore le tems des parties de plaiſir dans tous les genres; elles entraînent toujours quelques déſordres & quelques vexations de la part des promeneurs qui ſe répandent alors dans les villages qu'on trouve à trois ou quatre lieues de Conſtantinople, & dans leſquels les Turcs vêtus de neuf, bien abſous & toujours bien armés, croient pouvoir tout commettre impunément & tout exiger des malheureux Grecs qui y végétent.

Les aqueducs qui conduiſent l'eau à Conſtantinople ſervent ſouvent de but aux promenades des Turcs; mais l'on

juge bien que ce n'eſt ni pour admirer l'architecture de ces édifices, ni pour juger de la ſalubrité des eaux, que les curieux s'y rendent en foule. Ils ont grand ſoin d'y faire porter du vin, & les choſes dont ils aiment à ſe régaler; ils s'établiſſent dans des Kioks délabrés que les Empereurs ont fait conſtruire en même temps que les édifices deſtinés à raſſembler les eaux des pluies & à les conduire à la capitale.

Les aqueducs que les Turcs ont été contraints de ſubſtituer aux anciennes cîternes ſont ſi mal conſtruits, que leur comparaiſon avec l'aqueduc des Grecs a dû donner à celui-ci une aſſez grande réputation. Cet édifice bâti du tems de Juſtinien, ne préſente toutefois rien d'intéreſſant ni du côté de la hardieſſe ni du côté de la légéreté. On y voit encore moins le bon goût de l'architecte, qui ſemble ne s'être attaché qu'à tromper

l'œil par la coupe des piles en lui présentant l'apparence des masses en l'air, tandis que ces cônes renversés forment des renforts beaucoup trop saillans dans leurs bases. Un mélange de grands arceaux gothiques & de petits arcs à plein ceintre, ne sont ni plus hardis ni plus agréables, & j'ai seulement observé avec quelque intérêt que cet édifice pouvait fixer l'époque où le bon goût de l'architecture a commencé à se dégrader chez les Grecs.

Les aqueducs des Turcs sont d'un genre plus déterminé; nulle proportion dans le dessin, nul choix dans les matériaux, aucun talent, aucune propreté dans leur emploi; on est étonné de l'immensité du travail, on est indigné de son imperfection, & tout annonce également que la force a fait agir l'ignorance, & que l'avarice l'a soudoyée.

Ces défauts se presentent d'une ma-

nière moins frappante dans les Mosquées que les Empereurs Turcs ont bâti à Constantinople, parce que tous ces édifices construits sous les yeux des Sultans & sur le modèle de Sainte Sophie sont plus ou moins décorés, & toujours assez soignés par la crainte & l'amour-propre des Grecs ou des Arméniens qui en sont les entrepreneurs. Il y a même des Mosquées [1] qui bâties sur le plan de cette ancienne église grecque ont surpassé leur modèle; mais ce modèle est bien éloigné d'être un chef-d'œuvre, & l'on doit présumer qu'un examen plus réfléchi aurait empêché les voyageurs de prodiguer des éloges à la structure de Sainte Sophie. Si ces voyageurs eussent été plus habiles en architecture, ils auraient conclu du

[1] La mosquée de Sultan Ahcmet & celle de Chekzadé sont d'une construction plus svelte; & la première, décorée de six minarets, est située sur la longueur de la place de l'Hyppodrome.

ſeul déplacement des colonnes qu'après avoir économiſé dans le premier plan les maſſes néceſſaires à la ſolidité, on les avait exagérées dans les contreforts dont on a enſuite appuyé cet édifice; ils auraient encore vu, en meſurant de l'œil l'arc de la coupole extérieure, que la voûte platte qui ſert de plafond, n'offre qu'une hardieſſe illuſoire, & qu'indépendante de l'édifice, loin de s'y appuyer, elle eſt ſuſpendue par le plein-ceintre qui la recouvre; on m'a même aſſuré que cette coupole intérieure était conſtruite en pierres-ponces liées avec une pâte très-fine de ciment & de chaux, ce qui réduit à rien cette prétendue merveille. La décoration intérieur ne fait pas plus d'honneur au ſiécle de Conſtantin [1]. Une grande quantité de colonnes

[1] On prétend que cet édifice bâti par Conſtantin, & détruit par un tremblement de terre fut réédifié par Juſtinien; mais il ſemble qu'on ne doit attribuer à ce dernier Empe-

espacées sans proportion, & dont le module semble avoir été méconnu dans leur hauteur, dans leurs bases & dans leurs chapiteaux, aucun ordre dans les entablemens, aucune régle, aucun goût dans les profils, ne méritaient pas tant de célébrité; on ne peut en effet admirer dans cet édifice que la richesse & l'abondance des matériaux, dans lesquels on serait tenté de reconnaître les riches débris qu'on ne retrouve plus à Delphes ni à Délos.

Mais la beauté des Mosaïques qui décoraient le plafond de Sainte Sophie ne peut être contestée; j'y ai encore apperçu le bout des aîles des quatre Chérubins qui étaient appuyés sur la corniche à la naissance de la voussure

seur que les masses de pierres en contrefort qu'il a fait élever extérieurement pour appuyer les piles que des tremblemens de terre avaient fait céder. L'effet de ces secousses est encore marqué par l'inclinaison des colonnes dont les bazes de bronze n'appuient plus également.

des quatre piles. L'obſtination des Turcs à barbouiller cette coupole avec une eau de chaux ne laiſſe plus rien appercevoir aujourd'hui de ces Moſaïques, & l'on acheve d'ailleurs de les détruire en continuant d'en arracher des lambeaux qu'une barbare curioſité achete de l'avarice & de l'ignorance auſſi barbare qui les détruit.

Quelques morceaux de ces Moſaïques qui ſe ſéparent en criſtaux de trois à quatre lignes cubes, envoyés à Vienne pour y être taillés, ont donné des pierres de différentes couleurs d'un beau feu & d'une grande dureté.

Le mépris des Turcs pour l'ouvrage le plus recherché que l'on connaiſſe, ne laiſſe aucun doute ſur la ſimplicité des ornemens qui parent leurs autres Moſquées. Ces ornemens ſe réduiſent à quatre grands tableaux, dans leſquels ſont écrits ſéparément les noms des qua-

tre disciples de Mahomet : plusieurs passages du Coran sont également écrits dans différens endroits & particulièrement vers la tribune où ce livre révéré est lu pendant la méditation qui précéde la priere. J'ajouterai que les femmes également admises dans les Mosquées, ne s'y placent que dans l'endroit qui leur est destiné ; & quand les mœurs des Turcs n'auraient pas décidé cette séparation, on pourrait leur pardonner de l'avoir établie dans les temples, où l'ordre & le silence devraient avertir constamment que si les besoins de la vie ont placé des bornes & fixé des intervalles dans le culte qu'on rend à l'Eternel, une adoration respectueuse ne peut avoir aucun terme dans le temple qui lui est consacré.

Un chant aérien substitué au bruit des cloches, annonce les heures de la priere dans une formule arabe qui réunit l'unité

de Dieu, la miſſion du Prophête, les prieres & les bonnes œuvres. Les muezzines de chaque Moſquée [1] montent à cet effet ſur leurs minarets. Ces eſpèces de clochers qui reſſemblent à des colonnes, ſont de petites tours creuſes de quatre à cinq pieds de diametres; elles s'élèvent ſur une égale épaiſſeur depuis l'angle des Moſquées juſqu'à la hauteur des coupoles, où une galerie de vingt à trente pouces de faillie communique à l'eſcalier tournant qui y conduit par une petite porte toujours orientée du côté de la Mecque. Le minaret diminué alors d'environ un quart de ſon épaiſſeur, continue à s'élever d'un cinquième ou d'un ſixième en ſus, & ſe termine par un capuchon pointu revêtu de plomb & terminé par une

[1] Muezzines, crieurs des Moſquées: c'eſt un office que l'Iman fait lui-même dans les petites cures; mais dans les grandes moſquées c'eſt une fonction ſéparée.

ſorte de croiſſant, dont les deux extré-mités recourbées en volutes & très-rapprochées, enferment ordinairement le nom de Dieu découpé dans le métal même. Les grandes Moſquées ont pluſieurs de ces minarets, à chacun deſquels on double & on triple les galeries; mais ceux de Sainte Sophie n'en ont qu'une; ils ſont auſſi les moins élevés & les moins ſveltes [1].

Ce ſerait ſans doute ici le moment de fixer les idées ſur la valeur que les Turcs attachent au croiſſant; mais j'aurai occaſion de traiter cet objet en parlant de l'artillerie du Grand-Seigneur, & je me bornerai préſentement à obſerver, qu'en faiſant reconſtruire le Palais du Viſir après l'incendie dont j'ai parlé,

[1] Ces minarets qui ont ſans doute été les premiers conſtruits après la priſe de Conſtantinople, ſont devenus déſagréables à voir par la légéreté & la hardieſſe de ceux qu'on a bâti depuis.

l'architecte employa des fleurs-de-lis à quatre feuilles pour ornement final de la coupole qui couvre la porte de séparation des deux cours. Il substitua cet ornement aux croissans qui décoraient l'ancienne porte ; il avait observé cette petite décoration au Palais de France, il en adopta l'emploi, & personne n'imagina que cela pût rien signifier.

Par une recherche du même genre, mais d'un effet bien différent, deux colonnes de verd antique placées pour décorer la principale porte du Sérail, sont appuyées sur leurs chapiteaux : je m'en suis plaint au Surintendant des Bâtimens, qui m'a judicieusement observé que les feuillages des chapiteaux, artistement sculptés, méritaient bien qu'on les tint à portée d'être admirés.

L'enceinte de Constantinople du côté de la mer fait également gémir : on y observe une forêt de colonnes rangées

en travers & fur plufieurs couches qui fervent de fondement à ces hautes murailles, & les plus riches débris confondus parmi les plus vils matériaux préfentent à chaque pas le tableau attriftant de l'ignorance, & de la barbarie confufément mêlées avec les précieux reftes du fçavoir des anciens Grecs.

Pour achever de peindre les Turcs, & pour donner une idée de leur orgueil ftupide, il fuffira de citer un de leur adages favori :

La richeffe aux Indes,
L'Efprit en Europe
Et la pompe chez les Ottomans.

Le tableau de la marche du Grand-Seigneur le jour de fon couronnement a pu donner une jufte idée de cette pompe dont ils font fi glorieux; mais je dois cependant convenir qu'il y a quelque chofe de brillant & d'affez impofant

dans le cortége qui accompagne le Sultan, lorsqu'il sort par mer. La grace, la légéreté, la richesse de ses bateaux ne peuvent être comparées à rien de ce que nous avons dans ce genre. Sa Hautesse a seul le droit du Tandelet couvert d'écarlate & surmonté de trois lanternes dorées, armé de vingt-six rameurs; un semblable bateau qui suit à tout événement, lui sert toujours pour son retour. Les différens Officiers de sa Cour l'accompagnent chacun dans les bateaux qui leur sont destinés, & dont le grand nombre joint à la précision des coups de rames & à la vîtesse des bâtimens, présente l'aspect le plus majestueux joint au coup d'œil le plus agréable.

Lorsque le fils du Grand-Seigneur est d'âge à sortir en public, son bateau également armé de vingt-six rameurs est distingué par le Tandelet bleu : après

quoi le Visir est le seul qui puisse avoir un Tandelet, mais il doit être verd, & son bateau ne peut être armé que de vingt-quatre rameurs.

Le Mufti exposé dans le sien aux intempéries de l'air comme le dernier particulier, n'est distingué que par neuf paires de rames & le droit d'avoir deux hommes sur chaque banc. Les autres bateaux des Grands, dont le nombre de rames est également déterminé suivant l'importance de leurs charges, n'ont qu'un rameur à chaque banc, ainsi que les Ambassadeurs étrangers qui n'ont également aucun droit de Tandelet.

Mais les bateaux du Harem destinés à transporter les femmes du Grand-Seigneur, sont armés de vingt-quatre rameurs, & ont des Tandelets blancs couverts & fermés tout-au-tour par des jalousies. On prépare aussi pour les y recevoir des murailles de toile, dont on

on forme une petite rue étroite qui de la porte du Sérail aboutit à ces bateaux. Lorsqu'elles sortent pour la promenade, ce qui est très-rare, on entoure également avec des toiles le Harem champêtre qui leur a été destiné, & dans lequel on les introduit avec la même précaution. Des Eunuques noirs environnent cette enceinte, & des Afféquis[1] armés de carabines forment une seconde ligne de circonvallation pour défendre les approches. Malheur à celui qui ignorerait ces dispositions & se mettrait à portée de la balle, le coup de la mort lui donnerait le premier avis. C'est ainsi que les femmes de ce Prince, toujours parquées comme des moutons, jouissent quelquefois du plaisir de respirer le grand air.

Ce divertissement extraordinaire ne

[1] Bostandgy-Afféquis : c'est une troupe d'élite qui fait l'office de la Prévôté de l'Hôtel ; ce sont les Grenadiers des Bostandgis.

donne pas sans doute une grande idée des plaisirs habituels qui régnent dans le Harem du Grand-Seigneur. On pourrait même croire que les femmes y existent d'une manière moins agréable que dans ce petit parc, puisqu'on leur en fait une fête. Voilà sans doute de quoi réformer bien des idées.

Celles que j'avais recueillies d'abord sur le Gouvernement & le Militaire Turc étaient informes. On ne peut bien juger les hommes qu'en action, & j'en réserve les détails aux circonstances de la Guerre dernière qui me les ont mieux dévoppés. Ces détails historiques me rameneront à Constantinople, d'où je partis en 1763, pour venir en France avertir le Ministere que je perdrais mon tems & le Roi son argent, si l'on ne m'employait pas à quelque chose de plus utile.

Fin de la première Partie.

